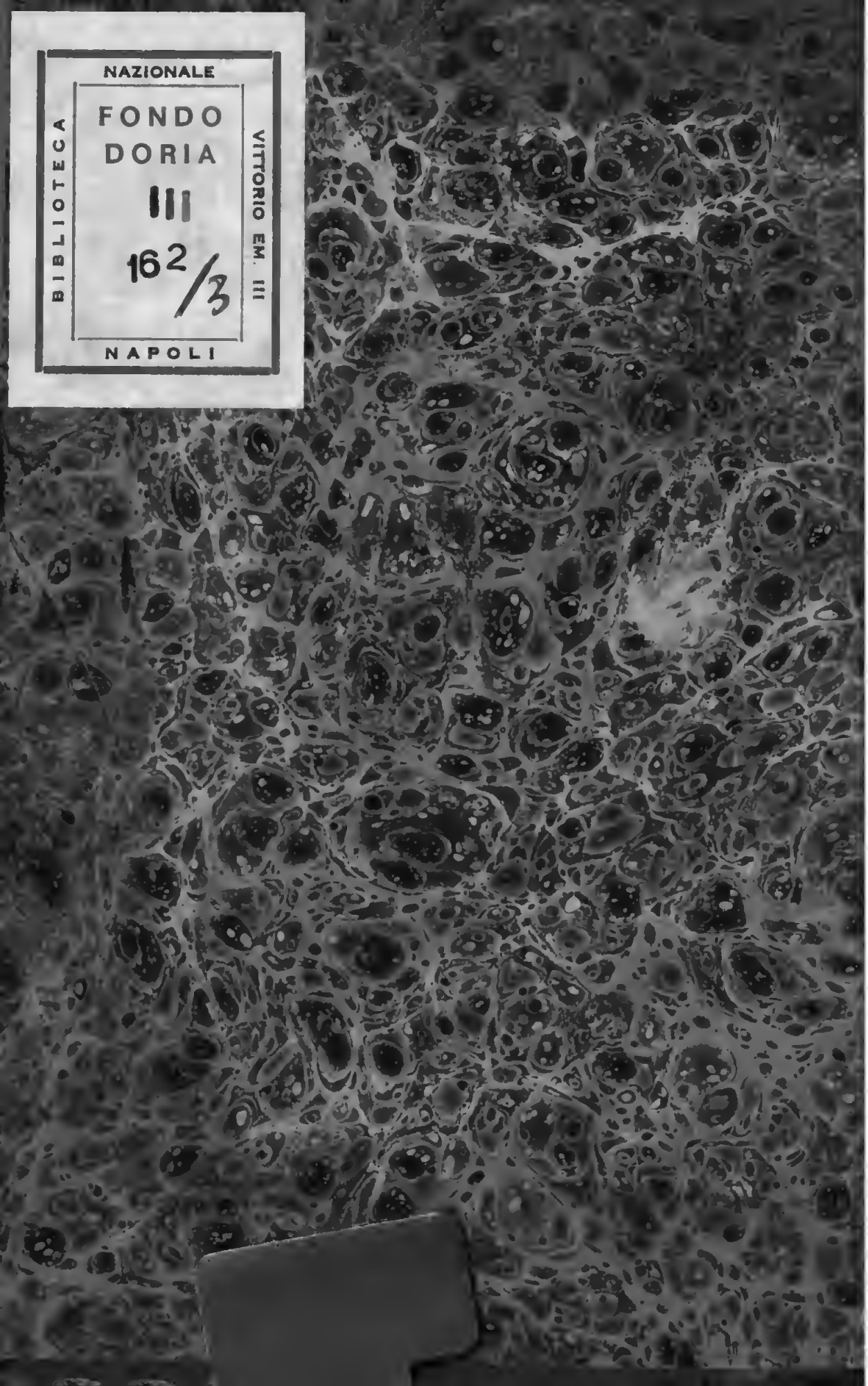
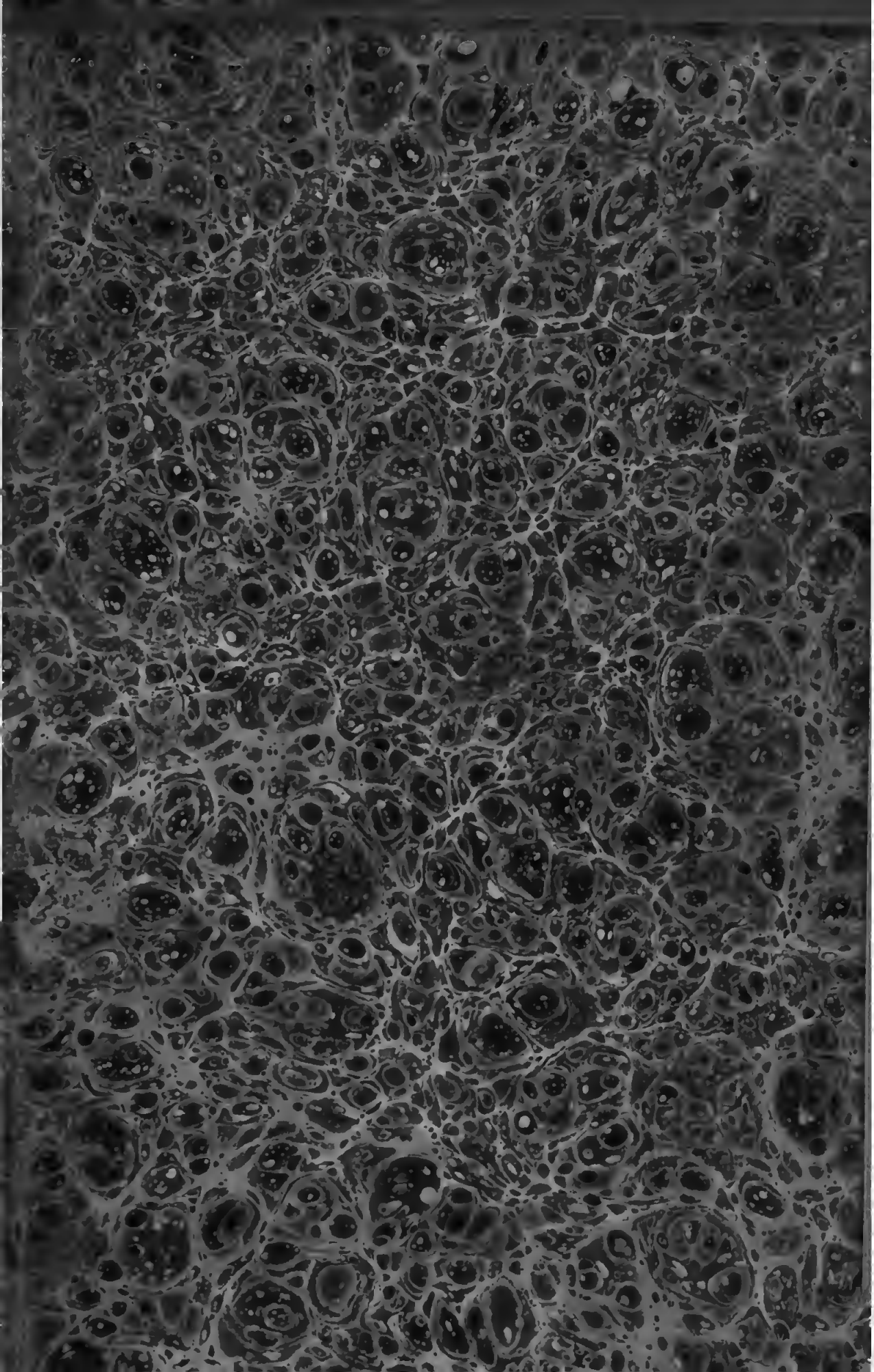
BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
III
162 2/3
VITTORIO EM. III
NAPOLI





NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

III.

Iroit-on après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirans ; Belles, souffrez mon livre ;
Je réponds de vous corps pour corps....
Mais pourquoi les chasser ? . . . . . (*Lafontaine.*)

* Il a été tiré quelques Exemplaires en papier vélin, Figures avant la lettre.

Biblioteca Nazionale
V. E. III
NAPOLI

LE FAUCON.
LE COQ.

NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

TRADUCTION LIBRE,

Ornée de la Vie de BOCCACE, des contes que LAFONTAINE a empruntés de cet auteur, et de Figures gravées sous la direction de PONCE, d'après les dessins de MARILLIER.

PAR MIRABEAU.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE A. EGRON.

A PARIS,

CHEZ L. DUPRAT, LETELLIER ET Cie,

rue Saint-André-des-Arcs, nº. 46.

1802.

Fondo Doria III. 162 3)

961779

NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

CINQUIÈME JOURNÉE.

SEPTIEME NOUVELLE.

L'HEUREUX SUPPLICE.

PAMPINÉE m'a fait frémir, dit Laurette, et j'ai tremblé de si bonne foi que Procide et Restitue ne périssent sur le bûcher fatal, que je veux rendre à ma belle compagne une partie de mon inquiétude.

Un gentilhomme Sicilien, nommé Emeri, qui jouissoit d'une grande fortune, acheta un jour, pour mettre au nombre de ses esclaves, un jeune Arménien qu'il avoit distingué parmi des malheureux exposés en vente par des corsaires génois. Pierre (on appela ainsi cet enfant) étoit d'une beauté ravissante, qu'une

physionomie agréable mettoit dans tout son jour. Dans quelque état que brillent de tels avantages, ils sont une recommandation puissante. Emeri et son épouse s'attachèrent tellement à ce joli esclave, qu'ils le firent élever avec leurs propres enfans.

Le plus aimable de tous étoit une fille, née avec tous les charmes de la figure, de l'esprit et du cœur. Pierre, qui n'avoit pas moins de qualités attrayantes, devint son favori ; il faisoit son bonheur au milieu des jeux de l'enfance ; le plaisir et l'attachement, qui en furent la suite, se prolongèrent dans l'âge où l'on sent le besoin d'aimer ; l'amour y joignit ses prestiges, la nature ses invitations puissantes, et les deux jeunes-gens devinrent éperduement amoureux l'un de l'autre avant même de s'en douter.

Pierre voiloit sa tendresse, sous le respect et la réserve que lui imposoit sa situation servile. Violante en gémissoit, s'efforçoit de l'encourager et n'osoit parler. Le hasard lui offrit une occasion de s'expliquer, plus encore qu'elle n'auroit voulu. Emeri, et toute sa famille, avoient été dîner à une maison de campagne peu éloignée de Trapani, ville qu'il habitoit. On étoit en chemin pour

revenir, lorsque les avant-coureurs d'un orage hâtèrent la marche de toute la société. Violante, auprès de laquelle se trouvoit Pierre, qui avoit toujours quelque service à lui rendre, quelque ordre à en recevoir, quelque chose à lui demander, devança le reste de la troupe, peut-être sans qu'il s'en aperçut lui-même; car c'est notre désir le plus vif que nous nous avouons le moins aisément, et ce qui détermine immédiatement la volonté se fait souvent à notre insu.

Enfin l'orage éclate, on fuit, on se disperse. Pierre et Violante se réfugient dans une masure abandonnée. Violante trembloit, et chaque coup de tonnerre la rapprochoit de son amant. Pierre, qui pensoit à peine à l'orage, ou qui n'y pensoit que pour le remercier de son bonheur, la soutenoit respectueusement, mais plus tendrement encore; il la pressoit même, il la supplioit de se rassurer, et déjà Violante, en proie à une émotion bien plus douce que la frayeur, affectoit celle-ci plus qu'elle ne la ressentoit. Ah! s'écrie le jeune amant, si la crainte ne vous fait aucun mal, combien le souvenir de cet orage me sera cher! — Eh! pourquoi, répond Violante d'un ton timide et d'un œil

passionné. — C'est, belle Violante, que jamais je ne fus si près de vous, et je resterois toujours ainsi au milieu des plus horribles tempêtes, que mon plaisir inexprimable n'en seroit point altéré. — Ah ! Pierre! croyez-vous être le seul à qui ce voisinage soit doux ?... L'heureux jeune homme ne répondit point; mais transporté de joie par ce peu de mots, il ose prendre une main qu'on ne lui retire pas, et la couvre de baisers .... Effrayé de sa propre ardeur, et de tant d'audace, il s'arrête un moment, fixe en tremblant les yeux de sa maîtresse, n'y voit que trouble, plaisir, amour; il tombe à ses genoux, la presse dans ses bras; leur délire mutuel est au comble..... Qui n'en prévoit les suites ?..... *C'est assez que d'être*, a dit une femme aimable..... Eh ! non ; ce n'est pas même assez d'aimer, il faut encore être heureux.

Ils le furent ces jeunes amans. Ils se prodiguèrent, dans leurs brûlans transports, les caresses les plus tendres, les plus délicieuses et les plus imprudentes..... Le ciel devint tranquille; il fallut s'arracher à cette rustique retraite, ornée des mains de l'amour et de la volupté; il fallut se séparer même; mais on sut se rejoindre, on sut se passer désormais

de l'orage. Dans l'ivresse de ses désirs, le couple téméraire ne pensoit pas que l'excès du bonheur pût le détruire ; ils en firent la cruelle épreuve. Violante devint grosse.

Son amant étoit au désespoir ; il voyoit à quels dangers son ardeur bouillante avoit exposé tout ce qu'il avoit de plus cher, et lui-même. Il vouloit fuir ; il vouloit arracher Violante à tant d'affreux périls ; mais sa situation, le temps, les lieux ne le permettoient pas. Violante, forcée de choisir entre l'infamie pour elle-même, et la mort d'un être incapable de sentir le prix de la vie, résolut de détruire dans son sein le fruit de l'amour..... O crime ! il fait horreur !.... Mais il est, il sera trop naturel, tant que la morale contredira la législation, tant que la tyrannie du préjugé et l'atrocité des lois exagéreront tous les vices qu'on ne peut pas couvrir du manteau de la vertu, et rendront ces noms de *vice* et de *vertu* vagues et variables comme elles.

Le désespoir de Violante fut trompé. Son enfant résista à ses cruels essais, et elle se vit dans l'impossibilité de cacher plus longtemps son secret ; mais elle jura à son amant qu'on ignoreroit à jamais le nom de celui

qui l'avoit séduite. Baignée de larmes, elle va se jeter aux pieds de sa mère, lui avoue son état, et lui fait accroire que, surprise dans la nuit par un inconnu, elle avoit succombé sans oser dévoiler sa honte; d'autant qu'une partie de plaisir l'avoit entraînée hors de chez elle à l'insu de ses parens. Elle reçoit des reproches amers, mais de tendres secours. Sa mère prétexte quelques raisons pour aller à la campagne. Violante y finit sa grossesse : son terme arrive enfin; et la jeune personne étoit dans les douleurs de l'enfantement, lorsque son père, que l'on croyoit absent pour tout le jour, attiré par ses cris, pénètre jusqu'à sa chambre, et s'assure par lui-même de la situation de sa fille. La pauvre mère, contrainte de tout avouer, raconte l'histoire que Violante avoit composée; mais Emeri, moins indulgent et moins crédule, s'écrie : « La mal-» heureuse ! croit-elle me tromper par de » telles fables ! Fille indigne de vivre ! nomme » ton séducteur, ou meurs à l'instant..... » Il s'étoit saisi d'un poignard; la mère tremblante se précipite à ses genoux, les embrasse, les arrose de ses larmes; rien ne peut le fléchir; la peur de la mort arrache à Violante son secret, Pierre est nommé..... O rage

ô fureur! Un vil esclave comblé de bienfaits, tiré de la servitude ! (Pierre étoit affranchi) coupable d'une telle perfidie !..... Sans les efforts de la mère, la foiblesse de Violante ne l'auroit pas sauvée du premier mouvement de son père ; mais il portoit dans une âme sombre tous les replis de la vengeance. Il revient à lui, il médite une punition plus atroce, plus digne d'assouvir sa colère.

Emeri court à Trapani, porte plainte au magistrat : Pierre est arrêté à l'instant. Appliqué à la question, il avoue, et aussitôt il est condamné à perdre la vie sur un échafaud.... Ainsi donc les passions les plus naturelles sont érigées en crimes, au gré des erreurs et des passions passagères des différens législateurs ; ainsi l'homme de bien peut recevoir pour une foiblesse la peine trop sévère peut-être pour le plus grand des forfaits !.... Ah ! ces formes cruelles et réfléchies que l'on décore du nom de lois, ne sont que le manteau de la tyrannie, qu'un glaive propre à nous immoler avec plus de sécurité, comme des victimes dévouées en sacrifice à l'idole insatiable du despotisme !....

Servi au gré de sa barbare impatience, Emeri qui se croit sûr de voir périr le lende-

main une des victimes dévouées à sa vengeance, conçoit l'affreux projet d'immoler en même temps sa fille, son séducteur et son enfant. Il compose un poison, aiguise un poignard, remet à un satellite affidé ces deux instrumens de mort, lui ordonne de les porter à sa fille, et de la contraindre à choisir : « Tu saisiras » ensuite son enfant, ajoute le forcené, et tu » briseras sa tête contre les murs..... » L'exécrable bourreau, poussé par cet instinct qui porte le tigre au carnage, vole à la voix de son maître.

L'heure de l'exécution étoit à peine arrivée; Pierre, déja sorti de son cachot, s'avançoit vers le lieu du supplice (1). Au moment où il passoit devant une maison dans laquelle logeoient des ambassadeurs arméniens qui se rendoient à Rome, Phinée (c'est le nom du chef de l'ambassade) fixe ce jeune homme, nu de la ceinture en haut, et tressaille à la vue d'un signe très-remarquable que Pierre portoit sous le sein droit, cette rose lui rap-

(1) Boccace déclare qu'on le fouettoit en le conduisant (essendo da famigliari menato alle forche frustendo.) J'ai cru pouvoir épargner les coups de fouet au pauvre Pierre.

peloit un de ses fils que des corsaires avoient enlevé, il y avoit quinze ans, dans la mer de Lajazzo, et son émotion fut si forte qu'il ne put s'empêcher de l'appeler par le nom que son fils portoit dans l'enfance.... « Théodore, dit-il » ..... Et aussitôt l'infortuné lève la tête..... Phinée, plus que jamais étonné, attendri de tant de ressemblance, prie le chef de l'escorte de s'arrêter, et vole dans la rue interroger ce malheureux jeune homme. A ses premières réponses, Phinée fut assuré que cet Arménien étoit son enfant. Il savoit le motif de sa condamnation : rien de déshonorant, rien d'humiliant même ne contristoit son cœur; la nature le précipite dans les bras de son fils, et le gouverneur averti suspend l'exécution.

Aussitôt Phinée, accompagné de tous les seigneurs de sa suite, va chez Emeri : « Le » jeune homme, lui dit-il, que vous avez fait » condamner comme esclave, est né libre et » dans un état distingué. C'est mon fils : je » vous l'offre pour votre fille, et j'aime mieux » que votre cœur décide entre nous que de » recourir à l'autorité. — Hélas ! monsieur, » répond Emeri, déjà bourrelé par les re- » mords, j'accepte votre offre avec reconnois- » sance..... s'il en est temps encore.....

» Je vous demande de me laisser courir à un » devoir trop pressé, trop nécessaire. En » attendant disposez de votre fils. » Ces mots énigmatiques étonnoient assez le gouverneur qui avoit suivi Phinée. Mais ils lui suffirent pour rendre la liberté au jeune Arménien.

Cependant Emeri s'étoit fait amener un cheval, et couroit à toute bride au lieu où sa malheureuse fille, en proie aux convulsions, aux dernières angoisses, dans l'attente du coup fatal, s'efforçoit de fléchir l'impitoyable satellite. Son père arrive dans le moment où le monstre quittant la coupe alloit saisir le glaive: il se hâte d'apprendre à Violante son bonheur et le changement de son sort, et les tendres amans retrouvent avec la vie tout ce qui pouvoit la leur faire aimer.

HUITIEME NOUVELLE.

L'ENFER DES AMANTES CRUELLES.

PHILOMÈNE prit la parole après Laurette, et lui dit : C'est avec raison que vous vous plaignez de la contradiction qui règne entre la morale, les préjugés et les lois, puisqu'elle est la source principale de la tyrannie qui asservit notre sexe. On méprise notre facilité en l'excitant, et s'il en faut croire l'histoire que je vais vous raconter, des rigueurs excessives nous préparent une cruelle destinée.

Un jeune gentilhomme de Ravenne, nommé Anastase, héritier d'une grande fortune par la mort de son père, faisoit depuis long-temps d'inutiles efforts pour intéresser une demoiselle de la même ville. Fière de sa beauté et plus encore de sa haute naissance, elle dédaignoit tous les hommages. En vain le jeune homme consumoit sa fortune dans la recherche de tous les moyens de lui plaire. Plus il redoubloit de soins, plus elle se montroit insensible et cruelle.

Presque sans espoir, considérablement

dérangé, dévoré de chagrin et d'ennui, Anastase se retira dans une maison de campagne voisine de Ravenne, et se bannit volontairement de cette ville, où cependant il avoit laissé son cœur.

Un certain vendredi du mois de mai, que ses rêveries l'avoient conduit assez loin dans un bois très-épais et très-sombre, des aboiemens furieux, des cris lamentables attirent son attention : il observe d'où vient ce bruit, et s'assure que c'est du bois même. La pitié le porte à s'approcher davantage : de quelle horreur n'est-il pas pénétré, en voyant accourir à lui, au travers des broussailles, une femme, parfaitement belle, entièrement nue, échevelée et poursuivie par deux chiens énormes qui la harceloient avec fureur? Un homme suivoit à toute course de cheval, et les animoit encore; la lance en arrêt, il poussoit des cris et accabloit d'injures son infortunée victime.

Anastase saisit une branche de chêne, se jette au-devant des dogues acharnés, et les frappe à coups redoublés sans pouvoir ralentir leur ardeur..... Anastase, s'écrie le cavalier, en vain tu voudrois défendre cette femme perverse; il faut qu'elle subisse le supplice

auquel elle est condamnée. — Je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous me connoissez ; mais c'est un procédé bien lâche que de poursuivre une femme comme une bête féroce, et je m'y opposerai de toutes mes forces, quoiqu'il en puisse arriver. — Anastase, ne me condamne pas sans m'entendre : je ne suis que l'instrument de la justice divine. Voici mon histoire en peu de mots. Né dans la même ville que toi, j'y mourus dans le temps que tu n'étois encore qu'un enfant, et c'est cette femme qui fut la cause de ma mort J'étois éperduement amoureux d'elle, autant que tu l'es toi-même de la fille de Paul des Traversaires ; la cruelle me réduisit à un tel désespoir que je pris la vie en horreur, et de cette même arme que tu me vois à la main, je me perçai le cœur. Hélas! j'ai cruellement expié cette faute. Mais celle qui me l'avoit fait commettre n'a pas joui long-temps du plaisir que lui causa ma mort, en la délivrant de mes importunités. Elle mourut peu de temps après moi, et le plus tendre de ses amans a été désigné pour être son impitoyable bourreau. Sans cesse elle fuit devant moi, et lorsque je parviens à l'atteindre, comme il m'arrive ici tous les vendredis, je la perce de ma lance, j'ouvre son sein, je lui

arrache le cœur et les entrailles, et ces chiens en font leur pâture. Un moment après ses plaies se referment, elle se relève, recommence à fuir et moi à la poursuivre. Laisse-moi donc, Anastase, exécuter les ordres du souverain vengeur, et ne tente pas de vains efforts pour m'arracher ma victime.

Le jeune homme, pénétré d'horreur, avoit presque perdu l'usage de ses sens, et il assista à cet horrible spectacle sans pouvoir proférer un seul mot. Tout arriva comme l'avoit annoncé le fantôme (si l'on peut donner ce nom à une aussi dégoûtante réalité), et l'infortunée dont les gémissemens et les supplications ne retardèrent pas un instant le supplice, ne fut pas plutôt immolée et dévorée, que cette chasse affreuse recommença.

Anastase fonda sur cette sinistre aventure l'espoir d'un plus heureux succès dans ses amours. Il employa ses amis pour engager, sous quelque prétexte, Paul des Traversaires, sa fille et sa famille à venir prendre un repas à sa campagne. Anastase, lorsque son invitation est acceptée, fait dresser des tentes dans le bois même, théâtre de la catastrophe La fête commence gaîment; l'heure fatale arrive; on entend les hurlemens des dogues, les cris

de l'implacable bourreau, les accens plaintifs de sa victime; les acteurs de cette scène tragique arrivent enfin, les spectateurs indignés s'élancent sur les chiens et sur celui qui les animoit; mais cet homme surnaturel réprime bientôt leur audace par le récit qu'il avoit fait à Anastase.

La belle invitée n'en perdit pas un mot, et vit ce spectacle avec autant d'horreur et d'effroi que si elle s'étoit déjà sentie condamnée à ce supplice; elle passa le reste de la journée dans de profondes rêveries et des craintes dévorantes, redoutant d'être surprise par la mort, comme si elle eut été dans l'âge le plus avancé. Aussitôt qu'il fit jour elle écrivit à Anastase une lettre pleine de douceur et de grâce : elle l'assuroit qu'elle étoit prête à se donner à lui, s'il persistoit dans les mêmes résolutions. Le jeune homme au comble de ses vœux, courut aux pieds de sa maîtresse profiter de ses réflexions et de son repentir. Les noces furent célébrées peu de jours après, et l'épouse d'Anastase trouva le bonheur en faisant un heureux (1).

---

(1) Ceux que cette Nouvelle ennuiera autant que moi

me sauront gré de l'avoir considérablement abrégée, et me pardonneront de n'avoir tenté aucun effort pour rendre plus supportable une fable aussi ridicule. Au reste, j'avoue naïvement que je n'en ai pas eu le courage.

NEUVIEME NOUVELLE.

LE FAUCON.

Je ne sais, dit la reine, si cette tragédie rendit les dames de Ravenne plus sensibles; mais je crois que la nature plaide avec plus d'éloquence en faveur d'un amant que tous les revenans du monde, et j'avoue qu'un dévouement tel que celui que je vais vous raconter, seroit plus propre à m'attendrir.

Un jeune Florentin, nommé Fédéric, de l'illustre maison des Alberigni, étoit distingué dans toute la noblesse de Toscane, par les avantages que la nature et la fortune peuvent prodiguer aux mortels. Mais le plus aimable n'est pas toujours le plus aimé, et Fédéric avoit trouvé une cruelle. Dès long-temps amoureux de la plus belle femme de Florence, ses soins, ses soupirs, ses folles prodigalités, étoient restés sans succès; et Jeanne marquoit autant d'indifférence que Fédéric montroit de passion.

Un ancien a dit que l'amour étoit le fils de la pauvreté: il auroit pu l'en nommer le père.

Le jeune Florentin qui croyoit que les fêtes, la parure, la magnificence pourroient flatter l'amour-propre de son ingrate, consuma en dépenses excessives toute sa fortune, sans avoir obtenu un regard flatteur, et se vit obligé de se retirer, le désespoir dans l'âme, à la seule métairie qui lui fût restée, où la plus rigoureuse économie, son travail et la chasse le faisoient vivre à peine.

Les malheurs, ce triste appanage de l'humanité, développent souvent en nous des sentimens, des lumières, des forces, que nous ne connoissions pas, faute d'en avoir besoin. Fédéric trouva dans son humble retraite plus de tranquillité, de repos d'esprit, de véritable dignité, que sur la mer orageuse où il avoit rencontré l'écueil; et si son cœur sentoit encore de l'amour, cette passion, sans être vaincue, avoit cédé du moins à des obstacles insurmontables; mais la fortune lui réservoit une épreuve encore.

Le mari de sa maîtresse étoit mort, et lui avoit laissé un fils unique d'une santé délicate. Son éducation se ressentoit de ces deux malheurs. Jeanne s'étoit retirée à la campagne pour y passer l'année de son deuil, et faire respirer à son fils un air plus pur. Cette campagne

étoit voisine de la métairie de Fédéric, et cet enfant, attiré par les caresses de cet homme sensible, encore tout occupé de l'image de sa mère, y revenoit toujours avec un nouveau plaisir.

Fédéric possédoit un faucon qui étoit, tout à la fois, sa société presque unique, et sa plus grande ressource. Ce fier animal, dompté par la force de l'art et des privations, avoit pris de l'attachement pour son maître, et plutôt domestique que captif, il en faisoit les délices. Aucun oiseau de son espèce ne montroit un courage aussi franc, une impétuosité aussi grande, une égale industrie : jamais sa proie ne lui échappoit, et toujours fidèle, jamais il ne déroboit à son maître la moindre partie de sa conquête. Ces qualités rares l'avoient rendu célèbre dans la contrée, et sa beauté, sa douceur le rendoient cher même aux enfans. Il caressoit celui de Jeanne qu'il voyoit le favori de Fédéric, avec une prédilection marquée.

Ce petit garçon étoit un enfant gâté, dans toute l'étendue du mot : n'ayant qu'à vouloir pour obtenir, il vouloit sans cesse, regardoit tous les hommes comme ses esclaves, et se croyoit le propriétaire de l'univers. Plus on

s'empressoit à lui complaire, plus ses désirs s'en irritoient, et la mère, aveugle, croyoit travailler au bonheur de son fils en le rendant un tyran, en réunissant sur lui toutes les misères de la foiblesse, et les folies de la domination.

Il tomba malade, et sa langueur augmentant ses fantaisies, il demanda à grands cris le faucon de Fédéric. Sa mère crut éluder ce désir insensé ; indigné de ce qu'on tardoit à lui obéir, il s'agite, perce l'air de ses cris et ne veut écouter personne : son état empire. La pauvre mère désolée, qui depuis très-long-temps n'avoit point vu Fédéric, et qui n'ignoroit pas tout ce que son inutile passion lui avoit coûté, eut toutes les peines du monde à se résoudre à recourir à lui ; mais les importunités de son fils continuant, et le danger s'aggravant, elle prit enfin ce parti, et alla demander à dîner à son ancien amant.

Fédéric, en la voyant, sent rouvrir toutes ses blessures, ou plutôt il reprend tout son ancien amour ; son enthousiasme se réveille, sa chaumière, embellie par sa maîtresse, devient un temple, Jeanne une divinité..... Mais quelle victime lui sacrifier ! depuis plusieurs jours le temps avoit rendu la chasse

impossible. On n'étoit pas dans la saison des fruits : quelques légumes grossiers composoient tous les repas du campagnard ; à peine pouvoit-il y joindre du laitage. Les siècles de simplicité où les dieux agréoient de telles offrandes sont bien loin de nous.....

Fédéric, pour la première fois, consterné de sa pauvreté, se rappelle cet aimable faucon qui faisoit ses délices et sa richesse ; aussitôt il est dévoué ; l'amour, cruel pour cette fois, a demandé sa mort, et Fédéric, non sans une vive émotion, mais en s'applaudissant d'un sacrifice qui lui coûtoit si cher, égorge son faucon et l'apprête à la belle Jeanne, qui n'avoit voulu s'expliquer qu'après le repas, soit par embarras, soit pour obtenir plus aisément sa demande dans l'ivresse de la joie, où sa visite et ses complaisances plongeroient le trop tendre Fédéric.

Il en fallut venir enfin à une proposition si délicate, et Jeanne dit à son amant : Je suis étonnée moi-même de la liberté que je vais prendre. Je n'ignore aucun des sacrifices que vous avez faits pour moi, et la situation peu digne de vous où ils vous ont réduit. Quoique j'aie fait mon devoir en me refusant à toutes les sollicitations de votre amour, je sens

qu'il est impossible que vous pensiez de même, et que vous n'imaginiez pas avoir de grands reproches à me faire.... Eh bien, Fédéric, je viens vous demander une chose qui vous est très-chère, très-nécessaire, et j'ai la présomption de croire que vous ne me refuserez pas. — Madame, je ne vois à cela nulle présomption; vous rendez seulement justice à des sentimens dont je m'honorerai toute ma vie; je n'eus jamais pas plus l'idée que le droit de vous faire des reproches, et la faveur inespérée que je reçois aujourd'hui me met hors d'état de m'acquitter, quelque chose que je puisse pour vous. — Généreux Fédéric! vous pouvez sauver la vie à mon fils; il est dangereusement malade; le chagrin le consume, et ce chagrin, tout déraisonnable qu'il est, le conduira au tombeau, si je ne satisfais pas son désir..... Il demande à grands cris votre faucon..... prononcez son arrêt et le mien.

Fédéric qu'aucun malheur n'avoit pu abattre, témoigna, en entendant ce discours, un violent désespoir, dont les symptômes muets effrayèrent Jeanne..... « Bon dieu! qu'avez-» vous? ah! Fédéric, oubliez ma demande » si elle vous affecte à ce point. » A ces derniers mots, l'infortuné trouva enfin des

larmes, et la faculté de parler..... « Madame, » il est des hommes auxquels la destinée ne se » lasse point d'offrir des pertes à supporter, » des peines à souffrir : je suis du nombre » de ces êtres dévoués; mais jamais je ne l'ai » senti comme en cet instant, où l'excès de » mon attachement m'interdit le pouvoir de » vous donner la seule chose que vous m'ayiez » jamais demandée..... Le faucon que vous » désirez, et qu'il m'eût été si doux de vous » livrer, ce faucon n'est plus; il vous a servi » de nourriture; je n'en avois pas d'autre à » vous présenter; voilà son plumage; c'est » tout ce qui me reste de lui..... Suis-je » assez malheureux ? »

Jeanne, touchée jusqu'au fond du cœur d'un tel excès d'amour, garda quelque temps le silence..... « Fédéric, dit-elle, jamais » votre âme ne s'est si bien développée à mes » yeux; je sens, dans toute son étendue, le » sacrifice que vous m'avez fait; quelque » chose que la providence ait ordonné de mon » fils, votre générosité ne restera pas sans » récompense, ou je serois un monstre d'in- » gratitude » ..... A ces mots elle s'éloigne, et court bien tristement, mais agitée d'une émotion douce qui compensoit l'amertume de

ses craintes, retrouver son enfant, qui condamné dès long-temps à périr d'une maladie de langueur, arrivée à son dernier période, mourut peu de jours après.

Jeanne sentit cruellement cette perte affreuse à laquelle on n'est jamais assez préparé, et resta long-temps dans cet état de tristesse et d'abattement où la mémoire d'un grand malheur entretient un cœur sensible; mais aussitôt qu'elle put détourner les yeux de l'objet de sa douleur, elle offrit sa fortune et sa main à Fédéric, dont l'amour, si digne de ce dédommagement, effaça jusqu'à la trace de ses larmes, et répara le vide que la mort de son fils avoit fait dans sa famille et dans son cœur.

LE FAUCON.

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

JE me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis.
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant,
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer? C'étoit si follement,
Que pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissoit-il de divertir la dame?
A pleines mains il vous jetoit l'argent:
Sachant très-bien qu'en amour comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;
Fait taire chiens, et quand il veut, servantes,
Et quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes:
Bref, ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon, Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;

Sans fruit aucun, vendit et fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit messire
A longue queue; enfin grâce à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis; même amis, Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : c'est dommage.
Chacun le dit, et chacun s'en tint là :
Car de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa première vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet:
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon:
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit, ni fille dans Florence,
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance.

Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable;
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement; puis en vint aux comtés;
Titres par lui plus qu'aucun regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
De là les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs:
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs.
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms, on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé;
Prenez le titre et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien:
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense,
Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encor, et pauvrement bâtie.
Là Fédéric alla se confiner;
Honteux qu'on vît sa misère à Florence,
Honteux encor de n'avoir su gagner,

Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande, ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée,
Cuisine froide et fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin; sur la perche un faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en alloit sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Maintes perdrix qui, las! ne pouvoient mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eut en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit : toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,

Par testament, il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfans mère ne sait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux:
Zèle souvent aux enfans dangereux.
Celle-ci tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoique l'on lui propose,
Il le refuse, et pour toute raison,
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric, pleure et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester:
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie,
A cinq cents pas de cette métairie,
Avoit du bien, possédoit un château;
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles,
On en contoit des choses nompareilles;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée:

Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée,
Ce fut Clitie. Aller ôter encore
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit; et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude:
Point de faveurs, toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir;
Refuse tout; tient tout pour médecine:
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce faucon; il se tourmente, il crie;
S'il n'a l'oiseau, c'en est fait de sa vie.
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Féderic la dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux.
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve:
Quoi! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont su rendre amoureux!

Un villageois, un haire, un misérable !
C'est trop d'honneur, votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart :
Non, non, Seigneur; c'est pour vous la visite :
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier, ni marmite :
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant en son besoin extrême
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place;
Tandis la vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahu, choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête,
Met le couvert, va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résoud
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur.
Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant

L'oiseau qui fait son seul contentement.
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excusez une mère affligée;
Mon fils se meurt; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raison veut que je sois refusée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très-mal répondu:
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander..... et quoi? C'est temps perdu;
Votre faucon. Mais non, plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance,
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer: vous le savez, seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.

Non, reprit-il, plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pallier rien ne m'étoit resté:
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine:
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non, Fédéric, dit-elle, je déclare
Que c'est assez, vous me m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir; donnez-m'en l'espérance.
Encore un coup, venez nous visiter:
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après, l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand: la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'est peine d'âme si forte,

Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte,
Que sa douleur eut un terme assez court;
L'un fut le temps, et l'autre fut l'amour.
On épousa Fédéric en grand'pompe:
Non-seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple; et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir.
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes.
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général.
Loin de cela. J'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs,
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

DIXIEME NOUVELLE.

LE MARI CONSOLÉ.

DIONÉ qui, selon la coutume adoptée dans la société, parloit le dernier, dit aux dames : N'avez-vous pas peur que cette affectation de me faire raconter mon histoire après tous les autres, ne me persuade que les libertés que je prends, dans le seul espoir de vous amuser, réussissent assez bien, quoique vous n'ayez garde de l'avouer ? Si je voulois me mêler de philosopher, je vous dirois que je n'en suis nullement surpris ; ce qu'on est convenu d'appeler *décence*, varie tellement d'un siècle à l'autre chez le même peuple, et d'un lieu de la terre à un autre lieu, chez certains peuples, que rien n'est plus différent de la vertu et de l'honnêteté, et qu'on seroit bien dupe d'y sacrifier le plaisir..... Mais ma nouvelle vous plaira davantage que toute la philosophie du monde.

Un certain Pierre Vinciolo, habitant de Pérouse, étoit fort connu par son goût pour des plaisirs trop accrédités, en dépit des fem-

mes et de la nature ; il étoit marié pourtant ; mais on prétend qu'il n'avoit plié la tête sous le joug que pour rétablir un peu sa réputation. Sa femme, jeune et belle, extrêmement vive, sembloit très-peu faite pour l'abstinence ; c'étoit cependant le régime auquel la contraignoit son mari, à qui le beau sexe inspiroit une répugnance invincible.

Lise trouvoit son amour-propre et ses goûts également blessés par la conduite de Vinciolo. Elle essaya d'abord les caresses ; elle en vint aux reproches, puis aux injures ; les caresses importunoient le Pénousin, les reproches l'ennuyoient, il se moquoit des injures ; la belle finit par la vengeance. Rien de si juste que le droit de représailles aux yeux de la colère, peut-être même à ceux de la nature, elle ne veut point d'un contrat qui n'oblige qu'un des contractans. En vain crierez-vous que l'adultère est le plus cruel de tous les vols ; (il l'est pour l'un des époux comme pour l'autre) que cet outrage peut occasionner les meurtres et les excès les plus déplorables ; (l'agresseur n'en est que plus coupable) que la mauvaise conduite du mari n'est point infamante pour la femme, comme l'adultère de celle-ci l'est pour le mari. (Pourquoi a-t-on

si follement prodigué l'infamie ?) La jeune femme outragée, volée, humiliée, cherchera des dédommagemens, et le législateur qui la condamnera à des peines infamantes ou sévères, tant que le préjugé assortira les mariages, et que la puissance paternelle les formera et les empêchera à son gré, sera inique et coupable.

Est-ce bien l'enjoué Dioné qui parle ce langage libre, mais sérieux ? ..... Il seroit beaucoup plus étonnant que ce fût un de ces moralistes dont l'occupation est de déclamer contre les effets en pardonnant aux causes, ou quelqu'un de ces politiques vulgaires qui ne pensent qu'à détruire, parce qu'ils n'ont pas le talent de prévenir..... Mais c'est tout simplement la conscience de la belle Lise qui, agitée en sens contraire par les préjugés et la nature, écouta celle-ci et repoussa ceux-là.

La voilà donc déterminée à choisir un amant. Il est un âge (et ce n'est pas celui de l'expérience) où les femmes ne trouvent jamais un homme trop jeune ; Lise séduite par la beauté d'un jeune adolescent, qu'elle avoit admiré plus d'une fois, forme le projet de se l'attacher. Une de ces vieilles complaisantes qui connoissent toutes les ruses de l'amour, et ne peuvent plus se compter dans son empire que par les

services qu'elles rendent aux amans, se chargea de le lui amener, et y réussit facilement; car la dame étoit une des plus belles de la ville.

Après un petit nombre d'entrevues secrètes, Lise profita d'un jour où son mari étoit engagé à souper chez un de ses amis nommé Hercolan, pour recevoir en liberté son jeune amoureux. A peine le beau couple étoit-il à table, que Vinciolo frappe pour rentrer chez lui. Jamais retour ne fut plus imprévu et plus embarrassant. Lise craignoit d'avoir été trahie, et n'imaginoit aucun moyen de cacher son amant. Cependant le temps pressoit; elle le fait entrer dans une galerie attenante à la salle, le cache sous une espèce de volière qui étoit à l'extrémité, et court au-devant de son mari.....Hé quoi! déjà de retour! avez-vous sitôt soupé? — Vraiment non; il m'est bien arrivé une autre aventure. A peine étions-nous à table, mon ami, sa femme et moi, que nous avons entendu éternuer très-près de nous à plusieurs reprises. Hercolan, comprenant que ce bruit sortoit d'une cachette voisine, a demandé à sa femme, avec beaucoup d'émotion, ce que cela signifioit; la femme interdite n'a su que répondre; son embarras étoit si visible que son mari a couru à ce réduit. A peine la porte

en est-elle ouverte qu'il aperçoit un jeune homme presque suffoqué par une odeur insupportable de soufre qui sortoit du cabinet. « Voilà donc, a dit Hercolan à sa femme, la » raison qui nous a fait si long-temps attendre » à la porte : tu vas recevoir le juste salaire » de ta bonne conduite. » A ces mots la femme s'est enfuie je ne sais où, et le mari furieux a tiré par la jambe le pauvre éternueur hors de sa niche ; puis courant à son épée, il alloit l'égorger, si je ne m'étois jeté au-devant de lui ; j'ai fait sortir le jeune homme, et je me suis retiré moi-même, pour n'être pas impliqué dans une si fâcheuse aventure.

La nécessité de paroître, la difficulté d'être ce qu'il faut paroître, les circonstances en contradiction avec les penchans, nous forcent à nous montrer bien différens de ce que nous sommes. Lise n'étoit pas naturellement hypocrite ; mais elle crut ne pouvoir mieux détourner le danger qui la menaçoit, qu'en déclamant contre une conduite toute semblable à la sienne. La peur est la mère des exagérations et la belle ne les épargna point..... Ah ! la malheureuse, dit-elle, qui affecte tant de dévotion et de pruderie ! quelle horreur ! quelle conduite ! quel exemple ! et c'est le meilleur

des maris qu'elle outrage..... Oui, je voudrois qu'elle, et toutes ses pareilles, fussent brûlées dans ce monde-ci, comme elles le seront dans l'autre! — A la bonne heure, reprit Vinciolo; mais soupons, car j'ai grand'faim. — Eh que voulez-vous que je vous donne? croyez-vous que je fasse beaucoup de préparatifs quand vous n'êtes pas ici; vous me prenez sans doute pour une Hercolan..... Elle n'avoit pas fini ces paroles, que des cris lamentables frappent l'oreille du mari; il court à la galerie d'où sortoit ce bruit, et voit un âne qui, échappé d'une écurie voisine, et trouvant la porte entr'ouverte fouloit aux pieds un jeune homme qui se débattoit de toutes ses forces. C'étoit le galant de la belle; le malheureux animal avoit renversé la volière qui le cachoit, et il marchoit sur les mains du pauvre amoureux déchiré de douleur et transi de crainte..... Mais, ô surprise! Vinciolo reconnoît le bel Adonis; il s'étoit long-temps efforcé de le séduire, et n'y avoit pas réussi.... Quoi! c'est vous, dit-il, eh que cherchez-vous ici, beau cruel? — Cher monsieur Vinciolo, je vous demande grâce et la vie. — La vie! certes, je ne pense point à vous l'ôter; ô vraiment je ne suis pas si sanguinaire..... Mais

dites-moi donc ce que vous cherchez ! — Hélas ! vous ne le devinez que trop. — Mais oui, je m'en doute un peu..... Venez, venez, beau garçon, et ne craignez rien : ne savez-vous pas combien que je suis de vos amis ?.... Il prend par la main le jeune homme tout tremblant, le conduit à sa femme qui n'étoit pas beaucoup plus rassurée, et lui dit : « Eh » bien, ma très-fidèle épouse, il faut donc » les brûler toutes, ces malheureuses qui ont » des galans !.... Ma foi, vous preniez bien » votre temps pour débiter une morale si » austère. »

La belle bien convaincue, par le ton malin de son mari, qu'il étoit tout résolu de faire payer au beau jeune homme sa rançon, et qu'elle en seroit quitte à bon marché, reprit du courage, et dédaignant de s'excuser, elle lui dit, avec une véritable audace de femme (1) : Et de quoi oserois-tu te plaindre, monstre ? des ménagemens que j'ai bien voulu garder pour toi ? en effet, ta conduite infâme m'en dispense assez. Diras-tu que je manque à mes

(1) . . . . . Nihil est audacius illis
Deprensis : iram atque animos a crimine sumunt.
(*Juv.* 2, sat. 6.)

sermens ? j'ai juré d'aimer qui m'aimeroit, d'être fidèle à qui m'en donneroit l'exemple, de garder mon cœur et ma personne à celui qui en feroit quelque usage. Si j'ai une passion, elle est naturelle, et celle de tous les cœurs honnêtes et sensibles ; la tienne, qui couvroit de deuil mes plus beaux jours, outrage la nature, l'honneur et les lois. — Eh doucement ma femme, tu joues la tragédie, je crois..... Tiens, je suis de meilleure foi que toi. Tu aimes un plaisir ; j'en aime un autre ; tous deux nous cherchons celui que nous préférons, et nous avons raison tous deux ; pourquoi donc nous fâcher ?..... Ce beau jouvenceau a tout ce qu'il faut pour nous mettre d'accord ; j'ai troublé bien involontairement votre rendez-vous ; je veux le renouer ; mais vous ne me refuserez pas de le partager..... Commençons par souper, et tout s'arrangera à notre satisfaction mutuelle.

Le jeune homme écoutoit tout honteux ; mais un peu rassuré. Vinciolo lui sourioit amoureusement ; Lise avoit une très-grande envie de rire, et étoit presque aussi contente que son mari, parce qu'elle comprenoit bien qu'elle auroit désormais toute liberté de se livrer à ses goûts, puisque son commode époux

trouvoit moyen de les concilier avec les intérêts de ses penchans. Agités de ces divers mouvemens, les trois acteurs se mirent à table, où la gaîté s'assit bientôt avec eux. Je ne vous raconterai pas ce qui se passa après souper; mais on m'a assuré qu'il étoit difficile de décider laquelle de ces trois complaisantes personnes avoit le plus agréablement passé la nuit.

Il est inutile de dire que les dames gardèrent un sérieux inaltérable, lorsque Dioné eut fini son histoire. Ce qui se passoit dans leur esprit est plus problématique et plus difficile à deviner. Pour déconcerter les observateurs, la reine se leva presque aussitôt, et remettant sa couronne à Dioné, elle lui dit: Recevez nos hommages, présidez à notre société, et soyez heureux en faisant notre bonheur. N'est-ce pas là, en deux mots, l'art de régner?

FIN DE LA CINQUIÈME JOURNÉE.

NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

SIXIÈME JOURNÉE.

AVIS

SUR LA SIXIÈME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON,

OMISE DANS CETTE IMITATION.

Il est impossible, à mon avis, d'imaginer rien de plus insipide que les prétendus bons mots de cette journée, dont le lecteur me saura gré de ne donner qu'une notice.

Elle commence par une dispute aussi plate qu'indécente, où l'honorable société juge entre deux domestiques de différente opinion : l'un soutient qu'il n'est point de fille assez dupe pour conserver ses prémices à son mari; l'autre défend l'honneur du beau sexe, et Dioné

nommé juge, ce qui, comme on voit, est très-modeste et très-convenable, ne manque pas de décider qu'il n'est point d'homme sur la terre qui cueille la virginité de sa femme.

Les acteurs de la *première nouvelle* sont un cavalier peu spirituel et une belle dame montée sur le même cheval que lui. Le cavalier l'ennuie par un conte que Boccace ne nous répète pas ; elle le supplie de la laisser descendre, *parce que son cheval est trop rude pour elle.* (*Messere questo vostro cavallo ha troppo duro trotto, perche jo vi priego, che vi piaccia di pormi a pie.*) — PREMIER BON MOT.

Il s'agit, dans la *seconde nouvelle*, d'un boulanger, bel-esprit, qui se trouve dans le cas d'offrir du très-bon vin à des ambassadeurs du pape, lesquels le boivent chez lui ; circonstance très-vraisemblable, comme on ne manquera pas de le remarquer. Leurs excellences en sont si satisfaites, qu'elles envoyent discrètement un flacon énorme chez le boulanger pour le faire remplir. Mais après avoir été si généreux d'abord, il réfléchit sur le vase démesuré, et dit au domestique qu'as-

surément il est dans l'erreur ; ce n'est pas chez moi, ajoute-t-il, que vos maîtres vous ont envoyé. — Où donc? répond le valet. — A *la rivière d'Arne.* (*Messer Geri mi manda pure a te. Al qual Cisti ripose. Per certo figlivol non fa. Adunque, disse il famigliare a cui mi manda? ripose Cisti ad Arno.*) — SECOND BON MOT.

J'ai conservé la *troisième nouvelle* pour la huitième journée de cette imitation. Cette huitième journée étant composée en partie de la dixième du Décaméron, dont il a fallu beaucoup retrancher, nécessitoit quelques transpositions.

Quatrième nouvelle. C'est le chef-d'œuvre de cette journée. Un cuisinier que l'on nous avoue être un sot, (et personne ne s'en seroit douté sans cela) fait rôtir une grue : sa maîtresse chérie arrive et demande une cuisse de cette grue. Le tendre amant dispute et cède. Son maître qui avoit beaucoup de monde à dîner entre dans une furieuse colère quand il voit la grue mutilée. Le cuisinier mandé répond hardiment que les grues n'ont qu'une cuisse. Le maître ne se paye pas de cette excuse,

(il faut convenir qu'il étoit bien difficile) et pour convaincre son valet que les grues ont deux cuisses, il se donne la peine de monter à cheval avec lui, et de le conduire vers un ruisseau où l'on voit toujours de ces oiseaux, au lever de l'aurore. Les grues dorment ordinairement sur un pied; les premières que nos deux héros aperçurent, étoient dans cette situation. Hé bien, monsieur, dit le cuisinier, voyez si elles ont plus d'une jambe et d'une cuisse. Le maître obstiné s'approche et crie *houhou;* les grues s'envolent et montrent tous leurs membres; mais l'ingénieux valet dit aussitôt: *Pourquoi n'avez-vous pas crié houhou à celle d'hier au soir ?* (*Messer si, ma voi non grideste, oh, oh, a quella di hier sera, che se cosi gridato haveste, elle havrebbe cosi l'altra coscia e l'altro pie fuor mandata, come hanno fatto queste.*) — QUATRIÈME BON MOT.

C'est un peintre célèbre nommé Giotto qui figure dans la cinquième nouvelle, avec un jurisconsulte, tous deux fort laids. Ils voyagent ensemble, et sont accueillis par le mauvais temps; l'homme de loi s'avise de demander à Giotto si, dans ce triste équipage, quelqu'un

le prendroit pour le plus grand peintre de l'Italie. *Oui*, répond le peintre, *si, en vous examinant, il parvenoit à deviner que vous savez votre A B C.* (*Messere, credo, che egli il crederebbe allhora che guardando voi, egli crederebbe che voi sapeste l'A B C.* — CINQUIÈME BON MOT.

Dans la *sixième nouvelle*, un certain Michel Scalse, que l'on assure avoir été le plus enjoué, le plus facétieux personnage de son temps, soutient et même parie que les Baronchi sont issus de la plus ancienne maison de l'univers. Et pourquoi ? parce qu'ils sont les plus laids des mortels ; *or Dieu n'étoit qu'un apprentif quand il a moulé de tels visages.* (*Assai bene appare, che domene dio gli fece, quando apparava a dipignere, si che essi sono piu antichi, che gli altri.*) — SIXIÈME BON MOT.

Septième nouvelle. Certainement si j'avois voulu introduire une femme plaidant devant un juge pour se faire absoudre de la peine portée contre l'adultère, dont elle avoue être coupable, j'aurois pu dire beaucoup de choses, et prouver facilement que non-seulement la

loi de la ville de Prato, qui condamnoit au feu les femmes surprises avec leurs amans ; mais toutes les lois portées contre un tel délit sont iniques et cruelles, surtout vu nos constitutions et nos mœurs; mais un conte n'est pas un plaidoyer (1), et je n'aurois pas pris pour base du mien ce singulier argument : *Que la femme accusée ne s'étant jamais refusée aux désirs de son mari, elle avoit bien pu disposer du temps qu'il n'occupoit pas.* (*Se egli ha sempre di me preso quello, che gli e bisognato, et piacciuto jo che doveva fare, o debbo di quel, che gli avanza? debbolo jo gittare a cani.*) — SEPTIÈME BON MOT.

Dans la *huitième nouvelle* paroît un oncle qui ne sait rien de mieux pour corriger sa nièce, petite-maîtresse, mécontente de tout le monde, et ne rencontrant jamais que des objets désa-

---

(1) Si l'on veut connoître le plus beau et le plus sage morceau peut-être, qui soit écrit dans aucune langue sur la nécessité du divorce et l'iniquité de nos législations relativement aux mariages, qu'on lise la *Dissertation sur le Divorce* que M. Garat a insérée dans les notes du poëme des *Mois* de M. Roucher.

gréables à son gré, que de lui conseiller de ne pas se regarder dans le miroir, puisqu'elle est si difficile. (*Figlivola, se cosi ti dispiacciono gli spiacevoli, come tu di, se tu vuoi viver lieta, non ti specchiare giamai.*) — Huitième bon mot.

Je ne vois rien à remarquer dans la *neuvième nouvelle*, si ce n'est que de tout temps on a accusé ceux qui s'adonnoient à la philosophie d'athéisme, ou d'impiété, ou de tous deux à la fois, quoique ces deux reproches s'excluent l'un l'autre; mais les calomniateurs ne se piquent pas d'une logique fort exacte. Un jeune homme nommé Brette, très-retiré de toute société, parce qu'il avoit du goût pour l'étude, est insulté par des jeunes-gens à cheval, dans un lieu environné de tombeaux. Il franchit un de ces monumens qu'il met entr'eux et lui, et leur dit : *Je suis chez vous, messieurs, vous pouvez violer les droits de l'hospitalité.* (*Signori, voi mi potete dire a casa vostra cio che vi piace.*) — Neuvième bon mot, qu'il seroit impossible d'entendre sans le commentaire d'un des spectateurs qui dit : *Ces tombeaux sont les maisons des morts, et quand Brette nous assure que nous sommes chez*

nous, il nous reproche notre ignorance, qui est, au jugement des savans, une véritable mort. (Queste arche sono le case de morti, percio che in esse si pongono e dimorano i morti, lequali egli dice cho sono nostra casa, a dimostrarsi che noi egli altri huomini idioti, e non litterati siamo a comparatione di lui, e de gli altri huomini scientiati peggio, che huomini morti, e percio, qui essendo, noi siamo a casa nostra.)

La *dixième nouvelle* contient une satire assez plaisante, pour le temps du charlatanisme des moines, (cet objet éternel des railleries de Boccace), et de l'abus des reliques. J'ai conservé, mais à regret, ce conte dont le sujet est devenu si trivial. Je l'ai transposé dans la huitième journée de cette imitation, en élaguant les plaisanteries usées dont il est surchargé. Les prêtres, et leur religion, sous quelque point de vue qu'on les envisage, ne me paroissent point faits pour être tournés en ridicule. Leur culte et leur existence sont liés à la chose publique; s'ils lui sont utiles, il faut les révérer; si nuisibles, ce n'est pas avec les armes du ridicule que l'on doit combattre les ennemis de l'humanité.

Je crois que mes lecteurs seront assez fatigués de cette notice, pour se passer des contes que j'omets. Si cependant il en est qui les regrettent, ils trouveront dans la dernière traduction de Boccace de quoi se dédommager, puisque l'auteur ne s'est pas permis de changer une seule ligne de son original. Pour moi, j'en aurois retranché beaucoup davantage, si j'eusse été libre de ne faire qu'un choix des contes dans le Décaméron, et que l'on n'eût pas désiré que je conservasse la forme de l'ouvrage, à laquelle cette omission ne change rien d'essentiel ; car l'important n'est pas d'avoir à lire dix journées plutôt que huit ; mais que la lecture, quelque soit leur nombre, en soit supportable.

FIN DE LA SIXIÈME JOURNÉE.

NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Dioné, dès le point du jour, avoit appelé tous ses sujets à la chasse ; le cor retentit ; on parcourt les collines et les bois ; on étend les filets ondoyans : guidé par l'espérance, l'épagneul fidèle devance son maître ; tantôt il vole à travers les sillons, et tantôt, averti par l'haleine des vents, il se couche et fixe sa proie jusqu'à ce qu'elle soit soudainement enveloppée d'un rets perfide..... Plus loin, on admire la quête brillante de ce braque, qui fait partir un faisan ; l'oiseau s'élève vers les nues, d'une aile triomphante, et semble insulter à la vaine poursuite de son ennemi ; mais sa joie est de courte durée ; il se sent atteint d'une flèche meurtrière, tombe, s'agite encore, et meurt en palpitant..... Hélas ! à quoi lui

servent maintenant ses couleurs éclatantes, son plumage varié, sa crête de pourpre, le cercle brillant qui pare ses yeux, et sa poitrine dorée!.... (1). Ainsi l'homme, destiné à régner en tyran sur tous les êtres, a rendu les animaux ennemis de leur propre espèce, leur a donné ses talens destructeurs, et l'art de s'entr'égorger.

Les dames, rassasiées de ce spectacle cruel, demandent à leur roi des plaisirs moins fatigans. Dioné les conduit au bord d'une rivière où des pêcheurs tiennent à la main leurs lignes tremblantes; l'espérance fixe leurs regards; ils observent, d'un œil attentif, le liége qui s'enfonce; le roseau commence à plier avec effort.... Quel habitant des eaux s'est laissé prendre à l'appât trompeur? est-ce la perche aux nageoires pourprées, l'anguille argentée, la carpe aux écailles lustrées d'or, la truite tachetée de cramoisi, ou le brochet tyran de la plaine liquide?.....

Mais la pêche est amie du silence, et tant de personnes, de quelque sexe qu'elles soient, ne sauroient se taire si long-temps; on rentre, on cherche la fraîcheur, le parfum des fleurs

(1) Pope, forêt de Windsor.

et des bois ; alors Dioné avertit qu'il est temps d'écouter des histoires, et donne, sans hésiter, pour sujet de celles du jour, les ruses que les femmes galantes savent employer pour tromper leurs maris.

PREMIERE NOUVELLE.

ORAISON CONTRE LES REVENANS.

EMILIE, désignée pour parler, dit au roi: en vérité, vous auriez dû signaler le commencement de votre règne par un acte de justice, et puisqu'Élise nous a joué le mauvais tour de nous mettre en quelque sorte à votre discrétion, elle devoit subir la première l'étrange loi que vous nous imposez. Obéissons cependant, puisqu'il le faut.

Un certain cardeur de laine, nommé Jean le Lorrain, étoit connu dans la ville de Florence, sa patrie, par son extrême cupidité, et sa crédulité, qui n'étoit guère moins excessive. Il étoit à son aise pour un homme de son état, et les moines qui trouvoient leur compte avec lui, abondoient dans sa maison. C'étoit tous les jours quelque œuvre pieuse qu'ils avoient à lui proposer, quelque confrairie où il falloit l'admettre, quelque oraison nouvelle qu'ils lui apportoient, et dont ils étoient bien payés.

Jean avoit une femme jeune et belle, aussi

adroite qu'il étoit simple, et connoissant très-bien tout son ascendant et sa supériorité, car on ne se cache pas le secret de son esprit. Il est bien difficile, et non moins rare, que nous n'ayions pas quelque mépris pour ceux qui nous sont trop inférieurs. L'aimable Tessé s'ennuyoit à périr auprès de Jean, et cherchoit ailleurs des dédommagemens. Un beau garçon, nommé Fédéric, qui, aux grâces de la figure, joignoit celles de l'esprit, et les sens les mieux disposés, avoit obtenu d'elle les plus précieuses faveurs de l'amour; mais le commerce de Jean et son genre de vie le rendant très-sédentaire, les deux amans n'avoient pu se procurer une grande liberté qu'à la campagne. Une nuit que Fédéric y passa avec sa belle maîtresse eut pour tous deux tant de charmes, que Tessé promit à son ami de revenir chaque soir de la belle saison à la maison où ils avoient été si heureux. Fédéric en avoit une un peu plus loin, et passoit devant celle de Jean pour y aller. Il fut convenu qu'afin d'éviter des messages, toujours dangereux, Fédéric observeroit si, dans une vigne attenante à la maison qu'habitoit Tessé, une tête d'âne, que l'on plaça sur un échalas remarquable, seroit tournée du côté de Flo-

rence. Ce signal devoit indiquer que Jean étoit à la ville, et que l'amant pouvoit venir occuper sa place ; l'emblème du sot mari regardoit-il au contraire la maison ? c'est que l'hymen réclamoit ses droits aux dépens de l'amour.

Un soir que Jean devoit rester à la ville, Fédéric étoit attendu avec impatience, et sa maîtresse lui avoit fait préparer un bon souper. Ne voilà-t-il pas que l'époux importun, croyant faire une très-douce galanterie à sa femme, arrive pour passer la nuit avec elle. Jamais la belle Tessé ne trouva son imbécille aussi insupportable; jamais elle ne montra autant d'humeur et de tristesse; mais enfin ce malheur étoit sans remède. Elle appelle sa confidente (c'est presque toujours là l'office de la servante d'une jolie femme) lui fait prendre à la hâte ce qui avoit été destiné pour Fédéric, et lui dit de le porter sous le berceau où ils soupoient ordinairement ensemble ; mais comme dans un contre-temps imprévu, on ne pense pas à tout, elle oublia de lui recommander de changer la direction de la tête d'âne.

Jean soupa seul ; sa femme étoit allée se mettre tristement dans ce lit, où poursuivie

du souvenir d'un amant aimable, elle devoit trouver son mari si odieux. Jean va l'y joindre; elle feint de dormir, pour éloigner de tièdes caresses qui auroient aggravé ses regrets. Tout à coup on frappe; Tessé, qui se rappelle son erreur, devine aisément la vérité. « C'est mon amant, se dit-elle; hélas! hélas! » c'est lui qui, trompé par le signal, est tout » surpris de ne pas me voir accourir. Que » va-t-il penser? il me croira peut-être infi- » dèle; comment le détromper? et s'il con- » tinue à frapper, qu'imaginera ce benêt?.... » Pendant ce soliloque, Fédéric impatient, jaloux, inquiet, redouble; Jean appelle sa femme, qui feignoit toujours de dormir..... Tessé, Tessé, n'entends-tu pas? — Eh, mon Dieu oui; j'entends, et me meurs de peur. — De quoi donc? — Hélas! de ce revenant qui fait un vacarme horrible depuis plusieurs nuits. — Ce n'est que cela?.... rassure-toi, ma chère épouse; j'ai dit ce soir deux oraisons composées tout exprès pour écarter les esprits; et j'ai fait aux quatre coins du lit le signe de la croix; je te promets qu'il ne peut rien contre nous.

Tessé n'eut pas la force de rire, mais tranquille sur les soupçons de son mari, elle ne

l'étoit pas de même sur ceux de son amant, et elle rêvoit aux moyens de l'instruire sur-le-champ de la vérité.... Mon ami, dit-elle à Jean, tes oraisons et tes signes de croix ne me rassurent guère ; il nous faut conjurer cet esprit, si tu veux que je puisse dormir en paix. — Eh! comment le conjurer? — Oh! j'en sais les moyens : l'autre jour, en allant à Fiésole gagner les indulgences, je vis une sainte religieuse qui a des bontés pour moi, et je lui contai mes frayeurs ; aussitôt elle m'enseigna une oraison infaillible pour chasser à jamais les esprits. Je n'ai pas osé éprouver sa recette tant que j'ai été seule ; mais nous allons, si tu veux, la mettre ensemble en usage.

Le bon homme, fort content d'apprendre une oraison nouvelle, se lève à l'instant ; sa femme le suit, et ils vont ensemble à la porte, où Fédéric ne cessoit de frapper, et commençoit à se tourmenter de mille chimères, sans penser à ce qui étoit bien plus vraisemblable. Tessé, à portée d'être entendue de lui, commença d'un ton pathétique cette singulière oraison..... « Esprit, esprit, que » viens-tu chercher ici? Pourquoi voudrois-» tu faire du mal à moi ou à mon mari qui

» est avec moi ?.... Tousse, tousse, Jean, » afin que l'esprit n'en doute pas (et Jean » toussa)..... Va au jardin, mon cher esprit, » tu trouveras dans le bosquet, au pied d'un » gros tilleul, notre offrande ; retire-toi » ensuite, et ne trouble plus le repos de Jean, » qui doit retourner demain de grand matin » à ses affaires. » Cette conjuration fut répétée gravement trois fois, et Jean, tout émerveillé de la science de sa femme, se remit avec elle au lit.

Fédéric, instruit de la vérité, ne put s'empêcher de rire de l'imbécillité du mari, quoiqu'il maudit son retour imprévu. Il courut au jardin, y prit des forces au défaut du plaisir, et ne tarda pas à dédommager lui et son amante de ce fâcheux contre-temps.

SECONDE NOUVELLE.

LE CUVIER.

PHILOSTRATE, vous voudriez peut-être, dit le roi, venger notre sexe, et prouver qu'il dupe aussi facilement qu'il est dupé; mais outre que sous le règne d'un homme tout l'honneur doit être du côté des dames, je crois que vous auriez bien de la peine à établir le parallèle à notre avantage. La finesse est l'arme du sexe foible, et, secondée de la beauté, elle lui suffit pour nous vaincre et nous subjuguer. Jamais vengeance ne fut plus sûre et plus facile que celle qu'exercent, contre leurs maris, les femmes que l'amour-propre ou l'intérêt de leurs plaisirs excitent à les tromper. Citez-nous-en quelque autre exemple, mon cher compatriote. — Ce sujet est plus agréable qu'il n'est utile, répondit Philostrate; car l'expérience la plus consommée est et sera toujours déconcertée par quelque ruse nouvelle, et ce talent paroît si naturel au beau sexe, que les femmes du peuple le possèdent aussi bien que celles dont l'esprit est le mieux cultivé.

Un certain maçon napolitain avoit, pour toute richesse, une jeune et jolie femme qui trouvoit fort injuste que sa beauté n'adoucît pas les rigueurs du sort envers son ménage. A quoi lui servoient ces traits charmans, et cette admirable fraîcheur qui attiroient tous les regards, s'ils étoient sans profit pour son bonheur? Ces dames qu'elle voyoit si brillantes, si parées avoient-elles autant reçu de la nature? et n'étoit-il pas des moyens de s'attirer comme elles les faveurs du hasard? Un jeune homme assez riche, et très-empressé auprès des belles, vint aider Jeanne dans ses réflexions; il loua ses charmes avec transport, plaignit son sort avec attendrissement, s'offrit pour l'adoucir, pria, sollicita, rendit des soins, fit des présens, fut écouté, accueilli et bientôt heureux.

Cependant le maçon aimoit sa femme plus qu'il ne redoutoit la pauvreté; il ne se seroit point du tout accommodé de secours payés d'un tel prix; il falloit donc se cacher de lui, et rien n'étoit plus aisé: le bon homme sortoit de grand matin pour aller à l'ouvrage, et ne rentroit que le soir. Jeanne étoit libre les journées entières, et ne les employoit pas toutes à filer.

Mais un matin que le galant étoit avec elle,

et commençoit à peine un combat amoureux, ne voilà-t-il pas le mari qui revient sur ses pas. Il trouve sa porte fermée, bénit le ciel de lui avoir donné une femme si sage qui s'enfermoit aussitôt qu'il étoit absent, pour éviter jusqu'aux médisances auxquelles sa jolie figure pouvoit donner lieu, et heurte pour rentrer. — Jeanne reconnoît le maçon à la manière dont il frappe..... Ah! mon ami, dit-elle à son galant en fuyant de ses bras, je suis perdue; c'est mon mari qui arrive; il a certainement quelques soupçons; peut-être vous aura-t-il vu entrer! que je suis malheureuse! cachez-vous, ah! cachez-vous, je vous en supplie. — Mais où, ma pauvre enfant? — Dans ce grand cuvier de terre où sûrement il n'ira pas vous chercher..... L'amoureux obéit; la femme ouvre la porte, et par une précaution souvent utile, et assez ordinaire à ceux qui ont tort, elle commence par gronder son cher époux: d'où revenez-vous, s'il vous plaît, lui dit-elle? ô que vous employez bien votre temps! à quelle heure commencera la journée..... Mais qu'importe à monsieur? sa femme travaille la nuit, le jour, et gagne, aux dépens de son sommeil et de son repos, un argent que le libertin va perdre au cabaret.

Ah ! malheureux ! qu'avois-je fait au ciel pour qu'il m'unît à ton sort ? J'ai refusé de bons partis, de jeunes-gens sages, aimables, bien établis, pour me donner à cet homme qu'il me faut nourrir du travail de mes doigts ! et ma sagesse, ma fidélité, mon économie même ne servent qu'à me rendre plus malheureuse, en inspirant à ce vaurien plus de paresse et de sécurité ! — Eh, ma femme, ma femme, s'écria le maçon qui jusqu'alors n'avoit pu arrêter la volubilité de la belle hypocrite, pourquoi te fâches-tu? entends-moi donc, mon enfant, sois aussi juste que tu es vertueuse. Savois-tu plus que moi qu'il étoit fête aujourd'hui ? c'est celle de saint Galeri ; je l'ignorois, et il a fallu me passer d'ouvrage ; mais ma journée n'est pas perdue pour cela ; un heureux hasard nous dédommage bien de quelques heures de travail : j'ai trouvé cet honnête homme que tu vois qui a besoin de ce grand vaisseau de terre ; il nous est inutile, et je le lui ai vendu cinq écus. — Cinq écus !.... cinq écus ! l'habile homme ! et qu'il a raison de vanter son marché ! va, va, mon pauvre ami, mêle-toi de maçonner, et laisse-moi le soin du ménage. Ce que tu as vendu cinq écus, en courant chercher un acheteur, moi,

je l'ai vendu sept, sans sortir de chez moi; et l'homme qui est dans le cuvier, pour l'examiner, va te le payer sur l'heure; ainsi renvoie ton généreux chaland, nous n'avons que faire de ses écus.

Le maçon tout enthousiasmé de l'excellent marché de sa chère Jeanne, congédie le premier acheteur et s'approche du vaisseau. Bon homme, dit le galant en sortant : c'est sans doute votre femme qui m'a vendu ce cuvier ? — Oui, monsieur, et je ratifie son marché. — A la bonne heure, mon ami; mais ce vaisseau est si sale qu'il faut me le nettoyer à fond si vous voulez que je m'en accommode. — Rien de plus juste, dit le maçon, qui prend une ratissoire, puis il entre dans le cuvier avec une lumière.

Il est des entretiens qu'on n'interrompt qu'à regret, et qu'on renoue aussitôt qu'il est possible; à peine le mari fut-il dans sa prison que le galant proposa à la belle, par des signes plus expressifs que les discours, de le dédommager du fâcheux contre-temps qui avoit éloigné le plaisir. Le projet étoit hardi, mais praticable; et le danger ne le rendoit que plus attrayant. Jeanne sourit à son amant, et sans rien dire elle se courbe sur le vaisseau, comme

pour montrer à son mari, à qui elle interdisoit toute vue au dehors, les endroits qui avoient besoin d'être nettoyés.... Quel lieu! quel temps! quelle situation ne conviennent pas à l'amour! Le jeune homme sut profiter du moment et de la circonstance, et le mari ne fut pas le plus occupé, pas même le plus content, quand l'ouvrage fini, de part et d'autre, il reçut le paiement du cuvier.

LE CUVIER.

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

SOYEZ amant, vous serez inventif:
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront: le plus jeune apprentif
Est vieux routier, dès le moment qu'il aime;
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court, faute d'invention;
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier dont on fait certain conte
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg, ou ville de province;
(N'importe pas du titre, ni du nom)
Un tonnelier et sa femme Nannon
Entretenoient un ménage assez mince:
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
Y conduisant un de ses bons amis;
C'est cocuage: il fut de la partie;
Dieux familiers, et sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie;
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.
Un drôle donc caressoit madame Anne,
Ils en étoient sur un point, sur un point....

C'est dire assez de ne le dire point;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret : justement, justement.....
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens sont fort en peine :
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.
Tout en entrant, l'époux dit : J'ai vendu
Notre cuvier. Combien, dit madame Anne,
Quinze beaux francs. Va, tu n'es qu'un gros âne,
Répartit-elle; et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme;
Il faut agir sans cesse en l'attendant :
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie;
J'en goûterai désormais, attends-t'y;
Voyez un peu, le galant a bon foie;
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié. Doucement, notre épouse,
Dit le bon homme. Or sus, monsieur, sortez,
Çà que je racle un peu de tous côtés

Votre cuvier, et puis que je l'arrouse.
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau.
Le galant sort ; l'époux entre en sa place,
Racle partout la chandelle à la main,
Deçà, delà, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse ;
Rien n'en put voir, et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les Dieux susdits, lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
A nos amans bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien,
Que notre couple ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser ;
Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aise :
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amans, vous serez inventif.

TROISIEME NOUVELLE.

LA MALADIE ENCHANTÉE.

Belle Élise, s'écria Dioné, quand Philostrate eut fini sa nouvelle, c'est à vous à me venger des reproches de l'aimable Emilie; elle vouloit que vous parlassiez la première pour vous punir de m'avoir résigné la royauté ; faites qu'elle soit reconnoissante de votre choix, en voyant de combien de jolis contes j'ai fourni le sujet. — Mon cœur ne répugne point à une telle vengeance, dit Élise, et je trouve que ma compagne l'a déjà commencée, car nous avons ri de bon cœur de l'imbécillité de maître Jean ; voyons si mes oraisons pour la santé vaudront celle de Tessé contre les revenans.

Un jeune moine étoit fort amoureux d'une belle Siennoise, épouse d'un homme simple et superstitieux. Frère Renaut, son parent, flattoit ses goûts, ses manies, lui donnoit toujours raison et s'étoit acquis ainsi toute son amitié et sa confiance. Agnès n'auroit pas eu de peine à deviner le véritable motif des

complaisances du moine, quand il ne se seroit pas empressé de le lui dire. Ce jeune homme joignoit aux avantages secrets et connus de son habit, des grâces que l'on ne trouve pas communément dans cet état. Des vues d'ambition, et des circonstances favorables à ces vues, l'avoient seules déterminé à l'embrasser, il connoissoit le monde et ses plaisirs, et conservoit sous le froc ses goûts et ses talens.

Lorsqu'il commença à rendre des soins à Agnès, elle l'accueillit comme un homme d'une société aimable, qui charmeroit un peu les ennuis du ménage ; mais elle n'eut pour lui aucune des complaisances qu'il désiroit. Cette jeune femme étoit grosse de sept mois ; elle soupiroit plus après sa délivrance et le repos qu'après les importunités de l'amour : on voit que frère Renaut avoit aussi ses raisons pour patienter. Il se contenta de solliciter auprès du mari la faveur de présenter son enfant au baptême, et l'obtint aisément ; Renaut espéroit que sa nouvelle qualité de compère augmenteroit ses liaisons avec la belle, et les facilités pour en profiter, sans beaucoup accroître les scrupules.

En effet, Agnès n'eut pas plutôt recouvré la beauté de sa taille, sa brillante santé, et toute

la surabondance de forces qu'elle donne à cet âge, que les agrémens du moine petit-maître lui parurent plus séduisans. La ferveur de nouvelle mariée étoit passée, et celle de l'époux avoit toujours été fort médiocre. Agnès résolut d'essayer si les chances de l'amour lui seroient plus favorables que celles de l'hymen. Elle recevoit mieux de jour en jour les sollicitations du frère Renaut, et ne se défendoit plus que du ton dont on avoue sa défaite..... Mais saint homme ! quels désirs ! quelle demande pour votre profession et votre habit ! — Belle Agnès ! mon habit, qui n'a changé ni mon cœur ni mes sens, vous offre des sûretés, et ne peut nuire à vos plaisirs. — Ah ! frère Renaut, y pensez-vous bien de me tenir ce langage ? vous, mon compère ! quel énorme péché ! — Chère Agnès ! si c'est un péché, c'est un très-joli péché, et Dieu en pardonne bien d'autres..... : Mais avec autant d'esprit croyez-vous donc à ces fables ? Eh quoi, vous pouvez recevoir encore dans vos bras votre mari, le père de votre enfant, qui sûrement a une affinité plus étroite avec vous que votre compère, et ce titre seroit pour moi l'arrêt de mon malheur ?.....

On sent bien qu'un raisonnement si judi-

cieux parut triomphant et sans réplique ; la belle aimoit mieux sentir que raisonner ; et franchement il seroit à souhaiter que beaucoup de gens fissent comme elle ; elle répondit mal, se défendit plus mal encore, rit beaucoup, dit *non*, et rit une seconde fois, redit un autre *non* plus tendre, et se conduisit tout comme si elle eût dit *oui*. Renaut fut heureux ; il ne le fut pas pour une fois, et le commerce le plus intime, le plus assidu, le plus délicieux s'établit entre lui et sa commère. Le mari n'en avoit nul soupçon ; mais le hasard le mit sur le point de tout découvrir ; et l'adresse d'Agnès la sauva d'un naufrage qui sembloit inévitable.

Il avoit paru important au couple amoureux de gagner une jeune et jolie servante, seul témoin qu'ils pussent craindre, et comme le moyen le plus sûr d'intéresser quelqu'un au secret, est de le rendre complice, frère Renaut étoit convenu d'amener chez Agnès un de ses confrères, homme aussi discret que rusé, et non moins disposé au plaisir que son ami. Le jour même où la jeune suivante devoit tomber dans les filets du confident, Renaut avoit un rendez-vous avec la maîtresse, et les deux moines étoient dans leur

plus grand accès de ferveur, lorsque le mari, qui venoit de rentrer, frappe à la porte de la chambre, où sa femme étoit enfermée, et l'appelle avec assez d'impatience. Frère Renaut, sans capuchon, ni soutane, dans le plus grand désordre ainsi qu'Agnès, se crut perdu; mais celle-ci, ramassant toutes ses forces, lui dit avec une prudence d'esprit vraiment admirable : « Habille-toi le plus vîte possible; » prends ton filleul dans tes bras, écoute » attentivement ce que je vais dire à mon » mari, entre dans mon sens, et tout ira » bien..... Un moment, un moment, mon- » sieur, s'écrie-t-elle; je suis à vous.... Le » ciel soit béni!... » Peu d'instans après, elle court ouvrir la porte, se jette au cou de son mari, avec des transports de joie. O mon ami, lui dit-elle, à quel malheur nous venons d'échapper! Ah! que le ciel verse toutes ses faveurs sur notre compère! Oui, sans lui, sans ce bon frère Renaut, notre enfant ne seroit plus. — Eh! quoi, quoi donc! que lui est-il arrivé? — O mon Dieu!.... j'en suis encore si émue!.... Hélas! mon ami, je ne l'aime pas moins que toi, cet enfant, et j'ai vu l'instant où il expiroit dans mes bras.... il est tombé dans des convulsions affreuses;

j'étois déchirée d'horreur et de craintes, lorsque frère Renaut est entré aussitôt..... Ah! le digne homme!.... Rassurez-vous, ma commère, m'a-t-il dit, ce sont des vers qui tourmentent votre enfant, et je vais les charmer..... Les charmer!.... Oui, les charmer.... Mais où est donc le compère? j'aurois grand besoin de lui..... Hélas! il est sorti.... Eh bien, nous tâcherons d'y suppléer; frère Paul (quel coup du ciel que notre compère ait eu un de ses confrères avec lui!).... montez en haut, et dites telle et telle oraison.... Vous, ma commère, fermez soigneusement votre porte; il ne faut pas que nul autre que le père ou la mère de l'enfant puisse troubler mon saint enchantement, et une fois commencé, personne ne peut y assister, ou le charme seroit rompu.... Jugez, mon ami, si je me suis empressée de lui obéir. Nous nous sommes enfermés, et j'accours pour que vous n'entriez pas; car il tient encore notre cher enfant dans ses bras, et tout n'est pas fini; mais le pauvre petit a déjà recouvre les forces et la santé. — Ah! que je le voye, que je le voye, mon pauvre enfant; que j'embrasse mon compère, s'écrie le mari, en répandant beaucoup de larmes.

Pendant cet *imbroglio*, frère Renaut avoit repris ses habits..... Ma commère, dit-il, n'est-ce pas votre mari que j'entends ? — Oui, mon compère. — Qu'il entre, et remercie Dieu. Voilà son fils aussi bien portant qu'il fut jamais. .. C'est à l'intercession de saint Ambroise que vous devez une si grande grâce ; toute la reconnoissance que je vous demande, mon cher compère, pour le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre, c'est de faire suspendre devant l'autel de ce grand saint un enfant de cire de la grandeur du vôtre..... Le père, dans l'ivresse de sa joie, pressoit dans ses bras son pauvre fils, son cher compère, sa tendre femme, et ne cessoit de s'applaudir d'un si grand bonheur.

Frère Paul, qui avoit fort bien entendu la rumeur occasionnée par le retour du mari, s'étoit tenu à portée d'observer la manœuvre de son confrère et d'y concourir. Il entre d'un air grave et recueilli. Frère Renaut, j'ai dit avec ferveur les quatre oraisons dont vous m'avez chargé. — Dieu soit loué ! mon cher Paul, et vous conserve une poitrine aussi vigoureuse. Je ne faisois que commencer ma troisième, quand le compère est entré ; mais

le ciel a daigné exaucer nos vœux, et jamais mon filleul ne s'est si bien porté.

Le bon et crédule époux recommença ses embrassemens, fit apporter de son meilleur vin, et combla d'actions de grâces et d'aumônes les charitables religieux.

QUATRIEME NOUVELLE.

LE JALOUX CORRIGE.

Beau mérite, dit Laurette, que d'attraper un imbécille déjà trompé par sa stupide crédulité ! Je veux offrir à notre monarque un stratagème bien plus adroit, puisque, prise sur le fait, la femme qui l'inventa sut faire tomber son mari dans le piége qu'il lui avoit tendu. Si l'histoire que je vais vous raconter n'est pas exemplaire, elle pourra du moins être utile pour encourager à la patience ceux d'entre vous, messieurs, qui se destinent au métier de mari; et mes compagnes voudront bien se souvenir que le règne de Dioné n'est pas celui de la morale.

Un citoyen d'Arezzo, nommé Tosan, assez bon homme de sa nature, mais jaloux jusqu'à l'emportement, tourmentoit de ses soupçons vagues et de ses précautions importunes une jeune et belle femme qu'il avoit épousée depuis peu. L'ennui d'un genre de vie très-triste et très-contraint, l'amour-propre offensé d'une méfiance jusqu'alors peu méritée,

mais surtout la curiosité, cet écueil de tant de femmes, inspirèrent à l'aimable Isabelle des désirs et des projets que tout l'art des jaloux sait rarement déconcerter. « Je ne se-
» rois pas plus malheureuse dans mon mé-
» nage, se disoit-elle, quand je réaliserois
» les craintes de mon mari, et j'aurois des
» dédommagemens qui doivent être pré-
» cieux, puisque les hommes ont si peur que
» nous n'en soyons séduites. J'ai donc tout
» à gagner et rien à perdre. Ah! monsieur
» Tosan, vous voulez que je sois une femme
» galante, lorsque je désirerois aimer mes
» devoirs. Eh bien, vous serez content, et je
» remplirai votre destinée. »

Dans de telles dispositions, et avec autant d'agrémens qu'en avoit Isabelle, un choix est bientôt fait, une intrigue bientôt liée. La belle agaça un jeune homme que l'âpreté de son mari avoit écarté, lui fit entendre qu'elle le trouvoit aimable, et qu'enfin on pouvoit la voir ailleurs que chez elle. On se parla, on s'écrivit, on se jura secret, tendresse, fidélité; une occasion seule manquoit au beau garçon pour recevoir le prix de tous ses sermens : Isabelle sut se la procurer.

Elle avoit remarqué que son mari aimoit à

boire, et mit à profit ce penchant. Tous les soirs la belle montroit une grande gaîté, défioit Tosan, le pressoit de vider plus d'une bouteille, et sitôt que l'ivresse le gagnoit elle le suivoit au lit, attendoit son sommeil, que les vapeurs du vin augmentoient et hâtoient; alors la belle se levoit et couroit à l'endroit où son jeune ami l'attendoit pour consommer ses vengeances.

Ce manége dura quelque temps. Mais Tosan que la maladie habituelle de son esprit ne laissoit point en repos, réfléchit enfin sur le soin charitable que sa femme avoit de l'enivrer chaque soir, sans partager le moins du monde ce goût si étranger à son sexe. Il soupçonna quelque perfidie cachée sous cette attention singulière, et résolut d'éclairer de près sa femme, dans les momens où elle lui croiroit le moins de sang-froid. Un jour il rentre chez lui chancelant, déraisonnant, balbutiant, affectant en un mot tous les symptômes d'une si profonde ivresse, qu'Isabelle crut inutile de le provoquer encore à boire. Tosan va se coucher, feint de s'endormir, ronfle de toutes ses forces, et n'en observe que mieux l'infidèle. Celle-ci, bien persuadée qu'il est plongé dans le sommeil du vin, disparoît,

et court employer la soirée destinée à son amant.

Voilà donc Tosan bien convaincu de ce qu'il avoit tant désiré et redouté de savoir : il étouffe de fureur, mais comme il étoit brutal et non pas méchant, et plus emporté que vindicatif, il se laissa aller à son premier mouvement au lieu de méditer sa vengeance. Il appelle un domestique, et mande à l'instant son beau-père, sa belle-mère, et les principaux parens de sa femme, puis il barricade la porte et attend Isabelle à la fenêtre.

Celle-ci revient enfin et s'efforce inutilement de rentrer chez elle. Tosan lui crie : « Eh » bien, ma fidèle épouse, fait-il beau dans » la rue à cette heure ? (minuit venoit de » sonner, et l'on étoit au milieu de l'hiver) » ..... Retournez d'où vous venez, belle » vagabonde, et soyez bien sûre que vous ne » rentrerez ici qu'en présence de votre famille » que je vais instruire de vos déportemens. » En vain Isabelle consternée, pria, supplia, jura qu'elle revenoit de chez une voisine, où elle passoit la soirée quand son mari avoit envie de dormir ; Tosan résolu d'ébruiter son déshonneur, l'accabla d'injures et refusa obstinément de lui ouvrir..... Hé bien, dit sa

femme, avec l'accent du désespoir, je te ferai repentir de ta barbarie. — Hé que me feras-tu ? — Plutôt que de rester exposée à une humiliation si injuste et si cruelle, je vais me jeter dans cette citerne ; tu passes pour un ivrogne, pour un brutal, et Dieu sait si l'on te fait tort, personne ne mettra en doute que tu ne m'ayes précipitée, dans un accès d'ivresse ou de jalousie. — A merveille; déclame tant que tu voudras, ma princesse; mais tu n'entreras ici qu'avec ton père. — Barbare Tosan, que Dieu pardonne ta cruauté et mon désespoir.... A ces mots la belle rusée soulève une grosse pierre qui étoit sur le bord de la citerne, et l'y précipite. Le bruit que cette pierre fait en tombant dans l'eau, pénètre d'horreur Tosan, qui aimoit sa femme et tremblait pour les suites de ce malheur. Il descend, et vole au secours de celle qu'il croyoit noyée, et qui, tapie derrière la porte, n'attendoit, pour rentrer, que le moment de le voir sortir. Tosan court au puits, et ne s'aperçoit qu'il est pris pour dupe qu'en entendant fermer brusquement la porte derrière lui..... « Ah ! mal-» heureuse ! ah ! perfide ! c'est donc ainsi que » tu crois échapper à ma juste fureur ! tâche » de te justifier aux yeux de tous tes parens

» à qui je vais te rendre. » ... Pendant que Tosan furieux hurloit, Isabelle, enchantée de son succès, et bien sûre d'avoir raison puisqu'elle avoit été la plus fine, monte à une fenêtre d'où elle pouvoit persiffler tout à son aise son cher époux. « Vous voilà donc enfin, » monsieur, et c'est à cette heure que vous » rentrez chez vous ! et c'est en me prodiguant » les plus folles injures que vous espérez me » séduire ! non, non, j'en ai trop souffert, et » ma patience est à bout : réveillez tous vos » voisins, si vous voulez, par vos cris, mais » vous n'entrerez pas. Peut-être cette humi- » liation vous dégoûtera-t-elle de passer la » moitié des nuits à vous enivrer. »

Ce discours, et mille autres pareils, prononcés du ton le plus élevé, et entremêlés des imprécations du mari, avoient attiré beaucoup de monde aux fenêtres. Tosan attestoit les voisins de l'outrage qu'il recevoit, et vouloit conter son histoire; mais la colère l'empêchoit de mettre aucune suite dans son récit, et l'adroite Isabelle le rendoit l'objet de la risée publique.... Mais que diroit de plus ce beau monsieur, si j'étois dehors, et qu'il fût à ma place ? le pauvre homme ! il faut cependant que j'aie le cœur bien dur, car il a joué le

désespoir le plus tragique pour m'attendrir, imaginez-vous qu'il a fait semblant de se jeter dans le puits. — Monstre de fausseté ! c'est ainsi qu'elle m'a attiré hors de chez moi, et maintenant elle m'impute ses désordres..... — O l'ingénieuse récrimination ! eh que ne trouviez-vous cela plutôt ?..... Bonne nuit, mon cher mari, je m'en vais dormir.

Elle n'en avoit nulle envie, comme on peut croire, et ne vouloit que prolonger la fureur de Tosan, afin que ses violences prévinssent sa famille contre tout ce qu'il pourroit dire. Le père, la mère, les frères, les oncles arrivèrent enfin, et entendirent tout le voisinage qui plaignoit Isabelle et condamnoit Tosan ; jamais celui-ci ne put trouver le moment de placer un mot. Ses dignes parens passant des injures aux coups, le maltraitèrent excessivement, et emmenèrent sa femme, qui pleuroit son malheur d'avoir épousé un si mauvais sujet.

Le pauvre Tosan vécut ainsi quelque temps honni du public, privé d'une femme qu'il aimoit, et fut trop heureux d'abjurer sa jalousie pour rentrer en grâce auprès d'elle.

CINQUIEME NOUVELLE.

LE MARI CONFESSEUR.

Qu'on en pense ce que l'on voudra, dit Flamette à qui Dioné demandoit son tribut, mais c'est une bonne œuvre, à mon sens, que de tromper un mari jaloux, et surtout quand il l'est sans sujet. Qu'un amant, en qui l'amour embellit tout, nous montre des craintes qui prouvent du moins l'excès de sa tendresse et peut-être aussi son aimable modestie; notre amour-propre y trouve un triomphe de plus, au lieu d'une offense, et c'est à nous à les dissiper par nos complaisances et notre délicatesse. Dans tous les cas, un choix qui fut volontaire reste à jamais respectable, pour un cœur droit et rempli de candeur. Mais les inquiétudes d'un mari sont toujours de la méfiance et du despotisme; l'un révolte une âme noble, l'autre l'outrage; et la vengeance est bien naturelle et bien excusable, si elle n'est pas permise. O si du moins l'inutilité des précautions guérissoit les jaloux! que je rassemblerois de bon cœur les nombreux exemples qui la prouvent! en voici un qui vous amusera peut-être.

Un particulier de Rimini possédoit une femme charmante, dont il étoit le véritable tyran. Ce n'est pas que son épouse fut d'un naturel très-dissipé, ou montrât de la légèreté dans ses mœurs : rien de tout cela : jusqu'alors elle avoit conservé l'innocence de son âge, et sa conduite avoit été irréprochable ; mais tout le monde vantoit sa beauté, tout le monde en félicitoit son mari, et chaque compliment mettoit un serpent de plus dans son cœur. Il en étoit venu à garder à vue sa pauvre femme ; ou s'il étoit forcé de la quitter, il l'enfermoit, et la belle prisonnière n'avoit pas même la liberté d'aller, quand elle le vouloit, à l'église.

En vain Suzette avoit cherché à désarmer son mari par sa patience et sa douceur : son sort n'en étoit que plus malheureux. Philippe (c'est le jaloux) prenant sa patience pour de la pusillanimité, et sa douceur pour une disposition très-redoutable, redoubloit de précautions. La belle d'autant plus piquée que toutes ses intentions étoient méconnues, et qu'elle n'avoit rien à se reprocher, prit son mari en haine, ses devoirs en aversion, son genre de vie en horreur, et résolut à tout prix de s'en venger.

Un jeune homme qui habitoit la même maison qu'elle, avoit souvent attiré son attention; d'abord parce qu'il étoit homme, jeune et bien fait, ensuite parce que les sons mélodieux qu'il tiroit de sa flûte, charmoient l'ennui de la belle. Plus d'une fois elle l'avoit observé au travers des vitres quand il rentroit ou sortoit, je dis au travers des vitres, car les fenêtres, condamnées, ne s'ouvroient jamais. Lorsqu'elle eut commencé à rouler dans sa tête des projets de vengeance, le beau musicien occupa bien davantage son esprit; mais Suzette n'avoit pas un domestique dont elle pût disposer. Un jour qu'elle rêvoit tristement aux moyens d'y suppléer, l'idée lui vint d'examiner le mur de séparation des deux appartemens; elle soulève la tapisserie et remarque une de ces fentes qu'on appelle *lézardes*. Aussitôt cette femme industrieuse, et que sa beauté remplissoit de confiance, essaye, avec une lame très-mince, d'élargir cette petite ouverture, et, en peu d'heures, elle parvient à donner passage au jour, sinon encore à la vue. Alors elle guette un moment où le musicien rentroit seul chez lui, et court frapper à la fente. Le jeune homme, vif et curieux comme on l'est à cet âge, s'approche et parvient à se faire entendre;

d'abord elle ne demande qu'un air de flûte, pour suspendre sa mélancolie..... Mais comment une jeune beauté, faite pour connoître et donner de si beaux jours, pouvoit-elle être triste !..... La question étoit simple et le musicien ne manqua pas de la faire. Suzette y répondit ; elle vouloit être plainte, elle le fut ; elle vouloit être consolée, et le jeune homme ne demandoit pas mieux ; mais les moyens ! oh attendez donc !.... jeunes amans, sachez plaire : on saura bien vous en récompenser.

Que fait le couple amoureux ? d'abord, et d'un commun accord, on dégrade le mur, chacun de son côté ; on travaille avec ardeur ; les jours s'accumulent ; la fente s'élargit ; on s'entend mieux ; on se voit ensuite ; alors l'ouvrage avance bien plus rapidement ; deux doigts peuvent se joindre ; ô comme on se hâte ! la main trouve bientôt un passage ; les lèvres s'approchent enfin ; mais, hélas ! elles ne se touchent pas, Suzette et son amant s'efforcent en vain ; leur âme est sur leur bouche, et ne peut se confondre et s'unir..... Quelle privation ! quel supplice ! mais aussi quelle activité en reçoivent le désir et l'imagination !.... « Cher ami, dit Suzette, ne démolissons pas » davantage, Philippe s'en apercevroit, et le

» frêle édifice de notre bonheur seroit ren-
» versé. Laisse, laisse faire à ton amante, et
» n'oublie pas qu'elle ne peut combler ses
» vœux qu'en exauçant les tiens. »

On étoit alors au temps d'une grande fête. Monsieur, dit la belle à son mari, il y a long-temps que je n'ai été à l'église, ni rempli mes devoirs de chrétienne; je voudrois enfin me confesser; quel jour m'en donnerez-vous la liberté ? — Te confesser ! eh quels péchés commets-tu mon enfant ? je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une conscience plus nette que la tienne. — Vous n'ignorez pas, monsieur, que le plus innocent des mortels est celui qui a le moins à se reprocher, mais que nous pé-chons tous. Or, vous n'êtes pas confesseur, et ce n'est point à vous que je dois l'aveu de mes fautes, puisque vous n'avez pas le pouvoir de m'absoudre.

Il n'en fallut pas davantage à Philippe pour concevoir toutes sortes de soupçons : « Elle
» insiste, se dit-il, elle insiste, et cependant
» elle n'est rien moins que dévote. Ah ! sans
» doute elle médite quelque noir projet.....
» ou peut-être, malgré toutes mes précau-
» tions, est-elle parvenue à tromper ma vigi-
» lance, et le remords la conduit au confes-

» sionnal ; il faut que je sonde ce mystère, il » y va de mon honneur et de ma sûreté. » Agité de ces pensées, Philippe cherche et recherche des moyens de pénétrer dans les secrets de sa femme ; il s'arrête enfin au projet de la confesser lui-même, et cet expédient lui paroît infaillible. Alors il accorde à Suzette sa demande, à condition qu'elle se confesseroit dans sa chapelle, et au prêtre qu'il lui donneroit.

Suzette qui avoit beaucoup d'esprit naturel, soupçonna que ces conditions enveloppoient quelque ruse, et se tint sur ses gardes. Le lendemain, à l'heure dite, elle se rend au confessionnal indiqué. Philippe survient, habillé en prêtre ; malgré son déguisement sa femme le reconnoît à l'instant, et s'en applaudit : « O » monsieur Philippe, dit-elle en elle-même, » vous me donnez l'exemple ; vous voulez me » tromper ! soit, mon cher époux ; maintenant » tout est de bonne guerre, et nous verrons » lequel des deux dupera l'autre. » Suzette, du plus grand sang-froid du monde, se prosterne, commence les formules ordinaires, débite les petits péchés, et enfin arrive à ce que le mari brûloit d'entendre... Je suis mariée, mon révérend père, lui dit-elle, et je dois m'accuser

d'aimer un prêtre qui passe toutes les nuits avec moi..... A ces mots, Philippe, transporté de fureur, pensa éclater; mais le désir d'en entendre davantage, et de connoître son rival, lui donna la force de se contenir. — Madame, répondit-il, du ton le plus calme qu'il put affecter, vous commettez un double crime; mais est-ce donc que votre mari n'habite pas le même lit que vous? — Si fait, mon père, mais mon amant semble avoir le secret de charmer les serrures et les verroux; aucune porte n'est fermée pour lui, et c'est sous les yeux même de mon mari qu'il vient me trouver..... — Philippe, aveuglé par sa jalousie, ne douta plus de son malheur, et, la rage dans le cœur, il commença la plus violente déclamation contre l'adultère; mais Suzette, pour toute réponse, juroit qu'elle aimoit trop ce prêtre pour s'en détacher jamais, et qu'elle ne promettroit pas ce qu'elle ne pourroit tenir..... Le prétendu confesseur refusa l'absolution, avec une humeur qui l'auroit décelé quand il n'eut pas été reconnu au premier coup d'œil, et dit à Suzette qu'il enverroit chez elle pour savoir si elle persistoit dans un commerce si odieux; mais que, jusqu'à ce qu'elle l'eut rompu, elle ne pouvoit approcher

des sacremens. La belle retourna chez elle où son mari rentra bientôt, rongé de colère et brûlant de se venger. C'étoit surtout au prêtre qu'il préparoit une punition exemplaire ; car il aimoit trop sa femme pour la rendre victime de sa fureur : « Suzette, lui dit-il le plus » tranquillement qu'il put, je suis obligé d'al- » ler souper et coucher dehors : fermez votre » appartement, comme une femme honnête » le doit en l'absence de son mari. Pour moi, » je me charge de la porte de la rue. » Il avoit en effet bien résolu de la garder, et c'étoit dans un réduit d'où rien de ce qui entreroit ne pouvoit lui échapper, qu'il devoit passer la nuit. Suzette n'en douta pas un moment, et, dès qu'elle fut libre, son premier soin fut d'avertir son ami de tout ce qui étoit arrivé dans la matinée : « Je suis très-assurée, » lui dit-elle, que le démon de la jalousie » le fera veiller en bas toute la nuit ; pour » moi, fidèle à ses instructions, je barrica- » derai ma chambre, mais c'est quand tu seras » dedans. La pente du toit n'est pas rapide, » et l'escalier dérobé qui monte de notre » étage au grenier, te conduira facilement » jusque chez moi. »

Que l'on juge de l'impatience des deux

amans ! tandis qu'ils comptoient les heures, les minutes, les instans, le jour couloit trop lentement au gré du jaloux. La nuit arrive enfin ; Philippe court à son poste, et le jeune homme vole au bonheur. On se doute bien que le mari attendit vainement le prêtre, et que sa jalousie et sa colère n'en furent qu'augmentées. Le lendemain matin, il reparoît harassé, triste, malade; mais n'osant rien témoigner à sa femme qui renfermoit sa joie dans son cœur. Une heure après arrive un commissionnaire qui demande à Suzette, de la part du confesseur, si elle persévéroit dans ses résolutions, et si elle avoit vu la personne dont ils avoient parlé : « Dites au révérend père, » répond la belle, que cette personne n'est » point venue à l'heure accoutumée, que je » suis fort piquée d'une telle négligence, et » qu'un petit nombre de procédés pareils » m'en auroient bientôt détachée. »

Philippe s'obstina à guetter ainsi plusieurs nuits son rival imaginaire, tandis que son absence faisoit place à l'amant heureux; le plaisir de tromper si complétement un jaloux ajoutoit quelque saveur aux délices du couple amoureux ; mais enfin ce mari exténué de fatigue et de veilles, et perdant toute patience,

éclata avec fureur. Perfide ! dit-il à Suzette, crois-tu que j'ignore ta conduite criminelle et ton obstination coupable ? Je sais quels aveux tu as faits au confesseur que tu m'as forcé de te donner, et si tu ne me nommes à l'instant le lâche qui me déshonore, tu ne périras que de ma main. — Ah ! monsieur Philippe, répond la belle, qui avoit préparé de longue main sa défaite, vous vous expliquez donc enfin : eh que ne me parliez-vous plutôt ! vous vous seriez épargné de mauvaises nuits..... N'avez-vous pas honte de vous laisser tromper par une équivoque si grossière ? Eh oui, monsieur, je couche avec un prêtre, puisqu'il vous plaît d'endosser parfois cet habit galant. Depuis que j'ai été au saint tribunal, où, sans avoir des yeux de lynx, je vous ai bientôt reconnu, je n'ai point vu ce prêtre que j'ai avoué pour mon amant ; car il vous a plu habiter toutes les nuits les galetas et les gouttières ; mais j'ai dit alors que je l'aimois, et j'en rougis presque ; car votre méfiance si outrageante pour moi, si injurieuse à vous-même, et vos procédés tyranniques devroient me détacher de vous. Si cela arrive, j'espère que l'amour de mon devoir me restera ; mais mettez-vous

bien dans la tête que, s'il me prend jamais envie de vous tromper, j'en viendrai à bout, en dépit de vos précautions et de vos ruses; tâchez donc de recouvrer quelque repos, et surtout dormez mieux et plus tranquille.

Qui fut honteux? le mari pris pour dupe, et bien plus qu'il ne le croyoit. Mais admirez l'inconséquence du cœur humain et le délire d'une passion où l'orgueil et l'amour se réunissent pour nous aveugler! Philippe avoit été le plus jaloux des hommes, sans en avoir le moindre sujet : aussitôt que Suzette est parvenue à le tromper, à nouer une intrigue, il se rassure, il change ses habitudes, modère sa conduite, prend confiance en sa femme. L'adroite Suzette parvint à se procurer mieux que le plaisir de la vengeance; car elle recouvra sa liberté, et put désormais la consacrer sans crainte à l'amour.

LE MARI CONFESSEUR.

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

MESSIRE Artus, sous le grand roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand'cérémonie.
Son général lui chaussa l'éperon,
Dont il croyoit que le plus haut baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si s'en revient tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison :
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité,
De cocuage et de chevalerie :
C'est moitié trop : sachons la vérité.
Pour ce s'avise un jour de confrérie,
De se vêtir en prêtre et confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne dame
Expédiés tous les péchés menus;

Puis à leur tour les grands étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Père, dit-elle, en mon lit sont reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fut fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus:
Courte n'étoit pour sûr la kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-dessus;
Dont bien lui prit. Ah! dit-il, infidèle,
Un prêtre même! à qui crois-tu parler?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se sut bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'étant homme si sage,
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites-vous, chevalier;
Auparavant vous étiez gentilhomme:
Vous êtes prêtre avecque ces habits
Béni soit Dieu, dit alors le bon homme:
Je suis un sot de l'avoir si mal pris.

SIXIEME NOUVELLE.

LA DOUBLE RUSE.

Le roi s'égaya aux dépens de Philippe, et pria la belle Pampinée de lui livrer quelque autre jaloux. O vraiment, dit-elle, c'est une occupation très-édifiante pour sept jeunes femmes, que de s'apprendre réciproquement de nouvelles manières de tromper les maris. A Dieu ne plaise que je sois complice de votre perversité, mes belles compagnes; je ne veux que vous donner charitablement un exemple des ressources que fournit la présence d'esprit: vous enseigne qui voudra les moyens d'en avoir besoin; pour moi, je préviens seulement les suites du mal quand il est arrivé.

Dans notre bonne ville de Florence, une dame connue sous le nom d'Isabeau, et vantée pour ses grâces et sa beauté, s'ennuyant de son mari, (maladie de l'hyménée trop ordinaire et trop contagieuse) choisit un amant jeune et beau, qui n'attendit pas long-temps le bonheur. Leurs plaisirs furent

troublés par un parent du mari; cet homme, nommé Lambertin, avoit formé depuis long-temps de tendres projets sur Isabeau; mais son extérieur peu prévenant et ses manières qui se ressentoient de la dureté de son caractère, avoient inspiré une sorte d'aversion à la belle. Lambertin soupçonna qu'un autre étoit plus heureux, et le fit entendre à sa cousine. Il étoit connu pour un homme très-vindicatif; la belle eut peur, et malgré toutes ses répugnances, elle acheta sa tranquillité domestique au prix bien cher des dégoûts et des reproches secrets de son cœur.

Isabeau passoit la belle saison à la campagne. Son mari, obligé de faire une course dans ses terres, lui ayant laissé quelques jours de liberté, elle manda son tendre ami, et Lionnet vint mettre à profit l'absence du maître de la maison; mais Lambertin, qui n'en fut pas le dernier instruit, accourut aussi pour exercer les droits qu'il s'étoit acquis par ses tyranniques importunités. Isabeau, avertie de cette visite odieuse, n'eut que le temps de faire entrer son jeune amant dans un cabinet voisin de sa chambre, sous le prétexte du secret, qui fut d'autant mieux reçu, que le bel adolescent étoit très-timide. Puis, renfer-

mant son dépit dans son sein, elle alla d'un air calme et même empressé au-devant de Lambertin, qui, venant seul, avoit attaché son cheval dans la cour, et montoit d'un pas hâté vers sa belle. Il entre avec elle dans cette chambre, qui peu de momens auparavant servoit de temple à l'amour, et n'en étoit plus que l'asile. Hélas! cet asile fut bientôt profané. La tendre, mais foible Isabeau, déchirée de la crainte d'exposer son amant, ou de lui paroître infidèle et perfide, reçoit le tyran abhorré dans ces bras, qui venoient de presser le mortel chéri qu'elle portoit dans son cœur..... Mais quel embarras nouveau! une servante affidée frappe avec précipitation à la porte de la chambre..... « Madame, » madame, votre mari arrive, il va entrer » dans la cour, il n'étoit qu'à cinquante pas » de la maison quand je l'ai aperçu.... »

Isabeau se voit donc au moment d'être surprise dans le tête-à-tête le moins équivoque avec deux hommes, dont l'un caché, et l'autre en désordre; plus d'un général d'armée a perdu la tête dans une conjoncture moins critique; mais notre sexe est incomparable dans l'art des stratagèmes.... « Ah! » Lambertin, dit-elle, je suis perdue, si vous

» avez la moindre explication avec mon » mari, qui soupçonne déjà notre intelli- » gence; mais il aura vu votre cheval, et il » est impossible de lui cacher que vous êtes » ici. Si vous m'aimez, si vous avez quel- » ques égards pour mon honneur et ma sû- » reté, faites à la lettre ce que je vais vous » dire; tirez l'épée, sortez comme un fu- » rieux, descendez et criez quand vous serez » près de lui : *N'importe, n'importe, je* » *saurai bien le trouver ailleurs.* S'il vous » demande qui vous a mis en colère, s'il veut » vous retenir, feignez de ne rien entendre » dans votre emportement, montez à cheval, » éloignez-vous. »

Tout se passa comme Isabeau le désiroit. Le mari ne put tirer de Lambertin que des imprécations, et ces mots : *je saurai bien le trouver ailleurs*, prononcés avec un regard et un accent furieux. Il monte et rencontre sa femme; elle jouoit la peur d'après nature : A qui en veut donc Lambertin ? lui dit-il. — Ah ! mon ami, répond-elle, en l'entraînant à portée d'être entendue de son amant; de ma vie je n'ai été si effrayée; un jeune homme que je ne connois pas même de vue, est entré ici, pâle, tremblant, échevelé, et

s'est jeté à mes pieds, en me suppliant de le sauver de la fureur de Lambertin; il parloit encore, lorsque celui-ci est arrivé l'épée à la main; à la vue de son ennemi, il s'est élancé, je me suis emparée de la porte, et ma présence lui en ayant assez imposé pour qu'il n'osât pas la forcer, il s'est retiré en vomissant contre ce malheureux les plus terribles menaces. — Vous avez très-bien fait, reprit le mari; outre que c'est remplir un devoir d'humanité, il eût été très-fâcheux pour moi qu'il arrivât ici un malheur; et Lambertin a manqué aux procédés d'un galant homme, en poursuivant jusque chez moi quelqu'un qui s'y étoit réfugié. Où est le jeune homme? — Mon ami, je l'ignore; il a couru se cacher. — Monsieur, cria le mari, où êtes-vous? paroissez sans crainte.

L'amant bien instruit, sort du cabinet, et se confond en remercîmens.... Mais qu'avez-vous donc à démêler avec Lambertin? — Hélas! monsieur, il m'a sûrement pris pour un autre; car je ne lui ai jamais rien fait; mais il s'est jeté avec tant de furie sur moi, en me rencontrant dans la campagne, que je me suis hâté de fuir, sans vouloir m'expliquer avec un homme hors de lui. — Vous avez

sagement fait, monsieur, et je vais vous reconduire en sûreté à Florence, où vous pourrez éclaircir cette méprise, et détromper Lambertin.

Le mari tint parole, et l'adroite Isabeau ayant prévenu le rival de son amant sur les suites de cette entrevue, l'aventure fut assoupie, et ne servit qu'à la rendre plus prudente et plus chère à son époux.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI

LE COCU BATTU
et content.
LES OIES DE FRERE PHILIPPE.

SEPTIEME NOUVELLE.

LE COCU BATTU ET CONTENT.

ADMIREZ, dit Philomène, le beau scrupule de Pampinée : son héroïne conduit seulement une double intrigue, et trompe à la fois son mari et son amant. Je serai plus modeste, la mienne se contentera de duper son époux, et pour son bien encore : car il ne se croira jamais plus aimé, et mieux servi, qu'au moment où l'hymen et la fidélité seront le moins respectés chez lui.

Un gentilhomme Florentin, poursuivi par le sort, avoit été obligé de chercher à Paris un asile contre la misère ; il s'étoit adonné au commerce, qu'il auroit eu honte de suivre dans sa patrie. Mais ses affaires s'étant rétablies, il fit élever son fils, qui montroit les plus heureuses dispositions, proportionnément à son ancien état et à sa fortune présente, et le beau Louis, c'est ainsi qu'on appeloit le jeune Italien, orné des grâces de la figure et de la taille, obtint du service en France.

Il entendit un jour plusieurs croisés qui revenoient de l'Asie, parler des femmes les plus aimables qu'ils avoient vues dans leur voyage. Tous s'accordoient à donner le prix de la beauté à une dame de Boulogne, nommée Béatrix de Galussi. Ce concert d'éloges étonna et toucha le jeune homme, il en parla à ses compatriotes, qui confirmèrent le rapport des autres chevaliers. Louis avoit une imagination très-susceptible de ces idées romanesques dont la jeunesse est avide. Elle seule sera toujours digne de ce siècle de chevalerie où l'on croit combattre pour la gloire quand on ne combat en effet que pour plaire à sa dame. Louis donna son cœur à la belle inconnue, et forma le projet de la toucher; il obtient de son père la permission de faire le voyage de la terre Sainte; aussitôt il part, et, comme on le devine bien, va droit à Boulogne où il cache son rang, son nom, son état, et se fait appeler Hannequin.

Le lendemain même le hasard lui fait rencontrer la belle Galussi : à sa vue, Louis, frappé d'admiration, perd tout ce qui lui restoit de modération et de forces : hélas ! c'est ainsi que l'amour, qui d'abord rassemble à son profit toutes les illusions, asservit, change

toutes les résolutions, tous les principes, et n'a bientôt d'autres effets, d'autres intérêts, d'autres désirs que ceux de l'amour même. Hannequin, séduit par les yeux, oublie sa réputation, ses promesses, se travestit sous les habits les plus simples, s'informe, s'intrigue et parvient à se faire présenter chez Galussi, qui, très-curieux en chevaux, avoit perdu son écuyer favori, et cherchoit à le remplacer.

Voilà donc le noble Louis devenu domestique, pour se rapprocher d'une femme qui ne le connoissoit même pas..... Eh ! faut-il s'en étonner ? que ne peut l'amour ? du vent de ses ailes il agite la roue de l'aveugle fortune, il soumet le sexe qui règne aux volontés, aux fantaisies de celui qui ne règne pas, et change, au gré de son caprice, la face du monde.

Hannequin au comble de ses vœux, car il n'osoit encore en former de plus grands, montre tant de zèle, d'intelligence et d'affection, qu'il gagne toute la bienveillance de son maître. Béatrix elle-même trouvoit en lui des manières si nobles, des grâces si touchantes, des soins si empressés, qu'elle le distinguoit parmi tous les gens attachés à son

service, et lui marquoit les préférences les plus flatteuses. Il étoit de sa société habituelle, écrivoit sous sa dictée, assistoit à ses lectures, jouoit avec elle aux échecs, qu'elle aimoit passionnément, et ne manquoit pas de perdre. Mais enfin la belle Galussi ne lui montroit que de l'amitié. Ce sentiment paroît bien tiède au cœur d'un amant. Louis avoit avec l'objet de sa tendresse, des relations trop subalternes, pour en espérer beaucoup plus; il résolut donc de s'ouvrir à elle, aussitôt qu'il crut pouvoir l'intéresser au silence.

Un jour qu'il soupiroit, Béatrix lui demanda quel étoit le sujet de sa tristesse. — Je ne suis pas triste, madame; mais un secret qui m'est à charge, et que je ne puis confier, oppresse ma poitrine et mon cœur. — Quoi! n'êtes-vous pas assez sûr de l'intérêt que je prends à vous pour m'instruire de vos affaires? — Hélas! non, madame; je n'en suis pas assez sûr. — Hannequin, je n'attendois pas de vous cette injustice, et mes procédés..... — Hélas! c'est Hannequin pour qui vous avez des bontés, et peut-être si vous saviez.... — Quoi donc! qu'avez-vous fait qui ait pu m'offenser? — Ah! j'aimerois mieux périr que d'en avoir eu la pensée..... Madame, ose-

rois-je vous demander votre parole de garder mon secret ? — Je vous le promets. — Eh bien, belle Galussi, ajoute Louis en se jetant à ses pieds, je ne suis ni ce que vous croyez, ni ce que je parois. Vous voyez en moi un gentilhomme Florentin, qui séduit, au milieu de la France, par la réputation de votre beauté, a fait le voyage de Boulogne dans la seule espérance de vous voir..... Mais, Dieu ! qu'est-ce que votre renommée au prix de ce que j'admire chaque jour !..... Le premier moment où je vous ai vue a décidé du destin de ma vie; je n'ai plus connu de bonheur qu'auprès de vous, et j'ai osé pénétrer dans votre maison sous le déguisement qui devoit vous montrer le plus souvent à mes yeux. Hélas ! vous n'y avez pas lu ma passion : une contrainte trop nécessaire et trop cruelle leur imposoit silence; je le romps, parce que je ne puis plus le garder. J'ai pu vous aimer sans vous offenser, c'est un tribut qui vous est dû..... L'espoir d'un peu de retour pourroit-il aussi m'être permis ? ..... Je n'ose le demander ; mais je sens que je ne puis vivre sans vous.

Pendant ce discours, Béatrix, pénétrée d'une douce surprise (1), passoit de l'émotion légère

(1) Boccace, qui est accoutumé à conduire brusque-

du plaisir que lui avoit toujours fait la société de Louis, à la sensibilité profonde qu'excitoient dans son âme un dévouement et des sacrifices si flatteurs. La finesse du sourire s'étoit d'abord répandue sur ses lèvres; bientôt elle fit place à cet air d'attendrissement qui instruit aussi bien l'observateur attentif que les aveux les plus tendres. Ceux-ci suivirent de près, et flattèrent d'autant plus le jeune amant qu'il s'étoit assuré par lui-même, depuis qu'il servoit Galussi, que Béatrix étoit aussi éloignée de la facilité d'une femme galante, que du manége d'une coquette. Mais Louis désira davantage, et n'obtint pas aussi

---

ment les aventures galantes à leur dénouement, fait dire à Béatrix, que cette nuit-là même *elle le consolera des désirs dont il a si long-temps souffert.* (Io te consolero di cosi lungo desio come hiavuto haï.) Cela n'est pas infiniment décent; mais ce qui est fort plaisant, c'est cette apostrophe sur l'admirable douceur et la singulière bonté des belles Boulonnoises. « O singular dolcezza del sangue Bolognese quanto se » tu stata sempre da commendare in cosi fatti casi, » mai di lagrime, ne di sospiri fosti vaga, e conti- » nuamente a prieghi pieghevole, e a gli amorosi disi- » deri arrendevol fosti, se io havessi degne lode da » commendarti, mai satia non se vedrebbe la voce » mia. »

vite le prix le plus délicieux d'une mutuelle tendresse. Cependant l'amour plaidoit pour lui, et c'est un puissant solliciteur, car en songeant qu'il faut que l'on oublie sa demande, on s'en souvient. Béatrix vaincue par ses désirs, et plus encore par ceux de son amant, lui promit enfin le don d'amoureuse merci; « Mais, mon cher Louis, ajouta-t-elle, nous » ne saurions trop nous efforcer d'inspirer à » mon mari la plus grande sécurité; il y va » de notre vie; car plus il t'aime, et plus il » seroit terrible dans ses vengeances. Cepen- » dant j'entrevois des moyens de te gagner à » jamais sa confiance. . . . Viens cette nuit » même dans notre appartement; j'en laisserai » la porte ouverte; passe dans la ruelle droite; » c'est le côté où je me range toujours, et tu » verras si mon amour n'est pas aussi indus- » trieux que reconnoissant. »

Hannequin ne devinoit pas le projet de sa maîtresse; mais il n'en est point de trop hardi au gré d'un véritable amant, quand le bonheur est le but qu'on lui montre. Il suivit donc les instructions de Béatrix: à l'heure convenue il entre chez les deux époux, passe du côté de la belle, et porte la main sur son cœur. Béatrix l'attire à elle, lui donne un tendre baiser,

laisse cette heureuse main errer sur ses charmes; puis tout à coup s'en emparant et la retenant de toutes ses forces, elle réveille son mari : mon cher ami, lui dit-elle, hier vous étiez fatigué de la chasse; vous soupiriez après le sommeil, et j'ai voulu vous laisser trouver quelque repos avant de vous apprendre une assez fâcheuse nouvelle : maintenant écoutez-moi : lequel de tous vos gens aimez-vous le mieux et possède toute votre confiance ? — Pourquoi cette question, ma chère Béatrix ? ne sais-tu pas que c'est Hannequin ? — Eh bien, détrompez-vous, et vengez-moi, mon cher Galussi, (à ces mots Louis consterné veut s'échapper, mais en vain) hier, pendant votre absence, le malheureux a eu l'insolence de m'avouer son coupable amour, et de me faire les propositions les plus outrageantes. J'ai dissimulé, pour mieux dévoiler sa perfidie, et je lui ai donné un rendez-vous pour cette nuit sous le grand pin. Vous imaginez bien, mon cher ami, que je n'ai pas la moindre envie de m'y trouver. Mais vous me ferez grand plaisir, pour ôter toute excuse à ce traître, de prendre mes vêtemens et d'aller l'y attendre. — Assurément, dit le mari très-irrité, je n'y manquerai pas, et je vais tirer de lui une ven-

geance exemplaire..... Aussitôt il se couvre d'une jupe de sa femme, place sur sa tête, à tâtons, un mantelet, et court au rendez-vous.... Béatrix n'alla pas si loin : elle ferma seulement la porte, et dédommagea, le plus tendrement qu'il lui fut possible, son cher Louis de la frayeur qu'elle lui avoit donnée. Les heures coulent vîte dans des occupations si douces, et Galussi eut le temps d'attendre. Mais la prudence commandant enfin à l'amour, Béatrix renvoya Hannequin, en lui recommandant de bien prouver à son mari, par les plus sanglantes injures, et même par quelques coups détachés à propos (1), combien il étoit digne de sa confiance et incapable de le tromper.

Hannequin y court en effet, muni d'un gros bâton, et du plus loin qu'il aperçoit Galussi : « Ah ! malheureuse, lui dit-il, en feignant de » le prendre pour sa femme, c'est donc bien » réellement que tu as résolu de consommer » l'infâme trahison dont tu me parlas hier ; et » tu doutes que j'aie voulu autre chose que » t'éprouver ! tu me crois capable d'être ton

(1) Percio di questo ne seguira maraviglioso diletto e piacere.

» complice, moi qui donnerois ma vie pour » mon maître !.... Tiens, ajouta-t-il en assé- » nant quelques coups très-vigoureux, voilà » le salaire de ta perfidie, et certes tu n'es » pas assez punie, tremble que je n'informe » ton mari de tes sentimens pervers, et crois » que si je m'en abstiens, c'est moins pour » t'épargner un traitement dont tu es trop » digne, que de peur d'affliger le meilleur » des maîtres et des époux. »

Au premier coup le seigneur Galussi, très-content de l'honnêteté d'Hannequin, mais trouvant son bras trop lourd, avoit pris la fuite, ce qui n'empêcha pas que ses épaules ne se trouvassent très-mal du rendez-vous.... Eh bien, mon ami, lui dit Béatrix en le voyant, le traître est-il venu sous le pin ? — Vraiment oui ; et je l'ai trouvé trop honnête homme ; car il m'a donné autant de coups que tu imaginois qu'il te destinoit de caresses. Dieu soit béni ! j'ai la femme la plus vertueuse, et le domestique le plus affectionné qui fut jamais. Comme il te voit toute la liberté et l'enjouement de l'innocence, il a voulu t'éprouver ; mais certes l'épreuve m'a paru dure, et je voudrois bien qu'il s'en fût tenu aux reproches. Cependant, reviens de ton erreur, et, je t'en

supplie, marque quelque considération à un homme si attaché et si fidèle.

La belle, qui mouroit d'envie de rire, applaudit à l'aveugle prévention du mari ; et tranquille désormais sur ses soupçons, elle accorda sans crainte à son amant des rendez-vous qui ne coûtèrent plus si cher au crédule Galussi.

LE COCU BATTU ET CONTENT.

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

N'A pas long-temps de Rome revenoit
Certain cadet qui n'y profita guère;
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte et belle chambrière.
Avint qu'un jour en un bourg arrêté,
Il vit passer une dame jolie,
Leste, pimpante et d'un page suivie,
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu, chose assez ordinaire.
La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regards, jeune, fringante et belle,
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle,
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit:
Et s'informant comment on l'appeloit,
C'est, lui dit-on, la dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
Mais comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.

NOTRE cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pèlerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoit maître et qui savoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loua bien et beau;
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le fauconnier plut très-fort à la dame;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup; car le vieillard étoit
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eut demeuré volontiers en sa place.
La jeune dame en étoit bien d'accord:
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.
Amour enfin qui prit cœur à l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La dame dit un soir à son mari:
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens? Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit: J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon sage et fidèle,

Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, répartit cette belle;
C'est un méchant: il me tint l'autre fois
Propos d'amour dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entreprise?
Dedans l'esprit il me vint aussitôt
De l'étrangler, de lui manger la vue:
Il tint à peu; je n'en fus retenue
Que pour n'oser un tel cas publier;
Même, à dessein qu'il ne le put nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi;
Plus par amour que doutant de ma foi;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant son premier somme.
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver:
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
Messire Bon se mit fort en colere.
Sa femme dit: mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux;
Dans le jardin attrapez-le vous-même:
Vous le pourrez trouver fort aisément:
Le poirier est à main gauche en entrant.
Mais il vous faut user de stratagème;
Prenez ma jupe, et contrefaites-vous;

Vous entendrez son insolence extrême :
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur.
L'époux retint cette leçon par cœur.

ONC il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encorneta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne :
Garde n'avoit ; car tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, et meurt quasi de froid,
Le pèlerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsqu'Amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soi.

QUAND le galant, un assez bon espace,
Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place :
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous momens sa paresse maudit.

Le pèlerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire apercevoir la dame,
Et lui cria: Quoi donc, méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte;
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien je vois qu'il te faut un ami:
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi;
Et ne t'attends de m'induire à luxure:
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A monseigneur ferois-je un tel outrage?
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et monseigneur puis après le saura.
Pendant ces mots, l'époux pleuroit de joie,
Et tout ravi, disoit entre ses dents:
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme et valet si chastes, si prudens;
Ce ne fut tout; car, à grands coups de gaule,
Le pèlerin vous lui froisse une épaule,
De horions laidement l'accoutra.
Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eût voulu que le zèle
De son valet n'eût été jusque-là;

Mais le voyant si sage et si fidèle,
Le bon hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui disant : ma mie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet : c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir, traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudrai, lui répartit la dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.

HUITIEME NOUVELLE.

LE MARI CONFONDU.

Oh ! les coups sont de trop, dit la belle Néiphile ; tromper un mari, encore passe ; bien peu de femmes ont le droit de le reprocher bien sévèrement à d'autres ; mais le faire battre, et par un amant qui probablement ne le ménagera guère, cela passe la raillerie. Une certaine madame Simone, non moins adroite que votre Béatrix, fut plus modérée, et se contenta de confondre un époux brutal qui croyoit l'avoir assommée.

C'étoit un négociant Florentin, nommé Henriet Berlinguier, dont le père avoit amassé de grands biens. Par une vanité aussi folle qu'ordinaire aux parvenus, le fils ne voulut pas épouser une fille de son état, dont l'économie, les mœurs et la modestie auroient augmenté sa fortune, et fait son bonheur domestique. C'est dans une famille noble et pauvre qu'il chercha une femme, dont il ne reçut en dot que sa beauté ; en revanche les manières orgueilleuses de ses parens qui rou-

gissoient de s'être mésalliés, tout en en profitant, et le goût de la dépense que la jeune Simone possédoit au plus haut degré, exerçoient sa patience. Il croyoit du moins à sa sagesse ; mais les médisances du voisinage l'eurent bientôt détrompé, Henriet sut, qu'en son absence, un jeune homme prenoit soin de son ménage, qu'il passoit chez lui les jours et les nuits, et que son honneur n'étoit pas plus respecté que sa bourse.

La jalousie s'empare de lui, il devient un infatigable Argus, ne quitte plus sa femme, et néglige jusqu'à son commerce pour ne pas la perdre de vue ; la belle Simone, surveillée sans cesse, avoit beau essayer les complaisances, les reproches, les caresses, les menaces : tout étoit inutile, et il ne lui restoit pas le moindre moyen de voir son amant. Henriet poussoit la précaution jusqu'à faire coucher sa femme la première, et il ne se mettoit auprès d'elle que lorsqu'il la croyoit endormie.

Rien n'allume les passions comme la contrariété : Simone résolut, à tous risques, de retrouver les plaisirs qu'on lui avoit arrachés. Elle avoit remarqué que son mari s'assoupissoit difficilement ; mais qu'une fois endormi il étoit profondément plongé dans le sommeil.

La fenêtre de leur chambre donnoit sur la rue. La belle pouvoit donc se relever vers le milieu de la nuit, et ménager quelques instans à l'amour. Mais comment Robert (c'est le nom du jeune homme dont elle étoit éprise) seroit-il averti de ceux où elle pourroit s'échapper ? Ici l'imagination travaille. Simone avoit, grâces à une servante affidée, conservé un commerce de lettres avec son amant ; elle l'avertit qu'un fil qui descendroit de sa fenêtre dans la rue, aboutiroit, le long du plancher, à son lit, que chaque soir, en y entrant, elle se l'attacheroit à l'orteil, et qu'ainsi, en arrivant, il sauroit si elle pouvoit, ou ne pouvoit pas, l'aller trouver, parce qu'elle lâcheroit le fil, ou le tiendroit ferme, selon qu'il faudroit rester ou s'en aller.

Ce manége réussit à souhait pendant plusieurs mois, les amans passoient ensemble des momens trop courts au gré de leurs désirs ; mais qui en tempéroient la violence, et en entretenoient l'activité. Une nuit où le sommeil avoit gagné la belle et fui le mari, celui-ci sentit le fil ; quel avertissement pour un jaloux ! il eut cependant la force de se contenir, et cherchant où il aboutissoit, il parvint au pied de sa femme. Plus intrigué que jamais, et résolu

d'éclaircir ce mystère; il dénoue doucement le fil et l'attache à son propre orteil. Peu de temps après ce fatal échange, Robert arrive au rendez-vous et fait le signal accoutumé. Le fil n'étoit pas bien noué, il échappe et l'amant attend sa belle; tandis que le mari furieux saute en silence à ses armes, descend et fond sur son rival.

Ses mouvemens brusques et précipités avoient réveillé sa femme; elle ne trouve plus ni le fil, ni Henriet, et voit d'un coup d'œil toute l'étendue du danger, mais aussi ses ressources. Simone appelle sa servante. Chère Madelon, dit-elle, sauve-moi l'honneur et la vie, Henriet vient de tout découvrir; il est descendu; j'entends du tumulte dans la rue, où sans doute il a rencontré Robert. Tu connois son humeur violente; il va revenir; il inventera quelque chose pour assurer sa vengeance, et me perdre dans l'esprit de mes parens. Mais j'ai un moyen infaillible de démentir tout ce qu'il pourra dire, pourvu que tu consentes à prendre place dans mon lit. — Mais, madame, il me battra. — Peut-être; mais il ne te blessera pas; il auroit trop peur des suites, et, à tout événement, j'arriverai à temps pour te sauver; vois quel service tu peux me rendre; je ne mets point

de bornes à ce que tu dois attendre de ma reconnoissance ; regarde-toi de ce moment comme indépendante et sûre de ta fortune... Madelon avoit une grande peur de Berlinguier ; mais elle aimoit sa maîtresse, et savoit que sa parole étoit sacrée. Elle se laissa donc gagner.

Cependant Henriet, ayant trouvé Robert à sa porte, l'avoit chargé vigoureusement, et ils s'étoient battus jusqu'à ce que les passans ou les voisins les eussent séparés. Furieux de n'avoir pu assouvir sa vengeance, il remonte chez lui, rentre dans sa chambre où l'on avoit soigneusement éteint la lumière, court au lit et vomissant mille injures, porte des coups terribles sur la pauvre fille, qui, tapie entre les couvertes, jouoit trop bien pour elle le rôle de la femme. Las de frapper, Henriet lui coupe les cheveux, et lui dit : « Infâme, ne » crois pas qu'après un tel outrage je te garde » plus long-temps chez moi. Voilà le monu- » ment de ta honte que je porte à tes frères, » qui feront de toi ce qu'ils jugeront à » propos. »

Aussitôt il sort, quoiqu'au milieu de la nuit, et Simone rentre. Elle trouve la pauvre Madelon dans l'état le plus déplorable, lui prodigue

les consolations, les secours, les présens, puis refait son lit à la hâte, s'habille soigneusement, et va sur le perron se mettre au travail le plus gaîment du monde, tandis que Henriet couroit réveiller sa belle-mère et ses beaux-frères. Il leur conte l'aventure, leur présente les cheveux de l'infidèle en témoignage et leur déclare qu'il renonce à jamais à cette malheureuse. Les frères, transportés de colère, se lèvent sur-le-champ et ne méditent pas moins que de venger leur honneur sur la coupable. Leur mère les suit toute alarmée : « Hélas ! leur disoit-elle, examinons bien ce » qui peut être vrai, et ce qui est exagéré. Il » est jaloux; il est violent; la jalousie aveugle, » la violence égare. Maintenant qu'il a mal- » traité sa femme, il faut bien, pour sa jus- » tification, qu'il la trouve criminelle; mais » moi qui ai élevé votre sœur, qui connois » son âme et ses principes, je la crois fort » innocente, et très-incapable de ce dont on » l'accuse. »

Cependant tout le cortége part; on se hâte, on arrive, et l'on trouve la belle Simone filant au rouet avec toute la tranquillité possible : « Eh mon Dieu, d'où venez-vous ? dit-elle » à ses frères en les voyant : qui peut vous

» amener à une telle heure ? » Les jeunes-gens tout surpris de trouver leur sœur dans son état ordinaire, après la scène que venoit de leur raconter Henriet, qui paroissoit stupéfait d'étonnement, lui demandent avec assez de douceur qu'est-ce donc qui vient de se passer entr'elle et son mari ? — Que voulez-vous dire ? répond-elle : il y a dix ou douze heures que je ne l'ai vu. — Quoi ! malheureuse ! s'écrie Berlinguier, qui recouvroit enfin la parole, je ne viens pas à l'instant de te donner le juste salaire de ta perfidie ! — Mais expliquez-vous donc, monsieur, vous ai-je vu depuis hier matin ? rêvez-vous ? êtes-vous ivre ? .... — Il l'étoit, mais de fureur, et ne s'expliquoit que par des imprécations qui ne lui donnoient pas gain de cause dans l'esprit de ses beaux-frères et de sa belle-mère. Celle-ci prend la parole, et redit tout ce que Henriet lui avoit appris, sans oublier le fil ni les coups dont il prétendoit l'avoir assommée.

A tout cela Simone répond tour à tour par les regards de l'étonnement et de la pitié, et quand sa mère a fini, elle dit à son mari : mais quel plaisir trouvez-vous donc, monsieur, à forger des mensonges si outrageans pour moi, et si humilians pour vous-même ? quoi !

vous avez surpris un fil à mon pied cette nuit, où je ne me suis pas couchée pour vous attendre ? vous m'avez battue, moi ?..... certes, monsieur Berlinguier, ne le faites jamais qu'en paroles, et vous agirez fort prudemment. Le sang qui coule dans mes veines n'est pas accoutumé à de tels traitemens..... Ma mère, mes frères, j'ose vous demander si j'ai bien l'air d'une femme qui vient d'être assommée.... Je suis fâchée que cet homme me force à le démasquer pour me justifier. Mais si vous l'écoutez, après ses repas, il vous induira souvent en erreur. Au lieu de se distinguer du moins dans l'état qu'il s'est obstiné à conserver, par sa sagesse et ses mœurs, il passe toutes les nuits à courir les tavernes, les mauvais lieux : c'est sans doute chez quelque malheureuse que tout ce qu'il vous a raconté lui sera arrivé, et le bon homme, à demi-revenu de son ivresse, rêve que sa maison a été le théâtre de cette noble scène..... J'ai souffert long-temps, et j'aurois enduré davantage, s'il n'eût attaqué mon honneur. Maintenant que je me crois suffisamment lavée dans votre esprit, daignez oublier les sottises de cet homme, puisqu'il est mon mari; qu'il rentre en lui-même, et n'en parlons plus. —

Jour de Dieu ! dit la mère furieuse à son tour, eh ! peut-on oublier de telles injures ? ce malheureux que nous avons tiré de la fange de la roture s'imagine-t-il qu'il outragera impunément ma fille, mon sang ?.... — Si nous te rendions justice, s'écrioient les frères, nous laverions dans le tien l'affront que tu fais à notre sœur, dont tu es, en tout sens, trop indigne..... Non, reprenoit la mère, c'est à coups de bâtons qu'il faut assommer cette canaille insolente....

A ce trio d'injures que répondoit Berlinguier ?.... Eh ! que vouliez-vous qu'il répondît ? il ne comprenoit pas plus que ses beaux-frères, sa propre histoire ; il vouloit parler, des yeux menaçans, des bras levés sur sa tête, lui imposoient silence. Se plaignoit-il ? on le menaçoit ; crioit-il ? les autres hurloient.... Il lui fallut quitter la place, honteux honni, confondu, ne sachant à quel saint se vouer ; doutant presque s'il avoit raison, s'il avoit tort, mais stupéfait, hébété d'avoir si mal réussi, avec tant, et de si tristes avantages, et trop heureux, en abjurant sa jalousie, d'accepter le pardon que sa bénigne femme daigna lui obtenir.

NEUVIEME NOUVELLE.

LE POIRIER ENCHANTÉ.

C'ÉTOIT à Pamphile à parler. Je craignois, dit-il aux Dames, en vous voyant opposer chacune, à un stratagème presque impénétrable, une ruse plus déliée, qu'il ne me restât aucun moyen de rivaliser avec vous; mais me voilà rassuré. Toutes vos héroïnes sont restées fort loin de la mienne; car enfin si toutes ont trompé ou confondu leur mari, aucune n'a fasciné les yeux. La seule Jeanne parvint à faire du cuvier qui recéloit son époux, le théâtre de ses plaisirs; mais le bon maçon, emprisonné dans ce grand vase, ne voyoit que son ouvrage, et ma Lidie a su, tout en occupant son mari de ses ébats, tout en fixant ses yeux sur ses transports, les lui faire supporter. Un ancien a dit : une femme, prise sur le fait, n'en est que plus audacieuse, elle puise dans son crime la fureur et l'impudence. Ma douce Lidie remporte la plus rare victoire, et reste modeste dans son triomphe... Trouvez une femme à lui opposer.

Nicostrate, homme de qualité, déjà mûr et même passé, avoit épousé une très-jeune femme qu'il aimoit tendrement, mais à qui il le prouvoit fort mal. Au nombre de ses domestiques étoit un certain Pirrus, jeune homme, beau, bien fait, rempli de vigueur et d'adresse, et qui n'étoit pas moins le favori de madame que de monsieur. Mais ce bel écuyer étoit né fort timide, même un peu sauvage; et d'ailleurs, élevé dans la maison où son père avoit gagné sa petite fortune, c'étoit son maître qu'il écoutoit, qu'il craignoit, qu'il respectoit.

Nicostrate aimoit la chasse avec passion; Pirrus l'y suivoit assez souvent; mais une chute de cheval l'ayant retenu quelque temps à la maison, Lidie qui avoit fondé sur lui de doux projets, eut l'occasion de lui faire des agaceries très-marquées. Pirrus semble ne pas s'en apercevoir; il se renfermoit dans ses devoirs, et ne secondoit point l'envie que la belle avoit d'être toujours avec lui. Lidie comprit qu'il falloit s'expliquer plus clairement. Parmi ses femmes il en étoit une dont elle avoit déjà plus d'une fois éprouvé la complaisance et la discrétion. Lidie la chargea de cette négociation. Lusque, après quelques conseils que dicta la prudence plutôt que le scrupule, et qui ne

furent point écoutés, se mit en devoir d'obéir à sa maîtresse, et remplit sa commission avec beaucoup d'adresse. Mais Pirrus ne pouvant se persuader que la femme de Nicostrate eut abaissé sur lui ses regards, craignit un piége et répondit à Lusque par un refus très-formel et durement énoncé.

L'adroite suivante revint à la charge, et soupçonnant que l'écuyer étoit plutôt retenu par la méfiance que par la fidélité, elle s'appliqua à le convaincre de la bonne foi de Lidie. Il n'étoit pas naturel qu'un homme fort jeune, qui n'avoit aucune obligation personnelle à Nicostrate, dédaignât les avances d'une femme qui joignoit à une beauté ravissante une grande fortune, et pouvoit devenir la plus utile amie, ou la plus implacable ennemie. Lusque mit tout cela dans la balance et ébranla Pirrus. Il avoit déjà réfléchi aux premières propositions de la suivante, et jamais Lidie ne lui avoit paru si belle. D'ailleurs Pirrus, comme la plupart des hommes, faisoit de la reconnoissance un commerce intéressé, soumettoit les bienfaits au calcul, croyoit pouvoir oublier sans remords ceux dont sa famille avoit été comblée, et sentoit bien qu'il avoit plus à espérer désormais de Lidie que de Nicostrate.

Cependant il résolut de ne se livrer à un espoir trop décevant, qu'après s'être assuré par des preuves, au-dessus de tout soupçon, que sa maîtresse ne méditoit aucune perfidie. Dans cette pensée, il fit dépendre sa complaisance de trois conditions qui sembloient inexécutables. Il exigea que Lidie tuât l'épervier favori de Nicostrate, sous ses yeux même, qu'elle lui arrachât une touffe de barbe, et une de ses meilleures dents.

La belle, informée des conditions auxquelles le jeune homme consentoit à satisfaire ses désirs, ne douta pas un instant qu'elle ne pût les remplir, et chargea Lusque de lui promettre bien davantage : « Assure-le, dit-elle, qu'il » aura non-seulement l'épervier, la dent et la » touffe, mais encore que je le recevrai dans » mes bras, et lui accorderai mes dernières » faveurs, sous les yeux même de Nicostrate, » à qui je saurai bien persuader qu'il aura mal » vu ; peut-être alors mon cher Pirrus ne » craindra-t-il plus la finesse de son maître, » ou que nous soyons d'intelligence pour » l'éprouver et le perdre. »

Lidie ne tarda pas à tenir sa parole. Un jour que Nicostrate donnoit un grand dîner, sa femme, parée comme une reine, belle comme

une déesse, entre dans le salon, l'épervier sur le poing, avec toutes les grâces de l'enjouement. Aussitôt elle tord le cou à ce bel oiseau, et répond en ces mots aux tristes exclamations de son mari : « Je prends pour juges tous vos » amis : messieurs, chaque jour, avant le lever » du soleil, cet oiseau que je viens d'étouffer » attiroit mon époux hors de mon lit ; devois- » je moins que sa mort à l'hymen et à ma » vengeance ?.... » Tout le monde se mit à rire, et l'on ne répondit que par des reproches adressés à Nicostrate, et flatteurs pour la dame. Il fallut que le mari fît comme les autres, et Pirrus tira au fond de son cœur un très-bon augure d'un si heureux début.

Le lendemain même la belle agace son mari pour le consoler, le flatte, le caresse, joue, folâtre, et arrache une touffe considérable de sa barbe. Nicostrate sentit une douleur assez vive, et fut sur le point de se fâcher ; mais Lidie, ployant un genou, présente des lèvres de rose, et donne le choix d'un soufflet ou d'un baiser. Nicostrate sourit et se jette dans ses bras.

Tout alloit bien jusque-là ; mais la dent !... On n'arrache point une dent en riant. Nicostrate avoit la bouche très-saine, et le contraire

n'étoit pas facile à persuader. Lidie l'entreprit cependant. On élevoit chez elle deux pages de ses parens; elle les engage à détourner et renverser la tête en servant leur maître. Les jeunes espiègles ne manquent pas d'obéir. Après quelques repas la rusée dit à son mari : Ne vous apercevez-vous pas, monsieur, des grimaces que vos pages font en vous servant? — Si fait vraiment, et je ne sais comment j'ai oublié de leur demander pourquoi ils renversent la tête quand ils m'approchent. — Je vais vous le dire: votre haleine est très-corrompue; vous avez apparemment une dent cariée; tant que j'ai été la seule à m'en apercevoir, je me suis tue; mais maintenant que l'odeur s'en répand au loin, outre le désagrément d'une telle incommodité, je crains que cette dent ne gâte toutes les autres. Permettez que je les examine... (Nicostrate ouvre la bouche) Ah! monsieur, quelle infection! hâtons-nous de faire sauter ce chicot. — J'y consens; envoyons chercher un dentiste. — Vous voulez que je vous livre à de pareils bourreaux? eh non, non, ne savez-vous pas combien j'ai la main adroite? laissez-moi prendre un davier; à peine me sentirez-vous.... Nicostrate qui ne refusoit rien à sa femme, se livre à sa fantaisie. Aussi-

tôt elle saisit une de ses plus belles dents, tire, secoue de toutes ses forces, et lui fait souffrir le martyre; mais enfin elle réussit, et substituant adroitement une dent gâtée dont elle s'étoit munie, à celle qu'elle venoit d'arracher..... « Voyez, voyez, mon cher, dit-» elle gravement, quel service je vous ai » rendu ! »

Pirrus avoit reçu tour à tour l'épervier, le flocon de barbe et la dent. Pénétré d'admiration, et rempli de confiance, il fait demander, du ton le plus empressé, à sa belle maîtresse, les ordres qu'elle avoit à lui donner : « ô dit-» elle, je n'ai pas rempli tous mes engage-» mens; à ce soir le quatrième acte de la pièce; » c'est Pirrus que je charge du dénouement. »

Ce jour-là même Lidie feint de se trouver mal à dîner, et se fait porter sur son lit. Quelque temps après, Nicostrate étant entré dans son appartement : « Mon ami, lui dit-» elle, faites appeler Pirrus : peut-être, » appuyée sur ses bras, pourrai-je aller me » promener au jardin, et l'air me fera du » bien. » On obéit avec empressement, et tous trois vont sous un poirier prendre la fraîcheur. Lidie s'y trouve bientôt soulagée, et témoigne quelque envie de manger des

poires les plus mûres. Aussitôt Pirrus qui avoit reçu de Lusque ses instructions, monte sur l'arbre. A peine y est-il qu'il s'écrie : Eh monsieur !.... Mais y pensez-vous ? que faites-vous donc ? et vous, madame.... Il me semble que la santé vous est bientôt revenue.... quoi, devant moi ! les nuits ne sont-elles donc pas assez longues ? mais finissez donc. — Nicostrate éclate de rire à ces mots, et la belle se fâche..... Mais à qui en a cet homme? que voulez-vous dire, Pirrus ? perdez-vous l'esprit quand vous me tenez de pareils propos ? — En vérité, madame, je voudrois être le seul fou qu'il y eût au monde, et je crois qu'il est encore moins sage de faire ce que vous faites, que de le trouver étrange. — Tu rêves, dit Nicostrate. — Eh non, monsieur, je ne rêve point. Au reste, tout comme il vous plaira; mes visions sont assez agréables.... continuez, si vous le trouvez décent. — Mais, reprend Lidie, si cet homme est dans son bon sens, c'est une illusion inconcevable ! quoi ! de bonne foi tu t'imagines qu'il est insensé ? — Fort bien, fort bien, madame, vous avez raison, le jeu vous plaît sans doute ; je ne vois pas ce que je vois ? — Descends donc, Pirrus, et viens t'assurer que tu n'as

pas le sens commun.... Pirrus descend, et, du ton le plus grave, répond à son maître; il est très-vrai que vous ne vous caressez plus; mais il l'est tout autant que vous étiez tout à l'heure on ne sauroit plus étroitement unis, et que je vous ai vu reprendre votre place à mesure que je descendois. — Mais, mon pauvre Pirrus, je n'ai pas bougé. — Mais, monsieur, je ne suis pas en démence, et si vous voulez que je vous croie, il faut donc que vous me prouviez que ce poirier est enchanté. — Bien trouvé, s'écrie Lidie; Pirrus, je ne sais en vérité ce que méritent votre obstination et vos fades plaisanteries.... Mais vous, mon ami, convainquez-le de sa sottise, je vous en prie, et montez sur ce poirier. Si l'illusion est réelle, apparemment qu'elle ne le sera pas uniquement pour cet étourdi.... Nicostrate a la complaisance de grimper à l'arbre: et Pirrus se précipite sur son plus précieux trésor. Le mari qui voit des baisers passionnés, d'étroits enlacemens, des caresses plus intimes, jette les hauts cris..... Madame, madame, êtes-vous folle? et toi, malheureux! ah! quelle horreur! quelle perfidie! — Eh mais, c'est l'enchantement, nous sommes à notre place. — Diable!.... comme vous vous

y agitez ! ah ! vous allez payer votre insolence... Il se hâte, il s'élance .... il est à terre ; hélas ! il y arrive un peu tard, et trouve le couple téméraire à la distance convenable et dans la situation la plus décente .... Mais, monsieur, lui dit Lidie d'un ton un peu sévère, pensez-vous à ce que vous venez de nous dire, et osez-vous concevoir de tels soupçons ? — Mais, madame, j'aurois juré, j'ai vu .... — Quoi, monsieur ? qu'avez-vous vu ? si vous vous respectiez un peu vous-même, ou seulement si vous aviez quelque bon sens..... Mais, non, je vous ai outragé à vos yeux, n'est-ce pas ? — Mon amie, assurément tu as raison ; mais l'illusion est d'une force ! — Eh ! monsieur, reprend vivement Pirrus ; c'est précisément ce que j'ai vu ; c'est l'enchantement.... — Voilà une aventure bien surprenante, ma chère Lidie ; si je n'en avois fait moi-même l'épreuve, en vérité je ne pourrois le croire ; excuse ma vivacité, elle te prouve mon amour et la force de l'enchantement ; car si j'avois réfléchi un instant, tes principes, ton caractère et la circonstance m'auroient assez rassuré. — Je vous pardonne de tout mon cœur, mon ami, car vous déliriez quand vous m'avez offensée ; mais quelle

que soit la cause d'un charme si extraordinaire, il faut en détruire jusqu'à la trace, puisqu'il produit des illusions aussi indécentes..... Pirrus, je ne suspecterai plus votre bonne foi ; mais faites abattre sur-le-champ ce poirier maudit.

L'heureux Pirrus obéit, et se livra désormais avec une entière confiance aux caresses d'une femme aussi passionnée qu'elle étoit adroite et belle.

LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES.

Conte de LAFONTAINE, imité en partie des deux Nouvelles précédentes.

APRÈS bon vin, trois commères un jour
S'entretenoient de leurs tours et prouesses,
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit : J'ai le roi des maris :
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vais partout m'ébattre :
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussitôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étreine;
Car, quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mène;
Le mien n'est tel, j'en rends grâces à Dieu.
Bien sauroit prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela, ne croyez que je chomme.
Le passe-temps en est d'autant plus doux :
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,

Avoir troqué de galant, ni d'époux.
Sur ce débat, la troisième commère
Les mit d'accord, car elle fut d'avis
Qu'amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles;
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons; c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporteront, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai : puis pour le jugement
On en croira la commère Macée.
Ainsi fut dit; ainsi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées :
Toujours falloit forger de nouveaux tours,

Toujours chercher des maisons empruntées,
Pour plus à l'aise ensemble se jouer.
La bonne dame habille en chambrière
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'époux la regardoit,
Et dans son cœur déjà se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant;
Belle servante et mari vert galant,
C'étoit matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil, et ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit:
Madame est mal, et seule elle veut être
Pour cette nuit: incontinent le maître
Et la servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, et le drôle couché,
Elle en cornette, et dégrafant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
Oh! oh! lui dit la commère en riant,

Votre ordinaire est donc trop peu friant
A votre goût, et par saint Jean, beau sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celle-ci, pour certaines raisons,
Vous faut passer ; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambrière d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi ?
J'en suis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Grâces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue :
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point ; je sais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu, diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons ; que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin.
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'étoit le scandale et la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je suis bonne, et ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, et vous jure ma foi,
Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours ?

La chambrière écoutant ce discours,
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes,
Prend son paquet, et sort sans consulter;
Ne se le fait par deux fois répéter,
S'en va jouer un autre personnage;
Fait au logis deux métiers tour à tour:
Galant de nuit, chambrière de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux,
D'un temps si doux à son aise profite:
Rien ne s'en perd, et des moindres momens
Bons ménagers furent nos deux amans,
Sachant très-bien que l'on n'y revient guères.
Voilà le tour de l'une des commères.

L'AUTRE de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vais compter la guise.
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur et de mise,
Et qui faisoit les servantes trotter.
La dame dit: Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là; Guillot, monte et secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue

Avec la femme : aussitôt le valet
Frottant ses yeux, comme étonné du fait,
Vraiment, monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême :
Devant les gens prendre ainsi vos ébats!
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point? attendez à tantôt;
Ces privautés en seront plus friandes;
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encor assez grandes.
Pourquoi ce lieu? Vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles.
La dame dit : que conte celui-là?
Je crois qu'il rêve; où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
Descends, descends, mon ami, tu verras.
Guillot descend. Eh bien, lui dit son maître,
Nous jouons-nous?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent!

GUILLOT.

Oui, monsieur, je veux être

Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis, car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, ma mie; il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou, que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vû?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répète,
Vous et monsieur, qui dans ce même endroit
Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé : tu nous fais un beau conte.

LE MARI.

Je le veux voir, vraiment, faut que j'y monte:
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux qui voit comme l'on se caresse,
Crie et descend en grand hâte aussitôt,

Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire :
Et toutefois il ne put si bien faire,
Que son honneur ne reçut quelque échec.
Comment, dit-il, quoi! même à mon aspect!
Devant mon nez! à mes yeux! sainte dame!
Que vous faut-il? qu'avez-vous, dit la femme?

LE MARI.

Oses-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? n'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie?

LA FEMME.

Ah! c'en est trop; parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi, ce coquin ne te caressoit pas?

LA FEMME.

Moi? vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas?
Ai-je perdu la raison ou la vue?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisse un tel tour?

Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie?

LE MARI.

Je ne sais plus ce qu'il faut que je die:
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment,
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois, le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes,
C'est ce poirier, il est ensorcelé.
Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé.
Cours au logis, dis qu'on le vienne abattre:
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement,
Quel si grand crime a ce poirier pu faire?
La dame dit: abattez seulement;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commère,
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.

LES rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits:

Notre donzelle y tenoit sa partie,
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier,
S'il n'étoit libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, et pour si peu de chose,
Vous ne serez nullement éconduit,
Ni de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit :
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyage grands frais.
Il n'alloit pas quérir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui pour montrer sa ferveur et son zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux style :
Il lui falloit pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le soir,
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maison, et puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appeloit son mari de la sorte)
Elle fit tant qu'Henriet se tournant
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne

Quelque dessein, et sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne;
Se lève enfin, et sort tout doucement;
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit; suit le fil dans la rue,
Conclut de là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant que la donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue:
Que la galante aussitôt descendoit,
Tandis que lui pauvre mari dormoit;
Car autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que Messer cocuage
Le visitât. Honneur dont à son sens
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser, il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avoit sur le derrière
De quoi pouvoir introduire l'ami;
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domestique, en trompant un mari,
Pense gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la manière.
En grand soulas cette nuit se passa;
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.

Tout fut des mieux, grâces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place et dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après, la commère ne faut
De mettre un fil; Berlinguier aussitôt
L'ayant senti, rentre en la même peine,
Court à son poste et notre amant au sien.
Renfort de joie; on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup, on pratiqua la ruse;
Et Berlinguier prenant la même excuse,
Sortit encore, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur réfroidie,
Il en fallut venir au dénouement;
Trois actes eut sans plus la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la chambrière;

Qu'avec ce fil il la tiroit à soi,
Pour faire ouvrir, et que depuis naguère
Tous deux s'étoient entredonnés la foi.
C'est donc cela, poursuivit la commère,
En s'adressant à la fille en colère,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil
Pour attraper avec ce stratagème
Votre galant. Or bien c'est votre époux
A la bonne heure : il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement :
L'époux, la fille, et le valet, l'amant;
Puis au moutier le couple s'alla rendre;
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

LEQUEL vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder;
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

DIXIEME NOUVELLE.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE (1).

J'ENFREINDRAI la loi que je me suis imposée, dit le roi, qui seul n'avoit point encore parlé; mais ce sera pour vous montrer, Mesdames, le triomphe de votre sexe sur la misantropie, et toutes les précautions qu'elle oppose à vos charmes.

Un Florentin, nommé Philippe, né d'une

---

(1) Ce n'est point le conte qui termine dans Boccace la septième journée. Dioné, dans l'original, prétend qu'il est obligé d'enfreindre la loi qu'il a faite, parce que le sujet proposé est épuisé. Je crois que le lecteur aura de la peine à trouver cette excuse bonne. Mais il seroit encore moins content du revenant qui arrive de l'autre monde tout exprès pour apprendre à son ami que l'on peut en toute sûreté jouir de sa commère dans celui-ci, parce qu'on n'en tient pas compte là-haut. (Va sciocco non dubitare, che digna non sitiene ragione alcuna dicomari.) Cette facétie m'ayant paru assez plate, j'ai mieux aimé lui substituer le conte des *Oies du frère Philippe*, que Boccace a inséré dans une espèce de Préface apologétique qui est à la tête de sa quatriéme journée.

humeur austère et chagrine, perdit une femme qu'il aimoit tendrement, et qui seule lui rendoit supportable la société humaine. Rien ne pouvant plus le réconcilier avec les hommes, il court s'enfoncer dans la solitude, suivi d'un enfant, gage unique et chéri de son amour, auquel il croyoit rendre le plus grand service en le séquestrant pour jamais du commerce des hommes. Dans ces sombres idées tout ce qui pouvoit lui conserver quelque relation avec eux, lui paroissoit funeste; il se défait donc de tout son bien, le distribue aux pauvres, et se retire sur le mont Asinaire, dans une grotte profonde, située au milieu d'un bois, d'où l'ermite ne sortoit que pour aller chercher, ou plutôt quêter sa subsistance. Bizarre manie qui, pour le soustraire à la société humaine, l'en rendoit plus dépendant!

Si la solitude a de grands avantages, si elle calme l'esprit, l'aide dans ses méditations, assure l'innocence en appaisant les passions tumultueuses que le monde fait fermenter, c'est lorsqu'elle n'est ni continuelle, ni absolue; mais l'imagination de Philippe, naturellement atrabilaire, empira beaucoup dans une situation entièrement isolée. L'habitude d'un genre de vie si triste fit dégénérer ses prin-

cipes en fanatisme. Il crut qu'il étoit de son devoir d'élever son fils dans les seuls exercices de la piété, et dans une ignorance profonde de toutes les choses du monde, afin qu'il ne fût jamais tenté d'y rentrer; comme si le législateur des chrétiens n'avoit pas dit aux dévots, ainsi qu'à tous les autres : *Que votre lumière luise devant les hommes.* Philippe garda son fils des années entières dans sa grotte, sans l'en laisser sortir, espérant que cette solitude oisive le feroit du moins échapper à la corruption.

Mais enfin le père avançoit en âge; ses prières et sa vie contemplative, que personne ne voyoit, lui avoient ôté toute influence et tous droits dans la société, qui a plus besoin de citoyens et d'exemples de vertu que les forêts. Philippe, inquiet sur les moyens d'assurer après lui à son fils la subsistance, crut qu'il étoit nécessaire de lui faire connoître les maisons où il alloit ordinairement demander des vivres : « Mon fils, lui dit-il, je deviens » vieux et mes forces m'abandonnent. Bien- » tôt ce sera à toi à soutenir les restes de ma » vie, il te faut même apprendre à te passer » de moi ; viens donc, suis-moi dans ma » quête, afin que tu sois connu des personnes

» charitables qui nous aident à subsister. Je » te crois trop affermi dans les exercices et » les principes de piété, pour que ce voyage » puisse t'être dangereux. »

Le jeune homme ne comprit pas ces derniers mots, mais il suivit docilement son père. Arrivé à Florence, tout est pour lui source d'étonnement et d'admiration ; mais un seul objet a bientôt détourné ses regards de toute autre contemplation. Quelques femmes jolies et parées passent auprès de lui... O que de sensations et d'idées nouvelles s'élèvent sous l'apparence de la curiosité!..... Mon père, mon père, qu'est-ce donc que cela ? — Ah! mon fils, dit Philippe consterné du ton empressé dont il l'interrogeoit, ce sont des oiseaux très-dangereux et très-funestes. — Mais comment s'appellent-ils ? — Ils s'appellent.... ils s'appellent.... des oies. — Des oies.... Mais ces oiseaux-là nous ressemblent beaucoup, quoique bien plus beaux que nous...—

Le père cherche en vain à distraire son fils, en attirant ses regards sur des édifices et tant d'autres choses qu'il n'avoit jamais vus; le jeune homme tournoit la tête et s'arrêtoit pour fixer encore ces charmans oiseaux, dont le seul aspect l'avoit profondément ému.... Mais

mon père, quel mal font-ils donc ? — Eh, mon ami, de quoi me parles-tu là ? que t'importe ? nous n'avons point chez nous de ces mauvais animaux, Dieu merci. — Mais vraiment, il faut y en mener ; je les apprivoiserai, mon père, et vous verrez qu'ils ne nous feront aucun mal.

Le père comprenant que l'instinct étoit plus puissant que l'éducation, et que la nature ne perdoit jamais ses droits, rentra tristement dans son ermitage en se disant : *Hélas ! mon fils n'y restera pas long-temps !*

Dioné, quand il eut fini son histoire, posa sa couronne sur la tête d'Emilie, et la nomma pour lui succéder.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE.

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

JE dois trop au beau sexe; il me fait trop d'honneur
De lire ces écrits : si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non? C'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise :
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?
S'ils sont faux, ce sont vains discours;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-on après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mit le feu dans la maison.
Chassez les soupirans; belles, souffrez mon livre :
Je réponds de vous corps pour corps;
Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien vivre,
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières;
Non pas que les heureux amans
Soient ni phœnix, ni corbeaux blancs;
Aussi ne sont-ce fourmillières.
Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons :
J'ai servi des beautés de toutes les façons;

Qu'ai-je gagné? très-peu de chose;
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal?
Contons, mais contons bien; c'est le point principal;
C'est tout : à cela près, censeurs; je vous conseille
De dormir, comme moi, sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira
Méchans vers, et phrases méchantes;
Mais pour bons tours laissons-les là,
Ce sont choses indifférentes;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus;
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire!
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté;
Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grâce par avance:
Que puis-je faire en récompense?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher:
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
Dans l'esprit d'un garçon, si dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi dès qu'il les vit, il en sentit les coups:
Vous surpassâtes tout; il n'eut d'yeux que pour vous:
Il laissa les palais; enfin votre personne
Lui parut avoir plus d'attraits,

Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la couronne.
On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.
Là, son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux; leur aimable harmonie
Le désennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage:
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son père l'amena dès ses plus tendres ans.
Il venoit de perdre sa mère;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière,
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura pendant un fort long temps
Point d'autres que les habitans
De cette forêt; c'est-à-dire,
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire,
Pour respirer sans plus, et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien,
Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes;
L'une, la haine des personnes,
L'autre, la craiute; et depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux.
Las d'y gémir et de s'y plaindre,
Et partout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être ermite, et destina son fils

A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va seul, sans compagnie,
Que celle de ce fils qu'il portoit dans ses bras.
Au fond d'une forêt il arrête ses pas :
(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire.)
Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre ermite nouveau cache avec très-grand soin
Cent choses à l'enfant, ne lui dit près, ni loin
Qu'il fut au monde aucune femme,
Aucuns désirs, aucun amour.
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son âme,
A cinq il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux,
Et parmi ce discours, aux enfans agréable,
Mêla des menaces du diable,
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon :
La crainte est aux enfans la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé,
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans lui fut enseigné
Tout autant que l'on put, l'Auteur de la nature,
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.

Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard tout cassé ne pouvoit plus qu'à peine
Aller quérir son vivre; et lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils? Comment venir à bout
De subsister sans connoître personne?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que le garçon
N'auroit de lui, pour héritage,
Qu'une besace et qu'un bâton:
C'étoit un étrange partage.
Le père à tout cela songeoit sur ses vieux ans:
Au reste, il étoit peu des gens
Qui ne lui donnassent la miche.
Frère Philippe eût été riche,
S'il eut voulu. Tous les petits enfans
Le connoissoient, et du haut de leur tête,
Ils crioient: apprêtez la quête;
Voilà frère Philippe. Enfin dans la cité
Frère Philippe souhaité,
Avoit force dévots, de dévotes pas une;
Car il n'en vouloit point avoir.
Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils:
Voilà nos ermites partis;
Ils vont à la cité superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie:

Le prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme tombé des nues,
Demandoit : Qu'est-ce là ? Ce sont des gens de cour.
Et là ? Ce sont palais. Ici ? Ce sont statues.
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés,
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui. Dès lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer ;
Voici bien pis et bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant,
Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit?
Comment l'appelle-ton ? Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :
C'est un oiseau qui s'appelle oie.
O l'agréable oiseau, dit le fils plein de joie !
Oie, hélas ! chante un peu que j'entende ta voix :
Ne pourroit-on point te connoître ?
Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois :
J'aurai soin de la faire paître.

FIN DE LA SEPTIÈME JOURNÉE.

NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

HUITIÈME JOURNÉE(1).

LORSQUE la chaleur, la curiosité, ou l'ennui eurent rassemblé la société, la nouvelle reine dit à ses sujets : « Il me semble, qu'à » part les petites affectations dont notre sexe » ne peut pas se dépouiller tout à fait, nous » nous sommes fort bien trouvées du sujet » enjoué que Dioné nous avoit prescrit hier » pour nos nouvelles : il est loin d'être épuisé,

---

(1) Le Décaméron de Boccace est divisé en dix Journées ; j'ai cru devoir omettre la dixième, dont il m'a été impossible de tirer parti. Dans les trois qui restent, je ne retrancherai pas moins de dix nouvelles encore, et je plains ceux qui les regretteroient. Cette imitation se trouve donc réduite à quatre-vingt nouvelles au lieu de cent. Je donnerai la notice de chacun de ces contes que je fais disparoître.

» car les deux sexes paroissent voués à une
» lutte éternelle ; mais je ne désigne pas plus
» aujourd'hui les maris que les amans ; je dé-
» sire seulement que l'on mette en scène la
» malignité humaine. Parlez, belle Néiphile,
» et imitez mon impartialité. »

PREMIERE NOUVELLE.

A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

J'OBÉIS, dit Néiphile, et c'est une femme qui cette fois sera trompée ; mais parce qu'elle aura bien mérité de l'être.

Un officier Allemand, nommé Gulfart, s'étoit fait beaucoup d'amis à Milan par sa bonne conduite, et les agrémens de sa société. Il aimoit tendrement une belle dame de cette ville, nommée Ambroise ; c'étoit la femme d'un négociant très-riche et très-connu, sous le nom de Gasparin. Gulfart s'étoit conduit avec tant de circonspection et d'adresse que nul autre que sa maîtresse ne se doutoit de son inclination. Ambroise n'y paroissoit pas insensible ; elle avoit même donné au jeune militaire plus d'un encouragement ; mais ses derniers désirs n'étoient pas comblés ; ce n'est point que la belle eût résolu de lui refuser toujours le bonheur qu'elle lui faisoit espérer, elle n'avoit pas cette fausseté qu'on appelle *coquetterie*, et qui peut-être est plus incompatible avec l'honnêteté véritable que la galanterie, mais

une passion plus basse encore, sinon plus odieuse, se mêloit à tous ses goûts ; plus vile que la courtisane qui, en se prostituant, fait un métier honteux, mais enfin un métier, elle avoit résolu de vendre ses faveurs, et ce qui est plus lâche encore, elle ne rougit pas de le déclarer à Gulfart, lorsque ses sollicitations devinrent si pressantes qu'il étoit difficile de les éluder : « J'ai besoin de deux cents écus, » lui dit-elle ; si vous m'aimez réellement » vous ne balancerez pas à me rendre ce » service, et je consentirai à vous rendre » heureux. »

A une demande si inattendue, Gulfart éprouva un sentiment mêlé de mépris et de colère, qui détruisit son amour ; mais il conserva le désir de la jouissance, et résolut de punir la belle intéressée, aux dépens de son avarice même : je voudrois, lui dit-il, après un moment de réflexion, être en état de vous offrir bien davantage, et je rêve en cet instant à mes moyens. Ils sont bien disproportionnés à mes désirs, et au prix que je mets au bonheur dont vous daignez me flatter.... Cependant comptez sur les deux cents écus que vous me demandez. Quand les voulez-vous ? — Mon mari va incessamment à Gênes. Le jour

même de son départ, apportez-moi cet argent, et je vous promets de passer la nuit avec vous.

Gulfart médite sa vengeance, et va chez le mari avec qui il étoit très-lié : « Une affaire » imprévue, lui dit-il, me force à recourir » à vous. J'ai besoin de deux cents écus; vous » m'avez déjà obligé plus d'une fois, et vous » connoissez mon exactitude, faites-moi le » plaisir de me remettre cette somme; je vous » donne ma parole de vous la rendre à votre » retour de Gênes, si ce n'est plutôt. » Le mari d'Ambroise qui savoit combien Gulfart étoit sage, ne balança pas, et lui remit la somme qu'il demandoit.

Quelques jours s'écoulent, et le négociant va à ses affaires. Aussitôt Ambroise fait avertir son galant. Celui-ci qui, dans son projet, avoit besoin d'un témoin de la démarche qu'il alloit faire, prend avec lui quelqu'un de sa connoissance, et va chez sa belle qu'il trouve avec le premier commis de son mari : « Je viens, » madame, lui dit-il, vous rapporter deux » cents écus que monsieur Gasparin a bien » voulu me prêter. L'emploi que j'en voulois » faire n'a pas lieu, et je vous prie de vouloir » bien l'avertir à son retour, que j'ai acquité » ma dette, et lui réitérer mes remercîmens....»

Ambroise qui ne vit dans ce discours que l'adresse de son amant pour lui remettre la somme convenue d'une manière non suspecte, entra dans son sens, et serra l'argent, non sans l'avoir compté; puis elle lui dit à l'oreille qu'il la retrouveroit à la chute du jour, et qu'il seroit le bien venu. Gulfart fut très-exact au rendez-vous, passa la nuit avec Ambroise, et se conduisit de manière qu'elle consentit à lui accorder toutes celles que l'absence du mari lui laissa libres.

Quand Gasparin fut de retour, Gulfart, dont la fantaisie étoit satisfaite, et qui n'avoit pas perdu l'envie de se venger, alla chez lui, accompagné de la même personne qu'il avoit amenée chez Ambroise, et le trouva à son comptoir, avec sa femme et plusieurs amis : « Mon cher » Gasparin, lui dit-il, après les premiers » complimens, je viens vous remercier moi-» même, quoique je me sois déjà acquitté de » ce devoir auprès de madame, du plaisir » que vous avez bien voulu me faire; j'ai re-» mis à votre femme les deux cents écus que » vous m'avez prêtés, et dont je n'ai pas eu be-» soin. Je vous prie de ne point oublier de rayer » cet article sur votre livre. » — A ces mots le mari se tourna du côté de la belle Ambroise,

qui, très-honteuse et découvrant seulem enten cet instant l'astuce de Gulfart, ne voyoit aucun moyen de nier un paiement fait devant témoins. Pourquoi, lui dit Gasparin, ne m'avez-vous pas averti de ce remboursement ? — Mon ami, je n'y avois pas encore pensé.... Puis elle jeta un regard furieux sur Gulfart; celui-ci n'y répondit que par un sourire malin, et se retira, satisfait de cette innocente vengeance. Il garda le secret aussi religieusement que la belle, qui, comme on croit, ne fut pas tentée de se plaindre de l'officier. Gulfart étoit trop adroit pour ne pas savoir que nous ne pardonnons jamais les indiscrétions relatives à notre sexe. C'est l'honneur du corps, on ne souffre ces choses-là ni pour soi ni pour les autres, et il y a toujours confédération tacite depuis les prudes jusqu'aux femmes qui ne le sont point. Quelle est celle de nous qui n'a point de secrets à garder ? et laquelle aime l'homme qui les dit ?

A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

QU'UN homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort; plus d'amour sans payer:
En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulfar.
Le drôle fit un trait de franc soudar:
Car aux faveurs d'une belle il eut part,
Sans débourser, escroquant la chrétienne.
Notez ceci, et qu'il vous en souvienne,
Galans d'épée; encore bien que ce tour
Pour vous stiler soit fort peu nécessaire.
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulfar si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune et belle créature;
Plaisoit beaucoup; fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, et qui seul rebutoit

Les plus ardens; c'est qu'elle étoit avare.
Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
Je l'ai jà dit : rien n'y font les soupirs.
Celui-là parle une langue barbare,
Qui, l'or en main, n'explique ses désirs.
Le jeu, la jupe et l'amour des plaisirs
Sont les ressorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il sort chez les Français
Plus de cocus, que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler; le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulfar donc parle, et si bien qu'il propose
Deux cents écus : la belle l'écouta;
Et Gasparin à Gulfar les prêta;
Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulfar les donne en présence des gens.
Voilà, dit-il, deux cents écus comptans,
Qu'à votre époux vous donnerez, madame.
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique et pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit ce jour et les suivans
Pour son argent, et même avec usure :

A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulfar lui dit, son épouse présente:
J'ai votre argent à madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avois cru:
Déchargez-en votre livre, de grâce.
A ce propos, aussi froide que glace,
Notre galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait: on eût prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs; c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit!
En la quittant, Gulfar alla tout droit
Conter le cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer, il seroit inutile:
Ainsi voit-on chez nous autres Français,

SECONDE NOUVELLE.

LE CURE DE VARLOGNE.

Je sais, dit Pamphile, une histoire de paysanne qui peut faire pendant avec l'avare Milanoise.

Dans le village de Varlogne, peu éloigné de Florence, un curé jeune et joyeux, qui avoit reçu de la nature tout ce qui pouvoit contrarier sa vocation, l'humeur la plus riante, les sens les mieux disposés, le goût le plus décidé pour la bonne chère, le bon vin et les femmes, dirigeoit les consciences, et autant qu'il pouvoit, les ménages. Ce n'est pas sur les hommes qu'il étendoit son despotisme; mais il se croyoit plus d'un droit à percevoir sur les femmes, et comme il savoit s'en faire aimer, sa paroisse étoit vraiment son sérail. Une seule paysanne très-jolie, et celle de toutes qui plaisoit le plus au vigoureux pasteur, lui avoit échappé. Je ne sais pour quelles raisons elle le fuyoit; peut-être ne vouloit-elle tirer qu'un meilleur parti de sa conquête; car ses yeux perçans et pleins de feu, son beau teint,

sa vivacité annonçoient assez que la nature ne l'avoit pas faite insensible. Quoi qu'il en soit, les agaceries du curé étoient restées sans fruit jusqu'alors, et Belle-Couleur paroissoit ne pas les remarquer.

Un jour que le curé rêvoit aux moyens d'en venir à son honneur, ou cherchoit quelque consolation, il aperçut le mari de l'ingrate, qui, d'un air fort affairé, gagnoit le chemin de la ville ; un heureux pressentiment luit à l'imagination du bon prêtre. Il commence par s'assurer si le paysan s'absentoit pour quelques heures. Cet homme alloit à Florence tâcher d'accommoder une affaire dans laquelle il étoit assigné ; le curé feignit de soutenir ses intérêts, lui donne des conseils, et finit par le prier de se charger de quelques commissions, pour l'occuper plus long-temps ; puis chacun prenant de son côté, le mari gagne Florence, et le curé court chez Belle-Couleur.

Celle-ci qui ne manquoit pas d'adresse avoit très-bien aperçu le manége du curé, et devinoit depuis long-temps ses intentions. Belle-Couleur n'étoit rien moins que tourmentée de scrupule. L'intérêt seul, je veux dire la passion de l'argent, la rendoit difficile à séduire ; c'est assez communément le corrupteur de cette

classe de femmes dont l'état exclut les petits soins, et tout cet art de séduction qu'inventa l'amour, mais que l'oisiveté a perfectionné. Le galant pasteur arrive; il est reçu d'un air riant et enjoué. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le curé ? — Ma chère enfant, j'ai vu ton mari partir pour la ville, et j'ai voulu te tenir compagnie. — Soyez le bien venu, asseyez-vous, s'il vous plaît, et permettez-moi de continuer mon ouvrage. — Mon Dieu, que tu es laborieuse ! — Hélas ! il le faut bien, et encore a-t-on beaucoup de peine à vivre. — O tu es encore plus heureuse que moi dans ta pauvreté. — Et pourquoi cela ? — Parce que personne ne te fait souffrir. — Eh ! qui donc vous tourmente ? — Toi, méchante. — Moi ! eh bon Dieu ! qu'est-ce que je vous fais ? — Rien, et c'est ce dont je me plains. — Que voudriez-vous de moi ? — Ah ! ne le sais-tu pas assez ? . . . (et le saint prêtre lui passe la main sous le menton) mes regards, mes soins, mes visites ne te l'ont-ils point appris ? — O vraiment vous autres prêtres vous êtes assez galans, mais encore plus avares. — Eh ! que t'ai-je refusé ? parle, mon ange, désire, demande — Eh bien, je vous prends au mot; vous pouvez me rendre un

service ; j'ai été obligée de mettre en gage, à cause de ce maudit procès, tous mes vêtemens de noces : prêtez-moi douze ducats pour les retirer samedi que j'irai à la ville, et vous me trouverez reconnoissante. — Mon cher amour, je n'ai pas douze ducats sur moi, pas même un seul, mais je te les promets avant samedi. — Oh ! vraiment les promesses n'ont jamais ruiné personne, et voilà pourquoi l'on en est si prodigue ; allez, allez chercher des Lison qui se fient à vos paroles et retirent de leurs sottes complaisances un gros rien..... Quand vous apporterez les douze ducats, on vous écoutera. — Quoi ! ma chère amie, tu te méfies de moi ! je te jure ma foi que je suis incapable de te tromper, ne me contrains pas à manquer en retournant chez moi une occasion que je guette depuis si long-temps ; il n'y a personne ici maintenant ; quand je reviendrai, peut-être quelque importun..... (et il prend un baiser) — Doucement, doucement, ne vous échauffez pas, vos paroles sont de miel, mais votre bourse est de marbre... douze ducats, ou votre servante.

Le curé voyant la belle si résolue et se sentant consumé des flammes qu'un long désir, et le baiser qu'il venoit de dérober, avoient

allumées, essaya de lui faire accepter un gage: tiens, lui dit-il, tu vois mon manteau; il est tout neuf, et de la plus belle étoffe; prends-le pour ta sûreté. — Mais je ne me connois point en ces sortes de choses. — Il vaut ce que tu demandes, et d'ailleurs imagines-tu que je voudrois te laisser mon manteau?..... La belle ne le croyoit pas en effet; et sa passion favorite satisfaite, ou du moins amorcée, les goûts accessoires, la jeunesse, la beauté du curé, son ardeur, ses caresses prenoient quelque influence à leur tour sur son cœur; elle s'attendrit, s'anima, et serrant le manteau dans son coffre, (car elle étoit femme de précaution)... allons nous promener dans la grange, dit-elle, personne n'y vient jamais..... — L'amoureux pasteur l'y porta plutôt qu'il ne l'y suivit, et la conversation, quoique longue et variée, ne languit pas un instant.

Quand la prudence, qui ne revient guère qu'alors que le désir satisfait lui fait place, les eut avertis qu'il falloit se retirer, ils quittèrent la grange, fort contens l'un de l'autre, en apparence; mais le curé ne l'étoit point de son marché. Donner les douze ducats, quelle folie! la cure étoit pauvre, le casuel modique, et les goûts du pasteur très-disproportionnés à

ses moyens. Laisser le manteau, c'eût été une perte, et même une imprudence dangereuse. Tout en retournant chez lui, le malin curé, dont l'amour et les sens étoient calmés, rêvoit aux moyens de retirer son gage.

Belle-Couleur avoit un mortier de marbre assez beau, le curé, feignant d'en avoir besoin pour donner un repas, le lui fit emprunter le jour suivant, et la belle, qui n'entendoit pas la moindre finesse à cette demande, le lui envoya. Deux jours après, le pasteur rusé renvoye à Belle-Couleur le mortier par son clerc, au moment où le mari venoit de rentrer chez lui, avec prière de lui remettre le manteau qu'il lui avoit laissé en gage. — Quoi! dit le paysan, tu prends des gages de notre bon curé! à quoi penses-tu? tout ce qui est ici n'est-il pas à son service? tu mériterois... — Belle-Couleur qui ne vit aucun moyen de se tirer de ce mauvais pas, alla, en gromelant, chercher le manteau.... « Tenez, dit-elle au » clerc, le voilà; mais dites à monsieur le » curé qu'il ne pilera de sa vie à mon mortier... » O, s'écria le curé en apprenant cette réponse, » tu peux l'assurer, quand tu la verras, qu'il » y a plus de mortiers dans le monde sembla-

» bles au sien, que de pilons tels que le mien ;
» ainsi patience. »

La vendange, l'occasion, les souvenirs, la jeunesse et de petits présens, raccommodèrent bientôt la belle et son galant ; mais jamais elle n'entendit parler des douze ducats.

TROISIEME NOUVELLE.

LA PRÉSOMPTION HUMILIÉE ET PUNIE (1).

La belle Émilie fatiguée de n'entendre que des récits de tromperies faites à mauvaise in-

(1) Cette nouvelle n'est dans Boccace que la quatrième de la huitième Journée. J'omets la troisième, dont voici le sujet. Le héros du conte est un certain Calandrin, le plus imbécille et le plus crédule des hommes. Deux peintres, nommés Lebrun et Bulfamaque, un peu escrocs de leur métier, s'amusent à ses dépens. On lui fait accroire que dans un certain pays où l'on attache les ceps de vigne avec de la saucisse (nella quale si legano le vigne con le salsiccie) où l'on voit une montagne de fromage de Parme rapé (eravi una montagna tutta di fermaggio Parmigiano grattugiato) au pied de laquelle coule un ruisseau de Malvoisie (e ivi presso correva uno fiumicel di vernaccia, etc.) abonde une certaine pierre appelée éliotropie, qui a la vertu de rendre invisible; laquelle pierre on trouve aussi dans le voisinage de Florence, patrie de Calandrin. Celui-ci forme la belle et honnête spéculation d'aller à la recherche de ces cailloux, avec lesquels on pourroit voler très-commodément. Lebrun et Bulfamaque le suivent dans cette opération, et lui font accroire qu'il est devenu invisible, en feignant de ne le plus voir. Calan-

tention, dit à ses compagnes : « Permettez, » Mesdames, que je vous réconcilie un peu » avec la morale, sans nuire à la gaîté. L'hé- » roïne de mon histoire ne montre pas moins » d'adresse que vos acteurs ; mais son esprit » est tout au profit de sa vertu. »

Fiésole étoit encore une ville célèbre, grande et peuplée, à l'époque de l'histoire que je vais vous raconter. L'évêque y résidoit, et le chapitre de l'église cathédrale étoit bien composé. Le prévôt de ce chapitre, homme déjà âgé, gonflé de la plus présomptueuse vanité, et se croyant le héros du beau sexe,

---

drin qui, dans cette persuasion, a déjà enduré plus d'un coup, rentre chez lui sans être rencontré de personne ; mais au premier mot de sa femme, il croit qu'elle a détruit l'enchantement et renversé sa fortune ; alors il l'assomme, et il l'auroit tuée si ses honnêtes amis n'étoient arrivés. Voilà ce qui, entremêlé des plus pitoyables pointes, fait dans Boccace la matière de douze mortelles pages grand in-8°, très-petit caractère, et occupe vingt pages de la nouvelle traduction. Je ne sais pas tirer parti d'une aussi plate facétie. Si c'étoit quelque sylphe galant, quelque gnome malin, ou du moins Poin**, cet original si crédule, mais si plaisant, je me serois évertué : encore les aventures invisibles de ce dernier ne sont-elles bonnes à raconter qu'avec l'aide de la pantomime.

parce que quelques femmes galantes l'avoient associé à toute la ville dans l'honneur de partager leurs faveurs, devint amoureux de la veuve d'un gentilhomme, nommée Rosine. Cette dame formoit un contraste parfait avec le prévôt. Celui-ci n'avoit que des prétentions, et son caractère, son esprit et sa figure étoient presque insupportables. Rosine se faisoit estimer au contraire par ses agrémens, sa modestie et ses mœurs. Elle n'étoit plus de la première jeunesse; mais elle avoit conservé sa beauté et même de la fraîcheur; elle n'en étoit pas plus galante, et naturellement raisonnable, vertueuse par goût, très-éloignée de prolonger les travers et les précautions de la jeunesse, elle ne pensoit pas plus aux amans, que si elle n'eût pas encore eu tout ce qu'il falloit pour les attirer.

Mais le prevôt se croyoit un conquérant à qui tout devoit céder. Il fit donc à Rosine sa déclaration avec la confiance d'un homme sûr de plaire. La veuve connoissoit le caractère du chanoine, et n'en faisoit nulle estime. Mais trop réellement attachée à ses principes pour étaler le faste de la vertu, elle lui répondit, avec modération et honnêteté, que son amitié lui seroit agréable : « C'est, ajouta-t-elle, le

» seul sentiment qui nous convienne à tous » deux. Votre âge et le mien, votre état et » mes principes rendroient tout autre projet » aussi ridicule que coupable. » Le chanoine ne fut rien moins que découragé. Il prit cette sage leçon pour une de ces vagues formules qui ne veulent plus rien dire à force d'avoir été répétées, et répondit par des galanteries nuancées de la haute estime qu'il faisoit de lui-même. Bien persuadé qu'il n'étoit pas de sa destinée qu'une belle pût lui échapper, et qu'ainsi l'heure de Rosine devoit bientôt sonner, ses importunités augmentèrent et devinrent si insupportables à Rosine, qui ne manquoit pas plus d'esprit que de sagesse, qu'elle résolut de s'en délivrer en corrigeant si bien le galant prévôt, qu'il ne fut point tenté d'y revenir. Elle communiqua son projet à ses frères, comme à ses protecteurs naturels et à ses témoins, et quand elle leur eut fait approuver la malice qu'elle méditoit, elle écouta le chanoine avec une feinte complaisance. D'abord elle ne l'encouragea que par ses regards; bientôt elle flatta sa vanité. Il en devint plus pressant : Rosine ne se défendit qu'autant qu'il le falloit pour satisfaire l'orgueilleux prévôt, et lui faire croire que la pudeur expi-

roit sous l'ascendant de ses charmes ; enfin elle avoua sa défaite ; mais lorsque le chanoine demanda le prix de sa victoire, elle ne trouva aucun moyen de le voir que chez elle, et sa maison étoit si petite, son logement si resserré, ses frères si méfians, qu'elle avoit mille et mille précautions à prendre. Les appartemens étoient voisins, séparés par une même cloison. Rosine ne pouvoit donc recevoir le chanoine que de nuit, sans lumière, et sous la condition expresse qu'il ne parleroit pas, et qu'il éviteroit le bruit le plus léger. Ces mesures prises, la belle insiste sur la discrétion, balbutie, se repent, redevient tendre, témoigne encore quelques légers regrets ; mais enfin elle cède à son vainqueur, et la nuit et l'heure sont désignées.

Rosine avoit une servante remarquable par sa difformité. Taille, physionomie, tout étoit assorti, et tout inspiroit de l'horreur. Une bosse par devant qu'une autre par derrière tenoit en équilibre, des yeux éraillés et louches, une bouche énorme, ornée comme elle devoit l'être sur un tel visage ; des cicatrices, des coutures, des marques hideuses..... Enfin Cheutasse étoit un chef-d'œuvre en son genre ; mais en revanche elle ne manquoit ni de malice,

ni d'adresse. C'est sur elle que Rosine avoit fondé l'espoir de sa vengeance. Ma pauvre Cheutasse, lui dit-elle, si tu veux faire ce que je te dirai, je te promets un joli présent, et par-dessus le marché un amoureux. — Oh ! pour cela, madame, ne fût-ce que par curiosité, je vous prends au mot ; car je n'ose pas dire que je vous mets au défi. — Ecoute, tu n'es pas trop scrupuleuse, je crois, et en vérité tu aurois tort de l'être ; car la nature t'a mise à l'abri des tentations. Un certain chanoine, que je hais de tout mon cœur, me tourmente depuis long-temps ; je suis si lasse, si ennuyée, si piquée de ses sollicitations, de sa présomption, que j'ai résolu de m'en venger, et cette vengeance tournera à ton double profit.... Il ne s'agit que de te mettre dans mon lit, où il viendra te trouver, et de répondre à ses caresses le mieux que tu pourras ; cette corvée n'est pas bien dure, le reste est mon affaire ; si tu y consens, je te promets une robe neuve et du linge. — Vraiment, madame, en voilà trop, et je vous assure que monsieur le chanoine seroit bien reçu quand je ne devrois profiter que de sa méprise. — Te voilà dans des dispositions tout-à-fait édifiantes ; sois tranquille, tu auras tout ce que

je te dis; garde-toi bien seulement de proférer un seul mot, quelque chose que ton galant puisse te dire. — O, madame, je l'occuperai si bien que je lui ôterai l'envie de parler. — Fort bien, à ce soir; je te souhaite bonne chance.

La nuit arrive, et Rosine introduit le chanoine dans sa chambre : « Mettez-vous tou-» jours au lit, lui dit-elle, je vais feindre un » mal de tête, souhaiter le bon soir à mes » frères, et dans peu je suis à vous. » Le chanoine enthousiasmé veut ravir un baiser, la belle minaude et s'échappe. Peu d'instans après, Cheutasse arrive, et le prévôt la presse aussi tendrement que si c'étoit Vénus même qui couronnât son ardeur.

Rosine, sans doute par bon procédé pour Cheutasse qui jouoit son rôle à merveille, laissa le couple fortuné (car le chanoine l'étoit, puisqu'il croyoit l'être) prendre ses ébats, et envoya un de ses frères prier l'évêque de se rendre chez elle le plutôt possible. Celui-ci qui étoit fort ami de sa famille, venoit précisément passer cette soirée à la maison. On parle d'affaires, on soupe et l'évêque veut enfin se retirer; mais l'aîné des frères le retient et lui dit : « Monseigneur, permettez qu'avant que

» vous quitter, nous vous montrions un spec-
» tacle singulier, mais plaisant, et que nous
» soumettions à votre jugement un digne
» prêtre qui depuis plusieurs mois s'efforce de
» séduire Rosine. » Aussitôt le prélat, accompagné des frères, et même de la veuve, se transporte à l'appartement de celle-ci. Le chanoine, fatigué de ses exploits, se reposoit sur ses lauriers, et ces lauriers, dignes de lui, étoient le sein de sa jolie compagne. Il dormoit et Cheutasse s'abandonnoit au sommeil qui avoit été plus fort que sa malice. A la vue de ce groupe grotesque, le prélat, malgré la gravité de son habit, ne put retenir un violent éclat de rire qui réveilla le prévôt ; mais l'évêque le reconnoissant, frémit d'indignation, et lui dit : « Malheureux ! regardez celle que
» vous tenez dans vos bras..... » Hélas ! le pauvre chanoine avoit déjà fait cette affreuse découverte, et son incontinence étoit bien punie. « Vous conviendrez, lui dit Rosine,
» pour l'achever, que je dédommage mes
» amis, autant qu'il est en moi, de ce que je
» ne puis leur accorder.... » Si l'on mouroit de honte, le chanoine seroit expiré à l'instant. Pour Cheutasse elle étoit très-glorieuse, vantoit fort plaisamment la valeur de son héros,

le caressoit pour le consoler, et sollicitoit sa grâce.

Mais quelques dignes d'admiration que fussent ses procédés, l'évêque envoya sur-le-champ le prévôt au séminaire, et quand il en sortit, il trouva son aventure tellement ébruitée dans Fiésole que tous, jusqu'aux enfans, crioient quand il passoit : *Voilà l'amoureux de Cheutasse.*

QUATRIEME NOUVELLE.

LA COQUETTE CRUELLEMENT PUNIE (1).

IL faut l'avouer, dit la belle Pampinée, toutes les pauvres dupes dont vous venez de nous

(1) Ici je passe deux nouvelles. L'une est un conte, lequel, n'en déplaise aux amateurs, je ne comprends pas que Boccace ait pu insérer dans son Décaméron. Il s'agit de deux jeunes-gens bien élevés, qui, en pleine audience, abattent le haut-de-chausses d'un podestat sur ses genoux. Le récit est d'aussi bon goût que la malice, quoique les gracieuses dames en aient beaucoup ri. L'autre feroit, je crois, un fort bon sujet de parade; c'est dire assez qu'elle ne peut ni plaire aux gens de goût, ni occuper un homme qui estime le temps. Calandrin, dont j'ai parlé dans la note de la page 186, en est encore le héros. On lui dérobe un cochon: ensuite on veut lui faire accroire qu'il s'est volé lui-même, et pour cela, ses amis Lebrun et Bulfamaque composent un sortilége renfermé dans certaines pilules que le véritable filou ne pourra avaler, tandis que tout autre les trouvera fort bonnes. Pour faire cette épreuve, on lui escroque un bon dîner. Des boulettes de sucre sont servies à tous ceux qui sont chez lui. Calandrin seul, par la trahison de ses chers amis, avale deux pilules, dont la composition fort dégoûtante, est

raconter les aventures n'avoient pas l'âme vindicative, puisqu'elles ne se sont point efforcées de prendre leur revanche; j'ai une histoire à vous conter, dont le dénouement, fort tragique, vous montrera que ce n'est pas toujours jeu sûr que de chercher à tromper.

Une jeune et belle veuve de Florence, vivoit au sein du mystère avec un amant chéri qui faisoit tout son bonheur; elle avoit su dérober cette liaison à ses frères, à sa famille, au public même. Une seule de ses femmes, d'une fidélité éprouvée, connoissoit et conduisoit son intrigue. Dans le même temps un jeune homme, nomme Regnier, célèbre par son esprit, ses connoissances et ses voyages, revenoit de France et jouissoit d'une grande réputation dans sa patrie, où la renommée l'avoit précédé. L'étude étoit son

---

détaillée dans Boccace. (Bruno andato sene a Firenze ad un suo amico spetiale, compera una libra de belle galle del cane legnali egli fece confettare ni uno aloe patico flesco, etc.) Calandrin ne peut les avaler, et l'on reconnoît unanimement qu'il s'est volé lui-même. Lebrun et Bulfamaque, qui s'étoient déjà appropriés son cochon, exigent encore que le pauvre homme leur fasse des présens, pour prix de la complaisance qu'ils auront de n'en point parler à sa femme.

goût favori ; mais il n'avoit pas acquis dans le commerce des muses les plus précieux avantages que la culture des lettres répande dans le cœur des hommes ; je veux dire la modération, la droiture, la douceur, l'humanité, la vertu : son âme étoit impétueuse et vindicative, son humeur altière et sombre ; et s'il menoit un genre de vie retiré, c'étoit plutôt l'effet de son caractère, que de la passion des lettres.

Regnier vit dans une fête la belle Hélène ; c'étoit le nom de notre Florentine. Moins volage et galante que la célèbre Grecque, mais tout aussi coquette, elle n'aimoit qu'un homme et vouloit paroître aimable à tous. Elle avoit l'art de les engager, de leur faire espérer un retour et des faveurs qu'elle se promettoit bien de ne pas leur accorder. Sa vie étoit un tissu de faussetés ; et sa coquetterie, ce défaut le plus méprisable peut-être qu'on puisse reprocher à une femme, faisoit le tourment de plus d'un soupirant : elle changeoit à chaque instant et d'air et de maintien ; sa figure, inconstante et mobile, varioit et se déconcertoit à son gré ; tantôt la pudeur étoit sur son front et tenoit ses yeux baissés ; tantôt elle promenoit des regards avides, et tour à

tour armée du frein ou de l'aiguillon, elle pressoit l'amant craintif, ou retenoit l'amant indiscret. Un jeune homme timide n'ose-t-il écouter ses désirs et cherche-t-il à éteindre ses feux ? un doux sourire l'encourage, ranime son amour, et dans un cœur glacé rallume la flamme et l'espérance. Réservée dans ses discours, avare d'un coup d'œil, Hélène arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier, et lui imprime la crainte et le respect; mais à travers les dédains dont son front est chargé, elle fait luire encore un rayon de pitié; l'amour est alarmé, mais il n'éprouve point le désespoir; il s'accroît par les rigueurs même (1).

Le philosophe Regnier, car on l'appeloit ainsi, non qu'il en fût digne, vint augmenter la cour de cette dangereuse beauté. Le premier regard qu'il jeta sur elle enchaîna son cœur et détruisit tous ses goûts, pour lui laisser le seul désir de plaire. Plus de méditations, plus d'étude; Regnier ne fréquentoit que les lieux où il pouvoit voir l'objet de son amour. Hélène n'étoit pas à s'en apercevoir,

(1) On reconnoîtra ici le tableau de la coquetterie d'Armide. (*Chant IV.*)

ni même à l'encourager. Les yeux du jeune homme amoureux avoient souvent surpris ceux de la belle. Lorsqu'il osa parler, ses propos galans furent écoutés avec une feinte timidité, mais cependant bien accueillis; et Regnier, qui ne manquoit point d'amour-propre, se croyoit sûr du triomphe, au moment même où les plus cruelles humiliations lui étoient préparées. Lettres brûlantes, présens ingénieux, sollicitations pressantes, rien n'étoit épargné; à tous ces moyens de séduction, Regnier avoit même joint la précaution de gagner la suivante favorite; il croyoit du moins se l'être conciliée; mais celle-ci accoutumée au manége de sa maîtresse, et qui n'avoit de volonté que la sienne, trompoit à son tour l'amoureux dédaigné. Cependant, le jeune homme favorisé conçut quelques soupçons; une coquette persuade bien difficilement de sa tendresse et de sa fidélité : elle ne doit pas même s'en plaindre; c'est la juste punition de préférer les triomphes de la vanité aux sacrifices de l'amour. Hélène s'efforça donc en vain de se défendre; on ne compose point avec un jaloux, et son amant l'étoit à l'excès. La belle Florentine qui ne pouvoit soutenir ni ses reproches ni ses craintes

résolut de les calmer aux dépens de Regnier. La malignité dont elle n'étoit pas exempte, et la fausseté qui est la base du caractère des coquettes lui suggérèrent une perfidie.

Hélène feignit de s'attendrir davantage pour Regnier, et d'être lasse de payer en refus sa tendresse. D'un autre côté sa confidente engageoit le jeune homme à redoubler ses instances : « L'heure de ma maîtresse est arrivée, » disoit-elle, elle n'a plus la force de com- » battre : elle voudroit être vaincue. Les dis- » cours du public et les reproches de ses » parens sont la seule chose qui l'inquiète et » la retienne ; parvenez à la rassurer sur votre » discrétion ; consentez à toutes les mesures » qu'elle voudra prendre pour s'assurer du » secret, et vous serez heureux. »

Regnier, transporté de joie, embrasé d'amour et plein d'espoir, devient plus pressant, et la belle plus tendre ; il lève toutes ses objections, dissipe toutes ses craintes ; il obtient enfin un rendez-vous. Mais, dit Hélène, il faut que vous vous introduisiez avec toute l'adresse possible, dans une petite cour intérieure que Marton vous indiquera ; mes fenêtres donnent sur cette entrée, et quand il me seroit impossible de vous faire passer par

l'escalier dérobé, vous pourriez parvenir jusqu'à moi, sans que mes frères, que je redoute à l'excès, en ayent le moindre soupçon. Hélas! pourvu que le temps soit supportable! la saison est si dure! (on étoit en plein hiver).... — Ah! belle Hélène, répond Regnier, que craignez-vous pour moi? que ne supporterois-je pas dans l'attente d'un tel bonheur! ô ma divine amie! un printemps éternel doit régner auprès de vous, et l'amour qui sera mon guide daignera me protéger..... Hâtez-vous de nommer la nuit fortunée..... Hélène rougit, balbutie, et nomma enfin le lendemain.

Ce jour-là même, le jeune homme préféré devoit souper et passer la nuit avec Hélène. On introduit avec de grandes précautions son rival dans la cour indiquée. Six pieds de neige couvroient la terre; une bise impétueuse rendoit le froid excessif; et Regnier fut à peine à son poste qu'il souffrit cruellement. Hélène au contraire, heureuse de son amour et du succès de sa perfidie, prodiguoit à son amant les plus tendres caresses, et le supplioit d'abjurer une jalousie bien gratuite; celui-ci paroissoit difficile à persuader: « Eh bien, lui » dit-elle, je crois m'être assuré d'un moyen

» de te convaincre; viens, mon bien-aimé, » viens voir combien ton rival t'est peu re- » doutable. Il a mérité ma haine, puisqu'il » t'a causé des craintes; j'ai su lui tendre un » piége et l'y faire tomber. Malgré son esprit » tant vanté, Regnier est ma dupe; attiré » par l'espoir d'un rendez-vous, il grelotte » à présent dans une cour, où je te promets » de lui faire passer la nuit. » ... Aussitôt elle prend son ami par la main et le conduit à une fenêtre, d'où il aperçoit au clair de la lune le pauvre philosophe, qui, n'osant se remuer, et n'ayant aucun abri, étoit dans la situation la plus déplorable. Le lâche favori, au lieu de faire cesser un badinage si cruel, remercia son Hélène avec transports, applaudit à son invention. « Vraiment, répondoit-elle, de- » puis quelque temps, j'ai trouvé son amour » si réchauffé, que j'ai cru lui rendre un ser- » vice en le refroidissant un peu. »

Sur ces entrefaites la confidente paroît, par son ordre, à une petite fenêtre grillée à l'entresol: « Hélas! monsieur Regnier, dit-elle, » ma maîtresse est au désespoir; un de ses » frères est venu souper avec elle: nous nous » en débarrasserons le plutôt possible; mais » c'est un bavard éternel; et il fait si froid!

» Hélène est horriblement inquiète de vous. »

Regnier, qui ne soupçonnoit pas qu'on le jouât, eut la force de répondre encore des choses honnêtes et tendres : « Assure ta belle » maîtresse, s'écria-t-il, que je souffre plus » de l'impatience de la voir, que du froid, » tout rigoureux qu'il est. »

Cette réponse rapportée au couple barbare, excita des éclats de rire et pas la moindre pitié; le galant fortuné ne se lassoit pas de remercier sa maîtresse. Sa reconnoissance allumoit ses désirs; il entre avec elle dans un lit où les attendoit l'ivresse de la volupté, tandis que Regnier étoit en danger de la vie. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, et l'amant heureux rassasié de délices, eut la bassesse de vouloir jouir encore des souffrances d'un homme qui ne l'avoit nullement offensé, puisqu'il n'étoit pas son ami, et qu'il ignoroit même ses liaisons avec Hélène; celle-ci, qui savouroit le plaisir de servir l'odieuse vengeance de son odieux ami, lui propose de descendre avec elle au rez-de-chaussée, pour être le témoin muet d'une entrevue où elle se promettoit de persiffler l'infortuné Regnier. Aussitôt elle court à une chambre basse, suivie de son héros, et d'une voix très-contrainte

elle appelle au travers du guichet Regnier, qui n'avoit presque plus la force ni de marcher, ni de se soutenir. Il se croit enfin arrivé au moment d'un bonheur si chèrement acheté.... Ah! mon Hélène, s'écrie-t-il, ouvrez, je vous en conjure; je me meurs de froid et d'amour. — Voilà deux choses bien contraires, mon cher Regnier, et je crois trop à votre ardeur pour imaginer qu'une si courte épreuve puisse l'éteindre. Je ne puis encore vous ouvrir; mon malheureux frère s'obstine à rester; je ne sais s'il auroit conçu des soupçons; mais il traite de babioles toutes les incommodités que je feins de ressentir, et je ne me suis que très-difficilement échappée d'auprès de lui pour venir soutenir par quelques mots votre courage. — Hélas! belle Hélène! mon amour et mon courage sont toujours les mêmes, ce sont mes forces seules qui succombent, et je suis un homme mort si vous ne me procurez pas un abri.— Ah! mon dieu, si mon frère entendoit le moindre bruit, nous serions perdus! Eh quoi! Regnier, vos désirs et ces flammes dont vous m'avez tant parlé, ne peuvent-ils pas fondre cette neige ou en émousser l'impression? Patience, mon doux ami, fiez-vous à moi du soin de vous

réchauffer; adieu, adieu, je m'en retourne; je vais faire un dernier effort, et sitôt que mon ennuyeux moraliste fera retraite, je vole dans vos bras.... Hélène, à ces mots, remonte avec son amant, et ce n'est pas un cours de morale qu'elle alloit recommencer.

Peu de temps après, Regnier voit éteindre les lumières, n'entend plus aucun bruit; et comprenant clairement qu'il étoit cruellement dupe, il maudit l'amour et sa crédulité. Pour comble de malheur, on avoit fermé sur lui la porte par laquelle il étoit entré, et il la trouva tellement assurée qu'après plusieurs vaines tentatives il désespéra de l'enfoncer. Que faire? un éclat dont sa honte seroit la première suite? des menaces qui sont autant d'armes pour le menacé? Regnier se résigna, quoique sentant la vie prête à lui échapper, se donna le plus de mouvement que lui permit le peu de forces qui lui restoit, pour se sauver d'un engourdissement mortel, et quoique la haine la plus violente eut pris dans son cœur la place de l'amour, quand la confidente de la perfide Hélène vint le matin avec les plus beaux semblans, charger d'imprécations et le frère, et le temps, et la destinée, Regnier réprima son indignation, répondit

avec douceur et manifesta l'espoir que sa belle maîtresse daigneroit bientôt le dédommager.

Il n'étoit pas plus en état de l'être qu'elle n'étoit tentée de le lui offrir. Le malheureux, peu d'heures après qu'il fut rentré chez lui, se trouva perclus de tous ses membres; la fièvre le prit, une maladie très-dangereuse se déclara, et ce ne fut qu'après plusieurs semaines de souffrances et de dangers que la jeunesse, secondée par un médecin sage, parvint à le rendre à la vie.

Pendant le cours de sa maladie, le sort d'Hélène avoit fort changé; son amant, malgré des sermens mille fois répétés, étoit infidèle. L'inconstance de la nature, la satiété, les mécontentemens que l'indomptable coquetterie de la belle donnoit à ce jeune homme l'avoient jeté dans d'autres bras. Hélène, vraiment pénétrée d'amour, répandoit des larmes amères, et l'inconstance n'étoit pas en son pouvoir. Regnier méditoit sa vengeance depuis qu'il y pouvoit penser. Il savoit que la belle, quoique remplie de malignité, étoit ignorante et crédule. La crédulité est de tous les défauts le plus favorable au mensonge; l'amour est de toutes les passions celle qui se repaît le plus aisément de l'espoir le moins

fondé ; et c'est quelque amant sans doute qui donna à Pindare l'idée d'appeler l'espérance *effrontée*. Regnier savoit bien tout cela, et n'ignoroit point qu'il ne s'agit pas dans ce monde de ce qui est ou de ce qui n'est pas, mais de ce qui nous paroît; que c'est avec nous-mêmes qu'il nous importe de nous acquitter, et que la vérité pour les hommes est tout ce qui les flatte. Il arrangea son projet d'après ces idées, et trouva moyen de persuader à la confidente de celle dont il vouloit se venger, qu'il étoit de la dernière habileté dans la négromancie, que cet art ne trouvoit rien d'impossible, et qu'il pouvoit, s'il le vouloit, ramener aux pieds d'Hélène son amant volage.

La confidente en parla à sa maîtresse, et remplit son imagination d'illusions. Mais Regnier, dédaigné par elle, en avoit encore été cruellement trompé ; comment oseroit-elle s'adresser à lui ?.... L'amour et peut-être la vanité imposèrent silence à ces réflexions, au bon sens. Hélène ne crut pas que sa beauté pût essuyer un refus; elle auroit donné son sang pour recouvrer son amant ; aucune crainte ne l'arrêta ; aucune démarche ne lui coûta ; elle avoua à Regnier sa passion, son

infortune, tout, jusqu'à ses torts envers lui; parla de ses talens, tâcha d'intéresser son amour-propre, et sollicita les secours de sa prétendue science, comme elle lui auroit demandé la vie.

Regnier joua très-naturellement son rôle, et dissimula avec beaucoup d'adresse; il fit tour à tour des reproches, des excuses, des promesses; il parut indécis, combattu. Hélène avoit sur lui des droits sans bornes; mais servir un rival! le servir pour se nuire! employer tout ce qu'un art infiniment difficile et dangereux peut fournir de ressources, pour ramener un infidèle préféré au plus tendre amant!.... C'étoit un effort, un dévouement sans exemple, et dont on ne se seroit jamais cru capable; cependant que pouvoit-on refuser à l'amour, même ingrat et cruel?.... Hélène n'épargna rien pour exciter la générosité de Regnier, qui, feignant d'être subjugué, apprit d'un ton prophétique à la cruelle, ce qu'elle devoit observer pour concourir à l'enchantement qu'il alloit former; je vais, dit-il, composer une petite statue de cuivre, au nom de l'infidèle, et j'y graverai des caractères à la puissance desquels rien ne résiste; je vous la remettrai, et quand la lune sera dans son décours, vous

irez, seule et nue, vous baigner dans une rivière avec cette image que vous tiendrez dans vos mains. Après vous être plongé sept fois dans l'eau, vous monterez, toujours seule et nue, sur le faîte d'un édifice élevé; vous vous tournerez du côté du nord, et, votre statue en main, vous prononcerez sept fois les paroles pithoniques que je vous aurai données. A peine seront-elles proférées, que vous verrez deux jeunes filles vêtues de lin, et d'une beauté ravissante. Alors vous leur adresserez votre prière, d'une voix suppliante; elles disparoîtront; vous descendrez auprès de la rivière où vous aurez laissé vos habits, et vous les reprendrez pour retourner chez vous. Votre parjure amant ne pourra résister à ce charme; avant que cette nuit-là même soit écoulée, vous le verrez tomber à vos pieds.... Et moi je n'aurai, pour prix du service que je vous rends, que mes larmes et ma douleur!..... N'importe, le sacrifice en est fait..... Je ne m'occupe plus que du désir de vous rendre au bonheur.... Il vous reste à choisir un emplacement favorable; votre métairie de la vallée d'Arno me paroît très-propre à nos vues. Il y a, près de la rivière qui la baigne, une haute tour, inhabitée et solitaire, où l'on

monte par une échelle que des bergers y ont appliquée. Nous sommes au mois de juillet ; le bain ne peut que vous être agréable. L'épreuve de mon enchantement irrésistible doit donc vous paroître très-praticable. — Ah ! Regnier, je ferois des choses mille fois plus difficiles, tant j'ai de confiance en vous, et de tendresse pour l'infidèle. Hélas ! si la raison présidoitau choix de l'amour, je vous aurois consacré tous les sentimens d'un cœur sur lequel un ingrat exerce un empire si tyrannique !... Mais croyez que la reconnoissance pénètre mon âme, et qu'un si grand bienfait ne restera pas sans récompense.... Regnier soupira, et après s'être assuré que l'imagination de la dame étoit fascinée, il se retira et se hâta de lui envoyer la statue de cuivre avec les paroles magiques, en lui indiquant le jour où le charme devoit opérer.

Hélène ne manqua pas de se rendre à sa métairie, et le vindicatif Regnier se transporte chez un ami dont la maison n'étoit pas fort éloignée de la vieille tour. Il se cache avec un domestique affidé, dans des saules qui ombrageoient les bords de la rivière où Hélène alloit venir se baigner ; elle arrive, dépouille tous ses vêtemens, étale tous les trésors de sa

beauté : Regnier est ému ; l'idée d'une vengeance plus pardonnable et plus douce lui vient à l'esprit ; mais son cœur pervers repousse les illusions charmantes par lesquelles l'amour cherchoit à l'attendrir. Le principal plaisir que cet homme cruel trouve en admirant ce corps digne d'une déesse, c'est de penser que bientôt il sera flétri et déchiré par d'intolérables souffrances.

Cependant Hélène observe religieusement tout ce qui lui avoit été prescrit. Sept fois elle se plonge dans l'eau, et sept fois elle montre au barbare sa gorge d'albâtre, et des appas encore plus secrets ; elle passe enfin auprès de lui pour arriver à la tour. La mère des amours, lorsqu'elle sortit de l'écume féconde des mers, n'étoit ni plus touchante, ni plus belle. Cet aspect séduisant chatouille les sens de Regnier, et ne peut atteindre à son âme. Si l'attrait de la volupté éveille ses désirs, la haine s'arme pour les combattre, les arrête et les étouffe. Regnier laisse monter Hélène sur l'esplanade, puis, aidé de son valet, il abat doucement l'échelle.

La pauvre Hélène, aussitôt qu'elle est arrivée au sommet de l'édifice, se tourne respectueusement du côté du nord, profère sept fois les

paroles magiques, et attend vainement les deux beautés célestes. Elle ne s'étoit pas même essuyée au bord de la rivière ; l'humidité du bain, la rosée, la fraîcheur de la nuit, la font souffrir, mais bien moins que son impatience, et ce n'est qu'à l'aube du jour qu'elle s'aperçoit qu'on l'a leurrée d'un faux espoir. Cette femme passionnée n'eut de regrets qu'à sa chimère : « Du reste, se disoit-elle, si Regnier a » voulu, pour se venger, me procurer une » mauvaise nuit, j'ai des avances sur lui; celle » qu'il a passée dans ma cour étoit beaucoup » plus longue, et le froid qu'il éprouva lui » parut assurément plus insupportable. Des- » cendons pour que le jour ne me surprenne » pas. » En même temps elle approche de l'endroit où elle avoit laissé l'échelle; elle ne la trouve plus, et la terreur s'empare de son âme.... « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-elle, que » vais-je devenir ? ma réputation, ma santé, » ma beauté, ma vie peut-être, tout est per- » du... » A ces mots elle tombe évanouie, et ne revient à elle que pour gémir sur les suites affreuses qui devoient résulter de sa crédulité. Egarée par la douleur elle fut au moment de se précipiter de la tour ; mais la foiblesse de son sexe, la crainte de la mort, et un reste

d'espoir la retinrent. Elle se promit encore d'attendrir Regnier, dont elle reconnoissoit la vengeance, et qu'elle soupçonnoit bien devoir venir contempler son odieux triomphe. En effet, aussitôt que le soleil est levé, Regnier se fait entendre.... Bon jour, ma très-belle dame, eh bien, comment avez-vous passé la nuit? les Sylphides vous ont-elles apparu? — Regnier, lui répondit Hélène, en se couchant afin qu'il ne pût voir que sa tête, il eût été plus digne de vous d'oublier mon affront, ou de ne pas prendre pour objet de votre vengeance une femme foible et crédule qui vous a follement livré sa confiance; mais enfin vous devez me trouver assez punie. Je vous ai outragé, je l'avoue; mais je n'ai point attaqué votre réputation, et la mienne est perdue si vous me laissez ici, et que mon aventure s'ébruite. Ne prolongez donc pas mes inquiétudes et mes souffrances. Qu'y gagneriez-vous? un plaisir cruel, et peu satisfaisant pour un cœur tel que je me plais à croire le vôtre. Au lieu que si vous m'attachez à vous par la chaîne sacrée d'un bienfait, pour une triste nuit que je vous ai coûté, je vous en promets autant d'heureuses que vous en désirerez. — Charmante prêcheuse, vous ne me séduirez pas:

d'abord j'aime à vous voir pleurer, vous n'en êtes que plus belle. Ensuite je me rappelle trop bien que je ne trouvai point en vous la même compassion que vous cherchez à exciter en moi, pour ne pas imiter votre exemple. Vous vous vantez de n'avoir pas nui à mon honneur; eh vraiment, c'est qu'il est au-dessus de vos atteintes. Quant au vôtre, je crois qu'il étoit plus exposé dans les bras du beau jeune homme qui encourageoit si bien votre joli persiflage, tandis que je mourois de froid, que sur cette tour, où les influences de la rosée, et celles du soleil qui s'élève, pourront amortir pour long-temps les feux qui vous embrasent. Quant aux faveurs que vous m'offrez si généreusement, j'ai quelque soupçon que dans l'agréable situation où vous êtes, j'en aurois bon marché; mais je ne m'en trouve pas digne, et je vous supplie de les garder pour votre loyal amant. — Ah! Regnier, ce badinage est bien cruel : cessez, je vous en conjure, ayez pitié d'une femme que vous avez aimée, et que vous n'avez trompée si aisément qu'à cause de l'extrême confiance qu'elle a mise en vous. Ne devriez-vous pas dédaigner un triomphe si vulgaire? l'aigle doit-il se glorifier de terrasser la colombe? — Vous parlez comme un

ange; mais je ne suis point un aigle, et vous conviendrez que le tour que vous m'avez joué cet hiver étoit un peu serpent ; ainsi, ma douce colombe, nous étions en état de guerre : c'étoit à vous de vous méfier, et je n'abuse de votre confiance qu'après que vous avez bien cruellement trompé la mienne. — Hé quoi, la sincérité de mon repentir, tant de gémissemens, tant de larmes, tant de souffrances, le respect que vous vous devez à vous-même, ne vous toucheront-ils pas ?. . . . Regnier, je suis au désespoir ; vous serez la cause d'un malheur cruel, et peut-être embarrassant pour vous-même, car si je ne puis vous fléchir je vais me précipiter. — Eh ! mais, madame, réfléchissez-y pourtant, car la chute seroit dangereuse ; il y a beaucoup de chemin d'ici là-haut. Au reste, je ne sais pas m'opposer à ce que veulent les dames.

A ces cruels discours (1), la belle compre-

(1) Je ne sais comment Boccace a eu la force de soutenir aussi long-temps qu'il l'a fait le caractère atroce et les discours odieux de Regnier, dépourvus de goût et d'esprit ; mais pleins de la méchanceté la plus virulente. Je les abrège de plus des trois-quarts, et j'en suis encore cruellement fatigué. Cette nouvelle contient dans Boccace vingt-quatre pages in-8°. du

noit assez que le barbare avoit pris son parti. Le soleil avançoit dans sa course, la chaleur devenoit insupportable ; il n'y avoit aucune ombre sur cette tour ; les mouches, les insectes que la sécheresse et la chaleur voient éclore, la tourmentoient à l'envi. Déjà des cloches douloureuses s'élevoient sur sa peau, et son beau teint disparoissoit à l'ardeur de la réverbération qui rendoit l'esplanade brûlante. L'infortunée Hélène essaya encore d'émouvoir le tigre dont elle étoit la victime, par la description de son état et de ses souffrances. « Ah ! » lui disoit-elle, qu'aurois-je mérité de plus, » si j'avois attenté à toute votre famille ? je » brûle, je péris de faim et de soif, ma peau » se fend, je me meurs ; craignez, craignez, » vous qui vous piquez de sagesse, que la » providence ne me venge cruellement. Re- » gnier, je vous en conjure par tout ce qui » vous est cher, rendez-moi la vie ou achevez » de me donner la mort, et puissiez-vous, » à votre dernière heure, trouver une pitié » que vous ne m'avez pas montrée ! » Le

---

plus petit caractère, dont quatorze ou quinze sont occupées par la conversation de Regnier avec sa malheureuse victime.

monstre répondoit par des injures, ou des plaisanteries plus barbares. Il laissa sa malheureuse victime soutenir, épuiser, sur son corps défiguré, toute la chaleur de la journée, tantôt lui redonnant quelque espoir, bientôt déçu; tantôt l'abandonnant à ses réflexions amères, tantôt revenant à la charge, et redoublant, par ses menaces et ses moqueries, l'horreur de cette situation. Quand enfin Regnier vit que le soleil baissoit, il fit avertir par son domestique la confidente d'Hélène, éperdue de crainte sur le sort de sa maîtresse, du lieu où elle se trouvoit, et se retira en savourant, avec une exécrable volupté, toute l'étendue de sa vengeance. La servante fidèle accourt, arrose de larmes le corps de sa pauvre maîtresse, qui n'étoit qu'une plaie. Jamais l'infortunée ne put ni se relever, ni essayer de descendre seule, il lui fallut se confier à la discrétion d'un métayer que sa servante alla chercher. Pour comble de malheur, cette fille de qui la malheureuse Hélène espéroit toutes ses ressources pour cacher sa honte, se cassa la cuisse en descendant de cette tour. Il fallut les rapporter toutes deux à Florence, où la coquette, si cruellement punie, pleura longtemps, dans d'affreuses douleurs, sa perfidie,

son imprudence, son amant, la perte de sa santé et de ses charmes; heureuse encore en inventant une histoire d'orage et de tonnerre, de donner le change à ses frères sur sa triste aventure, et sa situation déplorable. Pour le cruel Regnier, je doute qu'il ait été heureux : on n'étouffe point à son gré la voix de sa conscience et des remords.

CINQUIEME NOUVELLE.

LA DOUCE VENGEANCE.

VOTRE philosophe étoit un monstre, s'écria Flamette, dont la lâcheté égaloit l'atroce barbarie. La perfide Hélène méritoit peu de pitié; mais on doit à soi-même les égards que l'on ne doit point à son ennemi; et toute punition qui n'est pas proportionnée à l'offense est un crime. Ecoutez comment un galant homme de mari sut se venger de sa femme, et d'un ami qui l'outrageoit avec elle, sans emportement, sans violence, et au profit de ceux-là même dont il avoit à se plaindre.

Deux citoyens de Sienne, nommés Spinélosse et Mino, étoient liés d'une étroite amitié; tous deux à la fleur de leur âge, mariés et voisins. Ils se voyoient à toutes les heures du jour, et leurs femmes vivoient dans une intimité aussi grande que si elles eussent été sœurs, et logées dans la même maison. L'une et l'autre étoient jolies. Spinélosse, né vif et très-galant, n'avoit pu voir habituellement la

femme de Mino, sans tenter de la séduire. Celui-ci au contraire, sage, modéré, regardoit l'épouse de Spinélosse comme la femme qu'il devoit le plus respecter. Son ami, moins scrupuleux, vantoit à Cécile sa beauté, son amour, les charmes d'une passion partagée, ceux de l'occasion, qui ne pouvoit être plus favorable, et moins exposer sa réputation. La belle ne résista pas long-temps; elle espéroit que son mari ne suspecteroit jamais une familiarité que lui-même avoit encouragée; Spinélosse y comptoit bien aussi : tous deux y furent trompés.

Un soir que Mino étoit à lire auprès du feu, avec sa femme et son ami, la réfraction de la glace lui fit apercevoir un signe très-expressif que Cécile faisoit à Spinélosse. L'air de mystère qu'elle y mit inquiéta son mari; il observa plus soigneusement la conduite respective de Cécile et de son voisin. Bien des choses, imperceptibles pour tout autre qu'un époux observateur, les décelèrent, et Mino, presque sûr de la double perfidie, voulut convaincre les coupables, quelque chose qu'il en coutât à son cœur. Un jour qu'il feignit de sortir à l'heure où Spinélosse avoit coutume d'entrer chez lui, il se cacha dans un

petit réduit d'où il pouvoit épier ses démarches. Le galant voisin arrive. Cécile empressée saute à son cou. *Il est sorti*, dit-elle. Ces mots que le mari entendoit distinctement lui parurent clairs. Les tendres baisers que les deux amans se prodiguèrent l'étoient encore plus; bientôt, comme pour ne lui laisser aucun doute, Spinélosse entraîne sa jolie Cécile qui sembloit perdre ses forces par l'excès du désir, plutôt qu'elle ne paroissoit résister, et la conduit dans la chambre à coucher, qu'il ferme sur lui.

Mino avoit dans le caractère cette sorte de dignité qui convient à un mari trompé; mais l'idée de l'être par un homme qui le chérissoit navra son cœur. Cependant il réfléchit que la trahison de Spinélosse tenoit plus à la légèreté de ses mœurs qu'à un caractère perfide: « C'est » un homme sans principes, dit-il, que j'au- » rois tort de haïr puisqu'au fond il m'aime, » quoiqu'il m'outrage; je n'ai donc qu'une » sorte de vengeance à prendre de Spinélosse; » c'est de lui donner une leçon qui l'humilie, » sans lui faire aucun mal réel. Quant à ma » femme, je n'en suis pas amoureux, pour- » quoi en serois-je jaloux ? .... Qu'y gagne- » rois-je ? que me produiroit un éclat ? .... » Marc-Aurèle, le bon et sage Marc-Aurèle,

» avoit à pardonner à son épouse plus de » torts que Cécile n'en a envers moi, et ce- » pendant il s'en loue ! *Je remercie les dieux,* » dit-il, *de m'avoir donné une femme douce* » *et tendrement attachée à ses enfans* .... » A ses enfans ?.... ce mot est remarquable. » Marc-Aurèle a la modestie de ne pas dire, » *nos enfans*.... Si les miens ne sont pas à » moi, ils sont à un homme qui m'est cher; » consolons-nous; eh ! qui sait si je ne lui ren- » drai pas le même service ? »

Le philosophe Mino, calmé par ses réflexions, attend patiemment que Spinélosse se retire. Aussitôt qu'il le voit sortir, il entre chez sa femme qui raccommodoit sa coiffure... Que faites-vous là, Cécile ? — Ne le voyez-vous pas ? — Oui, je le vois, et j'ai vu davantage.... (Cécile rougit) Pourquoi étiez-vous enfermée avec Spinélosse ? — Enfermée ? — Oui, en- fermée.... Epargnez-vous un mensonge..... Vous ne me persuaderiez, ni ne me dissuade- riez ; les préludes dont mes yeux ont été té- moins, m'ont assez appris quelle occupation vous appeloit dans votre chambre...

Cécile, éperdue de frayeur, se jeta aux genoux de son mari qui la releva aussitôt. « Calmez-vous, lui dit-il, votre pardon vous

» est assuré; mais à condition que vous ferez » exactement ce que je vais vous prescrire. » Cécile promit, de la meilleure foi du monde, une entière obéissance. « Donnez rendez-vous » à Spinélosse, reprit le mari, pour demain » onze heures du matin. J'entrerai un moment » après lui, et vous l'engagerez à se mettre » dans ce grand coffre qui est aux pieds de » votre lit. Vous saurez alors le reste de mes » intentions; je vous assure seulement qu'elles » ne sont pas sanguinaires, et que l'oubli de » votre faute y est singulièrement attaché. »

Cécile obéit ponctuellement : le lendemain Mino se rend chez son voisin : après quelques momens de conversation, Spinélosse lui dit: « Je suis forcé de te quitter, car on m'a en- » gagé à un dîner, et il me faut parler d'af- » faires à la personne qui m'a invité, avant » que nous soyons dérangés par les autres » convives. » Mino le laisse faire, et Spinélosse court au rendez-vous de Cécile. A peine est-il avec elle que le mari se fait entendre. Cécile paroît s'effrayer : « Ah ! mon ami, je suis » perdue, si je ne parviens à te cacher..... » Tiens, mets-toi dans ce grand coffre; j'aurai » bientôt congédié notre importun. » Le galant entre dans l'étroite prison qu'on lui indiquoit,

et Mino paroît : « Je quitte mon voisin, dit-il » à Cécile; il ne dîne pas chez lui, sa femme » resteroit seule ; allez-vous-en la prier de » passer la journée ici. » La jolie coupable, toujours tremblante, mais commençant à deviner qu'elle auroit bientôt une complice, exécute très-bien sa commission, et ramène sa voisine. Alors Mino fait signe à sa femme de se retirer, et pressant doucement dans ses bras celle de son ami, il la conduit, avec des caresses très-expressives, dans la chambre à coucher de sa femme, qu'il ferme aussitôt sur lui.... Mino, que veut dire ceci, s'écria la nouvelle venue? est-ce pour m'enfermer que vous m'avez fait demander? avez-vous promis à mon mari cette marque d'amitié? — Asseyons-nous sur ce coffre, belle Rosette, répond Mino, d'un ton moitié sérieux, moitié galant; daignez m'écouter et jugez-moi. Oui, votre mari fut mon ami jusqu'à ce jour, et s'il a fait tout ce qu'il falloit pour m'autoriser à substituer dans mon cœur la haine la plus violente à la tendre amitié que je lui avois vouée, je ne veux point user de mes droits; je ne prétends pas même le tromper comme il m'en a donné l'exemple. Ce Spinélosse, dont vous attestez l'amitié, a séduit ma femme;

je m'en suis convaincu par mes yeux. Dites-moi maintenant, belle Rosette, si je serai coupable en usant de représailles, si une vengeance aussi modérée est celle d'un ennemi, si au lieu de défendre un infidèle, vous ne ferez pas mieux d'unir nos intérêts, et de recevoir de moi ce que ma femme vous a dérobé?....

Quelle fut la réponse de la dame? je l'ai oubliée; mais elle aimoit trop son mari pour ne pas le sauver de l'alternative dangereuse à laquelle un imprudent refus auroit pu l'exposer: elle avoit trop d'équité pour ne pas sentir que Mino n'exigeoit rien que de juste: enfin elle étoit trop généreuse pour ne pas se dévouer au rétablissement de la paix, à la tranquillité, à la sûreté de deux ménages dont elle devenoit l'arbitre.... Mino étoit beau, aimable et pressant. Les dédommagemens qu'il offroit parurent bientôt un échange avantageux.... Rosette se résigna... Mino fut heureux, et le coffre même qui recéloit Spinélosse fut le théâtre de ses plaisirs Le pauvre mari pouvoit en discerner tous les progrès, en saisir toutes les nuances; il faut convenir que sa situation n'étoit pas plaisante; aussi prit-il d'abord assez d'humeur pour maudire son ami, sa

femme, et s'indigner de l'énergie de leurs caresses; mais la réflexion et la conscience le ramenèrent à la justice, et les transports de sa colère durèrent moins que ceux de la volupté.

Quand Mino se fut assez vengé (et l'on sait que Spinélosse avoit plus d'un tort à expier) « Oh! çà, dit-il à Rosette, tout ressentiment » contre votre mari est effacé de mon âme; » quant à vous, je n'ai qu'à m'en louer, et je » vous dois de la reconnoissance : aussi vais- » je vous prier d'accepter le plus joli présent » qu'il soit en mon pouvoir de vous donner. » Mais appelons ma femme ; il est juste que » je fasse votre paix avec elle, et que vous » vous pardonniez réciproquement. » Cécile qui avoit tout entendu, et qui trouvoit dans cette aventure le sceau de sa grâce, accourt assez gaîment, se jette dans les bras de Rosette, un peu honteuse, et toutes deux se mettent à rire, sans pouvoir dire un mot... Alors Mino ouvre gravement le coffre, et montre Spinélosse à sa femme, qui faillit à mourir de honte; mais son mari l'eut bientôt rassurée; il avoit pris son parti, et tout en sortant du coffre, il dit à Mino, en lui prenant la main : « Voisin, nous sommes » quittes; oublie que j'ai été l'agresseur, et

» moi, je rirai de ce que tu t'es vengé. Jus-
» qu'ici nous avons vécu comme frères ; il
» ne nous restoit que nos femmes à partager ;
» il me semble qu'elles ne doivent pas se
» trouver mal de ce marché, et je te le pro-
» pose. » — On rit, on s'embrasse, on se caresse.... et l'on sut bien se retrouver.

LE FAISEUR D'OREILLES

ET

LE RACCOMMODEUR DE MOULES.

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

SIRE Guillaume, allant en marchandises,
Laissa sa femme enceinte de six mois,
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise,
Nommée Alix, du pays champenois.
Compère André l'alloit voir quelquefois :
A quel dessein ? besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sait ; c'étoit un maître sire ;
Il ne tendoit guère en vain ses filets ;
Ce n'étoit pas autrement sa coutume :
Sage eût été l'oiseau qui de ses rêts
Se fût sauvé sans laisser quelque plume.

ALIX étoit fort neuve sur ce point ;
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point ;
De ce défaut on n'accusoit la belle.
Elle ignoroit les malices d'amour.
La pauvre dame alloit tout devant elle,
Et n'y savoit ni finesse, ni tour.
Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient, qui, sans long compliment,

La considère, et lui dit froidement :
Je m'ébahis, comme au bout du royaume
S'en est allé le compère Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez;
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille;
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu ! reprit-elle aussitôt,
Que dites-vous? Quoi d'un enfant monaut
J'accoucherois ! N'y savez-vous remède?
Si dà, dit-il, je vous puis donner aide
En ce besoin, et vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire.
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compère;
Quant à ce point, je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez n'ayez souci,
Répliqua-t-il, je prends sur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il sait faire.
Tant ne fut Nice (encore que Nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne lui plût.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A son travail, faisant ore un tendon,
Ore un rempli, puis quelque cartilage,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.

Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage ;
Puis le mettrons en sa perfection,
Tant et si bien qu'en ayiez bonne issue.
Je vous en suis, dit-elle, bien tenue ;
Bon fait avoir ici-bas un ami.
Le lendemain pareille heure venue,
Compère André ne fut pas endormi.
Il s'en alla chez la pauvre innocente.
Je viens, dit-il, toute affaire cessante,
Pour achever l'oreille que savez.
Et moi, dit-elle, allois par un message
Vous avertir de hâter cet ouvrage :
Montons en haut. Dès qu'ils furent montés,
On poursuivit la chose encommencée.
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit ;
Et l'innocente au bon apôtre dit :
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,
Ce ne seroit à vous bien besogné.
Rien, rien, dit-il, à cela j'ai soigné ;
Jamais ne faux en rencontres pareilles.
Sur le métier l'oreille étoit encor,
Quand le mari revient de son voyage ;
Caresse Alix, qui du premier abord,
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage ;
Nous en tenions sans le compère André,
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente.
Sire André donc toute affaire cessante,

En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir et l'en remercier :
De tels amis on a toujours affaire.
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il se pouvoit faire
Que son épouse eût eu si peu d'esprit,
Par plusieurs fois lui fit faire un récit
De tout le cas : puis outré de colère,
Il prit une arme à côté de son lit,
Voulut tuer la pauvre Champenoise,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence et sa naïveté
En quelque sorte appaisèrent la noise.
Hélas ! monsieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?
Je n'ai donné vos draps, ni votre argent ;
Le compte y est, et quant au demeurant,
André me dit, quant il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
Vous pouvez voir ; si je mens, tuez-moi :
Je m'en rapporte à votre bonne foi.

L'ÉPOUX sortant quelque peu de colère,
Lui répondit : or bien n'en parlons plus ;
On vous l'a dit, vous avez cru bien faire,
J'en suis d'accord : contester là-dessus
Ne produiroient que discours superflus :
Je n'ai qu'un mot. Faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le galant :

Ne parlez point de notre différent;
Soyez secrette, ou bien vous êtes morte :
Il vous le faut avoir adroitement;
Me feindre absent en un second voyage,
Et lui mander par lettre ou par message,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra; puis de quelques propos
L'amuserez, sans toucher à l'oreille;
Car elle faite, il n'y manque plus rien.
Notre innocente exécuta très-bien
L'ordre donné : ce ne fut pas merveille;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu, l'époux guère ne tarde,
Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde
Où se sauver : nul endroit il ne vit,
Qu'une ruelle en laquelle il se mit.
Le mari frappe. Alix ouvre la porte,
Et de la main fait signe incontinent,
Qu'en la ruelle est caché le galant.

Sire Guillaume étoit armé de sorte,
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
Il sort pourtant, et va quérir main forte,
Ne le voulant sans doute assassiner;
Mais quelque oreille au pauvre homme couper;
Peut-être pis; ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel et plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas :
Puis l'emmena sans qu'elle osât rien dire,

Ferma très-bien la porte sur le sire.
André se crut sorti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne savoit nulle chose.
Sire Guillaume, en rêvant à ce cas,
Change d'avis, en soi-même propose
De se venger avecque moins de bruit,
Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit.
Alix, dit-il, allez quérir la femme
De sire André; contez-lui votre cas
De bout en bout; courez, n'y manquez pas.
Pour l'amener vous direz à la dame
Que son mari court un péril très-grand;
Que je vous ai parlé d'un châtiment
Qui la regarde; et qu'aux faiseurs d'oreilles,
On fait soffrir en rencontres pareilles,
Chose terrible, et dont le seul penser
Vous fait dresser les cheveux à la tête;
Que son époux est tout prêt d'y passer;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête.
Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la, courez, je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut
Chez sire André, dont la femme accourut
En diligence, et quasi hors d'haleine;
Puis monta seule, et ne voyant André,
Crut qu'il étoit quelque part enfermé.

Comme la dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume ayant quitté ses armes,
La fait asseoir, et puis commence ainsi :
L'ingratitude est mère de tout vice.
André m'a fait un notable service ;
Par quoi devant que vous sortiez d'ici,
Je lui rendrai, si je puis, la pareille.
En mon absence, il a fait une oreille
Au fruit d'Alix ; je veux d'un si bon tour
Me revancher, et je pense une chose.
Tous vos enfans ont le nez un peu court :
Le moule en est assurément la cause.
Or je les sais des mieux raccommoder.
Mon avis donc est que sans retarder
Nous pourvoyons de ce pas à l'affaire.
Disant ces mots, il vous prend la commère,
Et près d'André la jeta sur le lit ;
Moitié raisin, moitié figue en jouit.
La dame prit le tout en patience ;
Bénit le ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle et non sur sire André ;
Tant elle avoit pour lui de charité.
Sire Guillaume étoit de son côté
Si fort ému, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grâce
Du talion, et rendit à l'époux
Féves pour pois, et pain blanc pour fouace.
Qu'on dit bien vrai que se venger est doux !
Très-sage fut d'en user de la sorte :

Puisqu'il vouloit son honneur réparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront à mon sens se tirer.
André vit tout, et n'osa murmurer;
Jugea des coups; mais ce fut sans rien dire,
Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille il auroit composé;
Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles:
Je dis à moins, car vaut mieux, tout prisé,
Cornes gagner, que perdre ses oreilles.

LES RÉMOIS.

(Le sujet des Rémois a été aussi emprunté de la même Nouvelle, et je le joins ici).

Il n'est cité que je préfère à Rheims :
C'est l'ornement et l'honneur de la France :
Car, sans compter l'Ampoule et les bons vins,
Charmans objets y sont en abondance.
Par ce point-là je n'entends, quant à moi,
Tours ni poteaux, mais gentilles Galoises;
Ayant trouvé telle de nos Rémoises,
Friande assez pour la bouche d'un roi.
Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession.
Il en vivoit, que faut-il davantage ?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
Le drôle étoit, grâce à certain talent,
Très-bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse
L'alloit trouver, et le tout à deux fins :
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire;
Moi qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avoit donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse,
Les droits d'hymen allant toujours leur train,

Besoin n'étoit qu'elle fit la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,
Et, comme lui, voyager en amour;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.

ENTRE les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer
A l'entretien libre et gai de la dame;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là, l'on eût su rencontrer :
Sage surtout; mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux bourgeois,
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes;
Lui raconta, mot pour mot, leurs fleurettes,
Pleurs et soupirs, gémissemens gaulois.
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire.
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal, et selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit
De son bonheur part à l'autre feroit.

FEMMES, voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite.
Amour est mort; le pauvre compagnon

Fut enterré sur les bords du Lignon.
Nous n'en avons ici ni vent, ni voie.
Vous y servez de jouet et de proie
A jeunes-gens indiscrets, scélérats:
C'est bien raison qu'au double on le leur rende.
Le beau premier qui sera dans vos lacs,
Plumez-le moi, je vous le recommande.

La dame donc, pour tromper ses voisins,
Leur dit un jour: vous boirez de nos vins,
Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs : et le bon de l'affaire
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune.
Et les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue ils sont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant ville gagnée,
Un bruit survint, la fête fut troublée.
On frappe à l'huis. Le logis aux verroux
Étoit fermé : la femme à la fenêtre
Court en disant, celui-là frappe en maître :
Seroit-ce point par malheur mon époux ?
Oui, cachez-vous, dit-elle, c'est lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,
Le font venir coucher à la maison.
Nos deux galans, dans ce péril extrême,
Se jettent vîte en certain cabinet.
Car s'en aller, comment auroient-ils fait ?

Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'époux entre, et voit au feu le membre
Accompagné de maint et maint pigeon,
L'un au hâtier, les autres au chaudron.
Oh ! oh ! dit-il, voilà bonne cuisine !
Qui traitez-vous ? Alis, notre voisine,
Reprit l'épouse, et Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramène ici.
La compagnie en sera plus complète.
Madame Alis, madame Simonette
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir.
J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier ; or c'étoient les moitiés
De nos galans et chercheurs d'aventure,
Qui, fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse,
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant :
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement :
On les contemple, on patine, on se joue.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi-close,
Leur laissant voir le tout distinctement ;
Ils ne prenoient aucun goût à la chose :
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presqu'au même moment,

Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entr'elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des dames :
Et de trinquer : passe encor pour cela.
On fit raison, le vin ne dura guère.
L'hôtesse étant alors sans chambrière
Court à la cave : et de peur des esprits
Mène avec soi madame Simonette.
Le peintre reste avec madame Alis,
Provinciale assez belle, et bien faite,
Et s'en piquant, et qui pour le pays
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon vous la tenant seulette,
La conduisit, de fleurette en fleurette,
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin,
Puis tout à coup, levant la colerette,
Prit un baiser dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe; époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages,
Et d'en tenir registre, c'est abus.
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille,
Simples baisers font craindre le surplus;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que tandis qu'une main
Se promenoit sur la gorge à son aise,
L'autre prenoit un tout autre chemin.
Ce fut alors, dame ne vous en déplaise,
Que le courroux lui montant au cerveau,

Il s'en alloit enfoncer son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage;
Battre sa femme et dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours,
Tenez-vous coi. Le bruit en nulle guise
N'est bon ici : d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas.
C'est le moyen d'étouffer cette affaire :
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, et tantôt quand cet homme
Étant au lit prendra son premier somme.
Selon mon sens c'est le meilleur parti:
A tard viendroit aussi bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi?
Madame Alis au fait a consenti :
Cela suffit; le reste est bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis? et puis, comme personne sage,
Elle remit sa coiffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son teint; mais c'étoit peu de chose:
Dame fleurette en pouvoit être cause.

L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourire au retour ne fit faute :
Ce fut la peintre. On se remit en train ;
On releva grillades et festin
On but encore à la santé de l'hôte,
Et de l'hôtesse, et de celle des trois
Qui la première auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse, adroite et fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la dame
Pour l'autre emploi inclinoit en son âme ;
Mais on l'emmène, et par ce moyen-là
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire ;
Mais se sentant par le peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagère,
Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut sortir. L'autre lui dit, tout doux.
Nous ne voulons sur vous nul avantage,
C'est bien raison que messer Cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous.
Sommes-nous pas compagnons de fortune ?
Puisque le peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut bon gré, malgré,
Qu'elle entre en danse, et s'il est nécessaire,

Je m'offrirai de lui tenir le pied :
Vouliez ou non elle aura son affaire.
Elle l'eut donc ; notre peintre y pourvut
Tout de son mieux ; aussi le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut :
On en donna le loisir à la belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloit s'attabler davantage ;
Il étoit tard, et le peintre avoit fait
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
On dit bon soir. Le drôle satisfait
Se met au lit. Nos gens sortent de cage :
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardans honteux, mal contens d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef
De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté.
Par conséquent c'est fait : j'ai tout conté.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

961779 16.

TABLE

DES NOUVELLES

contenues dans ce volume.

CINQUIÈME JOURNÉE.

SEPTIÈME NOUVELLE. L'Heureux supplice. page 1
VIII. L'Enfer des cruelles amantes. 11
IX. Le Faucon. 17
(Imitation de la Nouvelle précédente.) 25
X. Le Mari consolé. 35
Avis sur la sixième journée du Décaméron, omise dans cette imitation. 45

SEPTIÈME JOURNÉE.

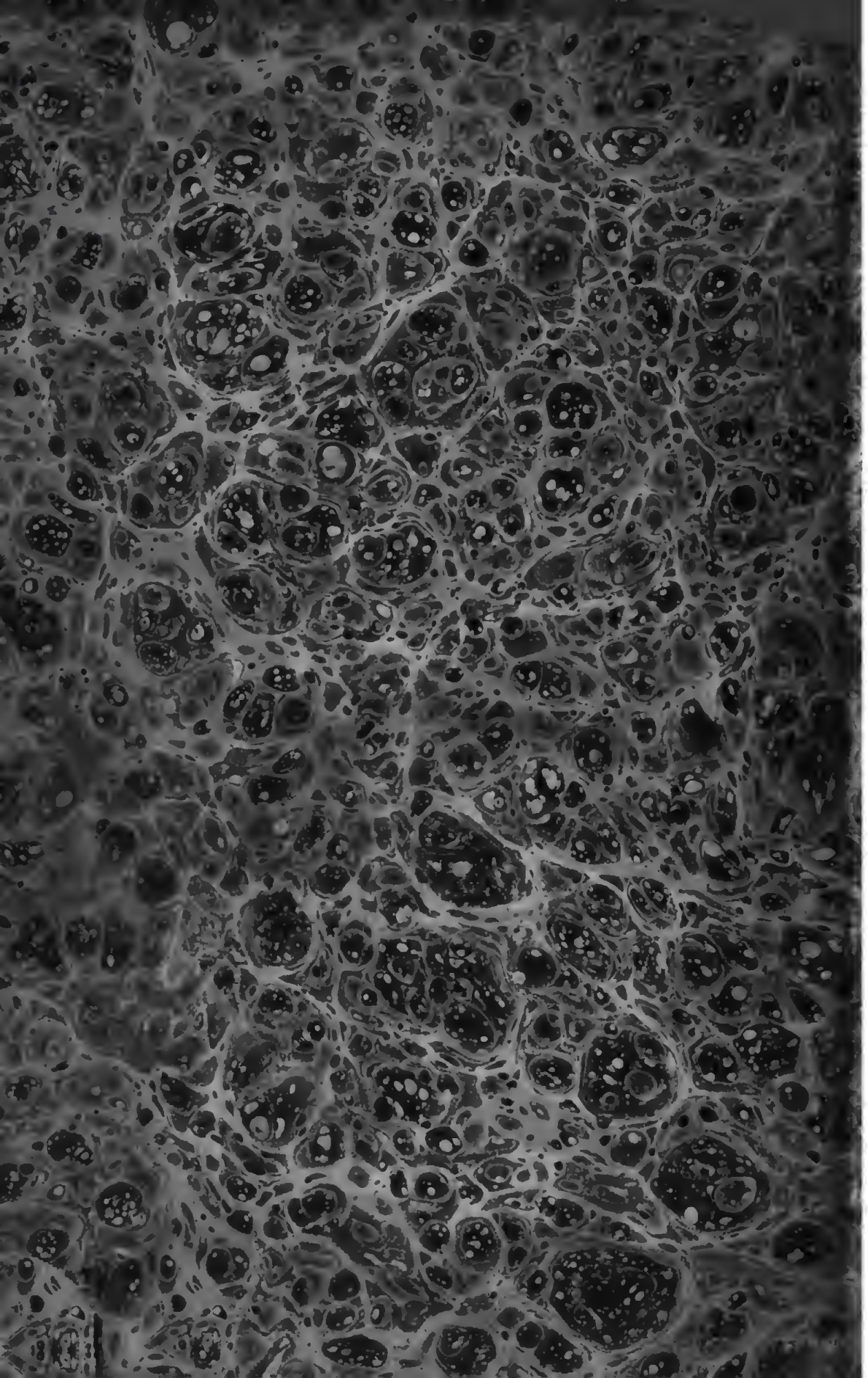
PREMIÈME NOUVELLE. Oraison contre les revenans. 58
II. Le Cuvier. 64
(Imitation de la Nouvelle précédente.) 70
III. La Maladie enchantée. 73
IV. Le Jaloux corrigé. 81
V. Mari confesseur. 88
(Imitation de la Nouvelle précédente.) 99
VI. La double Ruse. 101
VII. Le Cocu battu et content. 107
(Imitation de la Nouvelle précédente.) 119
VIII. Le Mari confondu. 124
IX. Le Poirier enchanté. 153
(Imitation des deux Nouvelles précédentes.) 144
X. Les Oies du frère Philippe. 157
(Imitation de la Nouvelle précédente.) 162

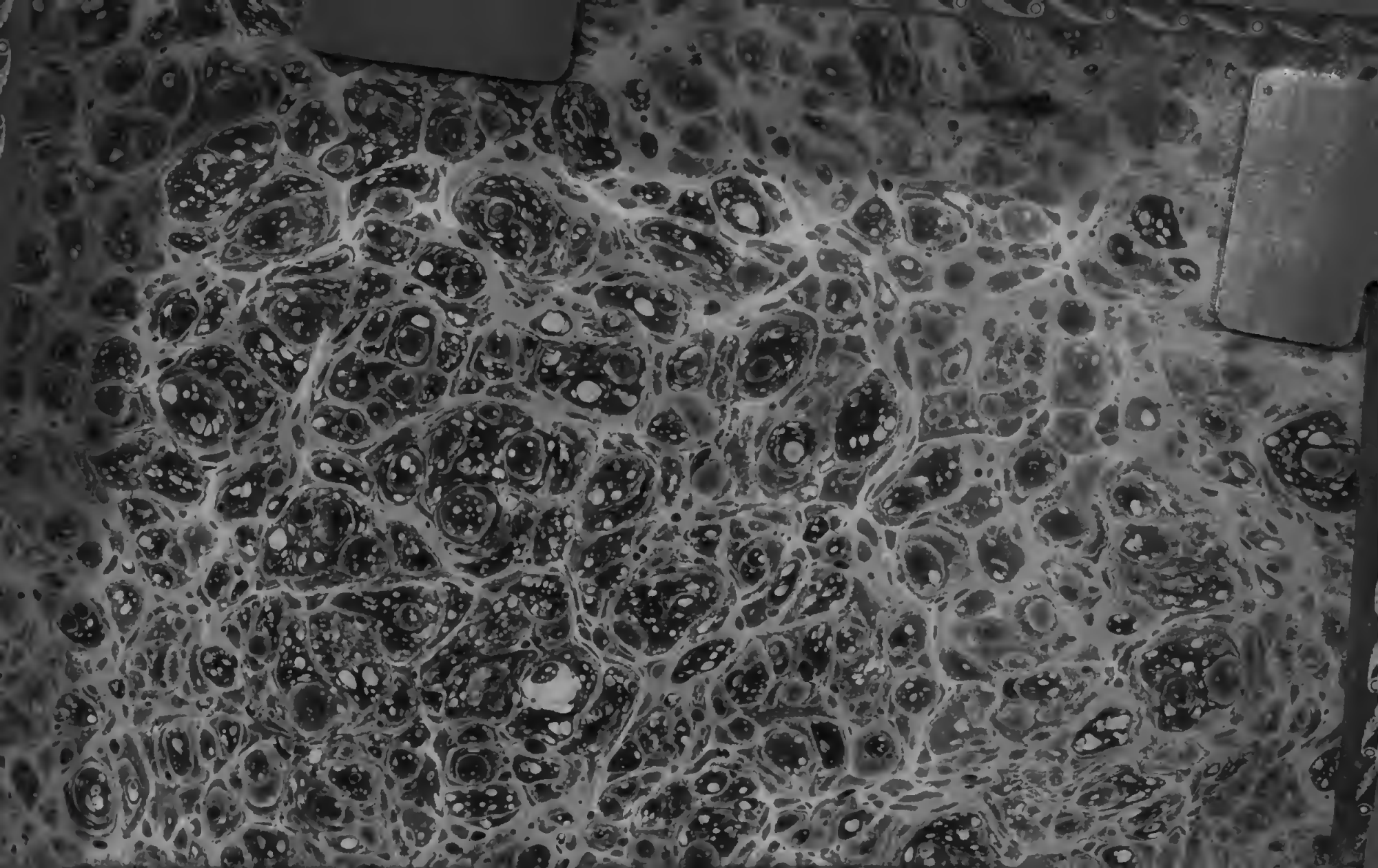
TABLE.

HUITIÈME JOURNÉE.

PREMIÈRE NOUVELLE. A femme avare galant escroc. 171
(Imitation de la Nouvelle précédente.) 176
II. Le Curé de Varlogne. 179
III. La Présomption humiliée et punie. 186
IV. La coquette cruellement punie. 195
V. La douce Vengeance. 219
(Imitation de la Nouvelle précédente.) 223
(Deuxième Imitation de la Nouvelle précédente.) 236

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.





BIBLIOTECA